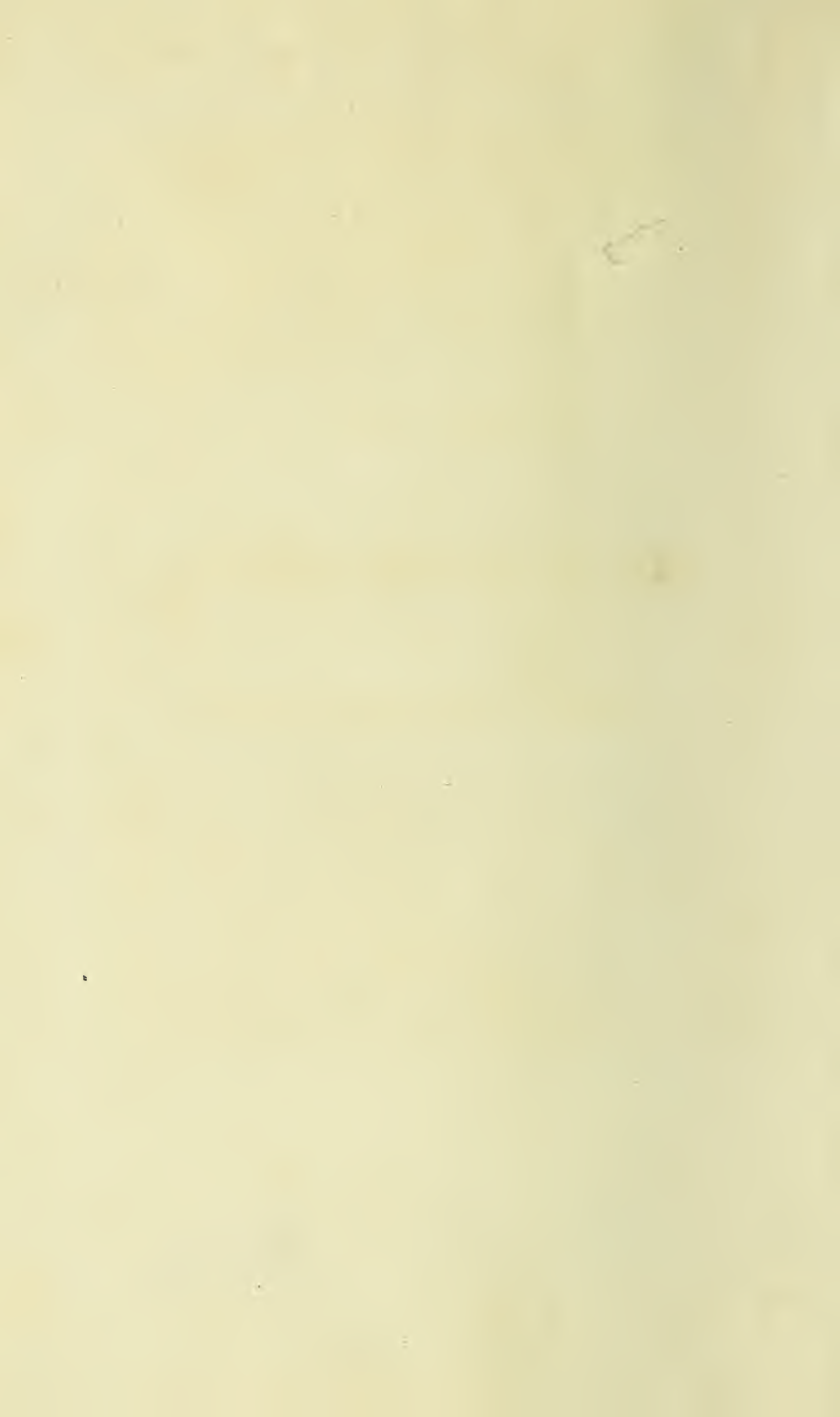




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME QUARANTE-NEUVIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A. Desenne del. W. Ensom sc.

LES AVENTURES DE NIGEL.

LA CONFIDENCE

T. XLIX. Ch. XIX.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME XLIX.

LES AVENTURES DE NIGEL.





PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & Cie
MDCCCXXVI.



LES AVENTURES

DE NIGEL.

(The fortunes of Nigel.)

L'ÉMOULEUR. « Une histoire ?... — Dieu vous bénisse !
» Je n'en ai point à vous conter. »

CANNING. *Poésies de l'Anti-Jacobin.*

TOME SECOND.

LES AVENTURES

DE NIGEL.

(The fortunes of Nigel.)

CHAPITRE XI.

« Vous ne savez juger ni du temps ni des mœurs.
» De la vertu le vice a pris la ressemblance ;
» On n'y peut plus trouver la moindre différence :
» Habits, repas, chevaux, et même jusqu'au lit,
» Tout est commun entre eux. »

Ben Jonson.

Le lendemain matin, tandis que Nigel, après avoir déjeuné, pensait à la manière dont il emploierait la journée, un bruit qui se fit entendre sur l'escalier attira son attention, et presque au même instant dame Nelly, rouge comme écarlate, entra dans son appartement, tout essoufflée, et pouvant à peine lui dire : — Un jeune

seigneur, monsieur.....! Et quel autre, ajouta-t-elle en passant légèrement la main sur ses lèvres; quel autre serait si hardi?..... — Un jeune seigneur, monsieur, demande à vous parler.

Elle fut suivie presque au même instant par lord Dalgarno, plein d'aisance et de gaieté, sans le moindre embarras, et paraissant aussi charmé de revoir sa nouvelle connaissance que s'il avait visité Nigel dans un palais. Celui-ci au contraire, car la jeunesse est esclave de sa honte dans de pareilles circonstances, fut mortifié et déconcerté en se voyant surpris par un courtisan si élégant et si bien mis, dans un appartement qui lui sembla en ce moment plus bas, plus étroit, plus sombre, plus misérable qu'il ne l'avait jamais trouvé. Il commençait par lui faire quelques excuses de le recevoir ainsi, mais Dalgarno l'interrompit.

— Ne m'en parlez pas! s'écria-t-il; pas un seul mot! Je sais pourquoi vous êtes à l'ancre ici; mais je puis garder un secret. Une si jolie hôtesse ferait trouver agréable un plus mauvais logis.

— Sur ma parole, sur mon honneur! dit lord Glenvarloch.....

— N'en parlons plus, vous dis-je, répliqua Dalgarno. Je ne suis point bavard, et je n'irai pas sur vos brisées. Il ne manque pas de gibier dans la forêt, Dieu merci, et je puis aller à la chasse pour mon propre compte.

Il dit ce peu de mots d'un air tellement significatif, et l'explication qu'il avait adoptée mettait la galanterie de lord Glenvarloch sur un pied si respectable, que celui-ci cessa de chercher à le détromper. Moins honteux peut-être, car telle est la faiblesse humaine, du vice qu'on lui supposait que de sa pauvreté réelle, il

changea de conversation, et laissa la réputation de la pauvre dame Nelly et la sienne à la merci des fausses interprétations du jeune courtisan.

Il lui offrit des rafraîchissemens en hésitant. Lord Dalgarno avait déjeuné depuis long-temps; mais comme il venait de faire une partie à la paume (1), il dit qu'il boirait volontiers un verre de la bière de la jolie hôtesse. Il était facile de lui en procurer; et, comme l'hôtesse ne manqua pas d'apporter elle-même sa bière, lord Dalgarno profita de cette occasion pour la regarder une seconde fois avec plus d'attention; après quoi il lui dit, de l'air le plus grave, qu'il allait boire à la santé de son mari, faisant en même temps à lord Glenvarloch un signe de tête presque imperceptible. Dame Nelly fut très-flattée de cette politesse; en roulant entre ses mains le bout de son tablier, elle répondit que c'était bien de l'honneur pour John. C'était un bon mari, un homme qui se mettait en quatre pour sa famille. On trouverait à peine son pareil dans toute la rue, et même en allant jusqu'à Saint-Paul.

Elle allait probablement parler ensuite de la différence de leurs âges comme du seul alliage que connût le bonheur conjugal; mais Nigel, qui craignait d'avoir encore à essuyer les plaisanteries de son joyeux ami, lui fit signe, contre son habitude, de se retirer, et elle sortit de l'appartement.

Dalgarno jeta les yeux tour à tour sur elle et sur Glenvarloch, secoua la tête, et répéta ces vers bien connus :

(1) Les Anglais appellent le jeu de paume *tennis*, du mot français *tenez*, disent les étymologistes — Éd.

— Mylord, beware of jealousy.
It is the green-eyed monster which doth make
The meat it feeds on.

Craignez, Seigneur, craignez la jalousie,
C'est le monstre aux yeux verts, qui pétrit de sa main
Le fatal aliment qui nourrit son venin (1).

— Mais je ne sais pas pourquoi je m'amuse à vous harceler ainsi, ajouta-t-il en changeant de ton, moi qui ai à m'accuser de tant de folies, quand je devrais vous faire mes excuses de me trouver ici, et vous expliquer pourquoi j'y suis venu.

A ces mots, il prit une chaise pour lui-même, en avança une autre à lord Nigel, malgré l'empressement avec lequel celui-ci chercha à lui en éviter la peine, et continua de lui parler avec le même ton d'aisance et de familiarité.

— Nous sommes voisins, milord, et à peine venons-nous d'être présentés l'un à l'autre; mais je connais assez la chère Écosse pour savoir qu'il faut en ce pays que les voisins soient amis jurés ou ennemis mortels; qu'ils marchent en se donnant la main, ou en la tenant sur la garde de leur épée. Quant à moi, je vous propose la main, à moins que vous ne rejetiez cette offre.

— Me serait-il possible, milord, répondit Glenvarloch, de refuser ce que vous m'offrez avec tant de franchise? Et prenant la main de lord Dalgarno : — Je crois que je n'ai pas perdu de temps, ajouta-t-il; je n'ai encore passé qu'un seul jour à la cour, et je m'y suis déjà fait un excellent ami et un puissant ennemi.

— L'ami vous remercie de lui rendre justice; mais,

(1) Citation d'*Othello*. Shakspeare. — Éd.

mon cher Glenvarloch, ou plutôt, — car les titres ont quelque chose de trop cérémonieux entre nous, qui sommes de la bonne souche, — quel est votre nom de baptême ?

— Nigel.

— Eh bien, nous serons Nigel et Malcolm l'un pour l'autre, et milord pour le monde plébéien qui nous entoure. Mais je voulais vous demander qui vous regardez comme votre ennemi ?

— Nul autre que le tout-puissant favori, le grand duc de Buckingham.

— Vous rêvez ! qui peut vous avoir donné cette idée ?

— Il me l'a dit lui-même, et en cela il a agi à mon égard d'une manière franche et honorable.

— Oh ! vous ne le connaissez pas encore ! Le duc est un composé de cent qualités nobles et généreuses qui le font regimber d'impatience comme un cheval plein de feu, lorsqu'il rencontre le moindre obstacle sur son chemin. Mais il ne pense pas ce qu'il dit dans ses momens de chaleur. J'ai plus de crédit sur lui, grace au ciel, que la plupart de ceux qui l'entourent ; vous viendrez le voir avec moi, et vous verrez comment il vous recevra.

— Je vous ai dit, milord, répondit Glenvarloch avec fermeté, et non sans un peu de hauteur, que ce duc de Buckingham, sans que je l'eusse offensé en rien, s'est déclaré mon ennemi en face de toute la cour ; et il réparera cet acte d'agression aussi publiquement qu'il l'a commis, avant que je fasse la moindre avance vers lui.

— En tout autre cas, ce serait agir convenablement ; mais en celui-ci, vous avez tort. Le duc a l'ascendant sur l'horizon de la cour ; et la fortune d'un courtisan

hausse ou baisse suivant le degré où il se trouve dans ses bonnes graces. Le roi vous rappellerait votre Phèdre;

Arripiens geminas, ripis cedentibus, ollas (1),

et cætera. Vous êtes le pot de terre; prenez garde de vous briser contre le pot de fer.

— Le pot de terre évitera le choc en se tenant hors du courant. Je n'ai pas dessein de reparaître à la cour.

— Il faut absolument que vous y alliez; votre affaire d'Écosse ira mal sans cela. Vous aurez encore besoin de protection et de faveur pour faire mettre à exécution l'ordonnance que vous avez obtenue. Nous reviendrons sur ce sujet. Mais en attendant, mon cher Nigel, dites-moi, n'êtes-vous pas surpris de me voir ici de si bonne heure?

— Je suis fort étonné que vous ayez pu me trouver dans un réduit si obscur.

— Mon page Lutin est un vrai diable pour les découvertes de cette espèce. Je n'ai qu'à lui dire : — Lutin, je voudrais savoir où demeure un tel ou une telle; — et il m'y conduit sur-le-champ comme par magie.

— J'espère qu'il ne vous attend pas dans la rue, milord. Je vais l'envoyer chercher par mon domestique.

— Ne vous en inquiétez pas. Il joue en ce moment à la fossette, ou à pair ou non, avec les polissons du quai, à moins qu'il n'ait changé ses habitudes.

— Et ne craignez-vous pas que ses mœurs ne se dépravent dans une telle compagnie?

— Que ceux qu'il fréquente prennent garde aux

(1) *Fable du pot de terre et du pot de fer* — Éd.

leurs, car pour lui, il n'y a que la société du diable qui puisse lui donner plus de malice qu'il n'en a déjà. Dieu merci, pour son âge, il est assez avancé dans le mal. Je n'ai pas l'embarras de veiller sur ses mœurs car il est aussi impossible de les amender que de les rendre pires.

— Et comment pourrez-vous rendre compte de sa conduite à ses parens ?

— Où diable irais-je les chercher pour leur rendre ce compte ?

— Il est donc orphelin? Mais puisqu'il est page dans la maison de Votre Seigneurie, ses parens doivent être d'un rang élevé ?

— Oh! sans doute, répondit Dalgarno avec beaucoup de sang-froid ; ils se sont élevés aussi haut que le gibet a pu les porter, car son père et sa mère ont été pendus, à ce que je crois. Du moins c'est ce que m'ont dit les Égyptiens de qui je l'ai acheté il y a cinq ans. — Je vois que vous êtes surpris. Mais dites-moi, Nigel, au lieu d'un petit gentillâtre fainéant, plein d'importance, blanc comme petit-lait, pour qui j'aurais dû être un vrai pédagogue, d'après vos idées de l'autre monde, veillant à ce qu'il se lavât les mains et le visage, à ce qu'il dît ses prières, à ce qu'il apprît son rudiment, ne prononçât jamais un gros mot, brossât son chapeau, et ne mît son meilleur pourpoint que le dimanche ; au lieu, dis-je, d'un pareil *Jeannot bon-enfant* (1), ne vaut-il pas mieux avoir à mon service une sorte d'esprit follet comme celui-ci ?

Il siffla en prononçant ces mots, et le page dont il parlait parut dans la chambre presque avec la prompti-

(1) *Jacky good child.* — Éd.

tude d'une apparition. A sa taille, on ne lui aurait donné que quinze ans ; mais d'après ses traits, il pouvait avoir deux ou trois ans de plus. Il était bien fait, richement vêtu, avait ce visage basané qui appartient à la race égyptienne, et de grands yeux noirs étincelans qui semblaient vouloir percer à travers ceux qu'il regardait.

— Le voici, dit lord Dalgarno, prêt à exécuter tous les ordres qu'il reçoit, n'importe qu'ils aient le bien ou le mal pour objet, ou qu'ils soient indifférens. — Le plus grand vaurien, le plus grand voleur et le plus grand menteur de toute sa caste.

— Qualités qui ont rendu plus d'un service à Votre Seigneurie, dit le page avec effronterie.

— Va-t'en, fils de Satan! s'écria son maître; pars, disparais, ou ma baguette magique te frottera les oreilles.

Le page tourna sur ses talons, et disparut aussi vite qu'il était venu.

— Vous voyez, ajouta lord Dalgarno, qu'en formant ma maison, ce que je puis faire de mieux pour la noblesse du sang, c'est de l'en exclure ; car ce gibier de potence serait en état de corrompre tout une antichambre de pages, fussent-ils descendus des Rois ou des Césars.

— J'ai peine à croire, dit Nigel, qu'un homme de votre rang ait besoin des services d'un page tel que votre Lutin. Vous vous amusez aux dépens de mon inexpérience.

— Le temps vous apprendra si je plaisante ou non, mon cher Nigel; en attendant, j'ai à vous proposer de profiter de la marée pour faire une promenade sur l'eau

en remontant la Tamise, et à midi j'espère que vous dînerez avec moi.

Nigel consentit sans peine à une proposition qui ne pouvait que lui être agréable; et son nouvel ami et lui, suivis de Lutin et de Moniplies, qui, accouplés ainsi, ressemblaient assez à l'ours dans la compagnie du singe, prirent possession de la barque de Dalgarno, qui, avec ses bateliers, portant sur la manche une plaque d'argent aux armes de Sa Seigneurie, attendait leur arrivée.

L'air était délicieux sur la rivière, et la conversation animée de lord Dalgarno ajoutait encore aux plaisirs de cette promenade. Non-seulement il faisait connaître à son compagnon les édifices publics et les maisons de différens seigneurs qu'ils voyaient sur les bords de la Tamise; mais il assaisonnait sa conversation d'une foule d'anecdotes politiques ou scandaleuses; car s'il n'avait pas un esprit transcendant, du moins il possédait parfaitement le jargon à la mode; ce qui suffisait, dans ce temps-là comme dans le nôtre, pour suppléer à tout le reste.

Ce style était aussi étranger pour Nigel que le monde, et il n'est guère surprenant que, malgré son bon sens et son esprit naturel, il se soit soumis plus aisément que l'un et l'autre ne semblaient le permettre au ton d'autorité que prenait son nouvel ami en lui donnant ses instructions. Il aurait, dans le fait, trouvé quelque difficulté à y résister. Essayer de prendre le ton d'une morale sévère pour répondre aux propos légers de Dalgarno, qui se tenait toujours entre le sérieux et la plaisanterie, c'eût été vouloir se faire passer pour un pédant ridicule; et toutes les fois qu'il essayait de combattre les propositions de son compagnon, en employant

le même ton de légèreté, il ne faisait que montrer son infériorité dans ce genre de controverse. Il faut en convenir d'ailleurs; quoiqu'il désapprouvât intérieurement une grande partie de ce qu'il entendait, lord Glenvarloch était moins alarmé des discours et des manières du jeune courtisan que la prudence ne l'eût exigé.

De son côté, lord Dalgarno ne voulait pas effaroucher son prosélyte en insistant sur des idées qui paraissaient diamétralement opposées à ses habitudes ou à ses principes, et il faisait un mélange si adroit du sérieux et de la plaisanterie, qu'il était souvent impossible à Nigel de distinguer s'il parlait sérieusement ou si ses discours n'étaient que l'expression d'un esprit dont la joyeuse légèreté ne pouvait s'astreindre à aucune borne. Des sentimens d'honneur et de courage jaillissaient aussi de temps en temps comme des éclairs dans sa conversation, et semblaient prouver que lord Dalgarno, quand il serait animé par quelque motif louable de conduite, se montrerait bien différent du courtisan n'aimant que le plaisir et ses aises, dont il lui plaisait de jouer le rôle en ce moment.

En redescendant la Tamise, lord Glenvarloch, remarquant que la barque passait devant l'hôtel du comte d'Huntinglen sans s'y arrêter, en fit l'observation à son compagnon, en lui disant qu'il croyait que c'était chez son père qu'ils devaient dîner.

— Non certainement, répondit Dalgarno; je ne suis pas sans miséricorde, et je ne veux pas une seconde fois vous étouffer sous une montagne de bœuf, et vous noyer dans une mer de vin des Canaries. J'ai en vue quelque chose qui, je vous le promets, sera plus agréable pour vous qu'un tel banquet scythe. D'ailleurs mon

père doit dîner aujourd'hui chez le grave et ancien comte de Northampton, jadis le célèbre abatteur de prétendues prophéties, lord Henry Howard (1).

— Et vous ne l'y accompagnez pas?

— A quoi bon l'y accompagnerais-je? serait-ce pour entendre Sa sage Seigneurie parler d'ennuyeuses affaires politiques en mauvais latin, dont le vieux renard se sert toujours pour fournir au savant roi d'Angleterre l'occasion de corriger ses fautes de grammaire. Ce serait, ma foi, bien employer mon temps!

— Quand ce ne serait que pour donner à milord votre père une marque de respect en le suivant.

— Milord mon père a assez de mouches bleues (2) pour le suivre, sans y ajouter un papillon comme moi. Il n'a que faire de moi pour porter à sa bouche son verre de vin des Canaries; et, s'il arrivait que ladite tête paternelle perdît un peu l'équilibre, il ne manquerait pas de gens pour reporter Sa très-honorable Seigneurie dans son très-honorable lit. Ne me regardez pas, Nigel, comme si ce que je dis devait faire enfoncer la barque sous l'eau avec nous. J'aime mon père, je l'aime tendrement; je le respecte même, quoiqu'il y ait peu de chose au monde que je respecte; jamais plus brave vieux Troyen n'a attaché une épée à un ceinturon. Mais qu'en résulte-t-il? nous appartenons, lui à l'ancien monde, et moi au nouveau; il a ses folies, et j'ai les miennes; et moins l'un de nous verra les pécadilles

(1) Henry Howard, frère puîné du quatrième comte de Norfolk, et créé duc de Northampton par Jacques Ier qui faisait cas de son instruction profonde. — Éd.

(2) Lord Dalgarno désigne par mouches bleues les *blue-bonnets*, les toques bleues, c'est-à-dire les Écossais. — Éd.

de l'autre, plus nous nous porterons d'honneur et de respect. C'est, je crois, parler convenablement : oui le respect (1). Séparés, chacun de nous sera ce qu'il est réellement, se montrera tel que l'ont fait la nature et les circonstances; mais rassemblez-nous trop près l'un de l'autre, vous serez sûr de mener en laisse un vieil hypocrite ou un jeune, et peut-être deux en même temps.

Il parlait encore lorsque la barque s'arrêta près de Blackfriars. Lord Dalgarno sauta sur le rivage, jeta son manteau et sa rapière à son page, et invita son compagnon à en faire autant. Nous allons nous trouver dans la foule, lui dit-il, et si nous marchions ainsi affublés, nous ressemblerions à l'Espagnol à visage tanné qui s'enveloppe avec soin de son manteau pour cacher les défauts de son pourpoint.

— J'ai connu bien des honnêtes gens qui en faisaient autant, dit Richard Moniplies, à l'affût de l'occasion de se mêler à la conversation, et qui n'avait probablement pas encore oublié l'état dans lequel se trouvaient son pourpoint et son habit il n'y avait pas encore bien long-temps.

Lord Dalgarno, le regardant comme s'il eût été surpris de son assurance, lui répondit sur-le-champ : — Vous pouvez savoir bien des choses, l'ami; mais vous ignorez le principal, car vous n'entendez rien à votre service. Que ne portez-vous le manteau de votre maître de manière à montrer avec avantage les galons qui en couvrent les coutures, et la fourrure qui le double? Voyez comme Lutin porte mon épée couverte de mon

(1) *Respect.* Égards. — Éd.

manteau, mais il a soin d'en laisser voir la poignée richement travaillée en argent. Donnez votre épée à votre domestique, Nigel, afin qu'il prenne une leçon dans cet art si nécessaire.

— Croyez-vous qu'il soit prudent, dit Nigel en détachant son épée et en la donnant à Moniplies, de marcher tout-à-fait sans armes ?

— Et pourquoi non ? Vous pensez encore à Auld Reekie (1), comme mon père appelle tendrement votre bonne capitale d'Écosse, où il y a tant de querelles particulières et de dissensions publiques, qu'on ne peut traverser deux fois High-Street sans courir trois fois le risque de la vie. Mais ici tout tapage dans les rues est défendu. Dès que votre citadin à tête de bœuf voit une lame en l'air, il prend fait et cause, et l'on entend le mot d'ordre — aux bâtons !

— Et c'est un terrible mot ! dit Moniplies, comme ma tête peut encore en rendre témoignage.

— Si j'étais ton maître, drôle, répondit lord Dalgarno, ta tête paierait pour les fautes de ta langue, toutes les fois que tu t'aviserais de m'adresser la parole sans être interrogé.

Richie murmura quelques mots qu'on ne put entendre ; mais il se tint pour averti, et se rangea derrière son maître, à côté de Lutin, qui ne manqua pas de s'amuser à exposer son nouveau compagnon à la risée des passans en contrefaisant, toutes les fois qu'il pouvait le faire sans que Moniplies s'en aperçût, sa démarche raide, sa tournure gauche et son air boudeur.

— Dites-moi donc maintenant, mon cher Malcolm,

(1) *La Vieille enfumée*, nom populaire d'Édimbourg. — Éd.

dit Nigel, où nous allons ainsi, et si nous devons dîner dans un appartement qui vous appartienne?

— Un appartement qui m'appartienne! Oui, sans doute, vous dînerez dans un appartement qui m'appartient, qui vous appartient, qui appartient à vingt autres, et où la table sera mieux servie et nous offrira meilleure chère et de meilleurs vins que si nous la tenions à frais communs. Nous allons dîner au plus fameux Ordinaire de Londres (1).

— C'est-à-dire, en langage *ordinaire*, à l'auberge ou à la taverne.

— Auberge! taverne! s'écria lord Dalgarno; non, non, mon cher nouveau débarqué; ce sont des endroits où les citadins tachés de graisse vont boire un pot de bière et fumer une pipe; où les fripons de gens de loi vont passer l'éponge sur leurs malheureuses victimes; où les étudians du Temple font des plaisanteries aussi vides de sens que les coquilles des noix qu'ils ont mangées; où la petite noblesse va boire du vin si maigre, qu'il rend hydropique au lieu d'enivrer. Un Ordinaire est une invention nouvelle, un temple consacré à Bacchus et à Comus, où la plus haute noblesse du jour se rassemble avec l'esprit le plus fin et le plus subtil du siècle; où le vin, qui est l'ame même de la grappe la plus choisie, est exquis comme le génie du poëte, vieux et généreux comme le sang des nobles. Les mets n'y ressemblent en rien à votre nourriture terrestre et grossière. On met à contribution la terre et la mer pour les fournir, et l'imagination de six ingénieux cuisiniers est

(1) *Ordinary*. C'est ainsi qu'on nommait alors, et qu'on nomme encore aujourd'hui à Londres les tables d'hôtes. — Ed.

sans cesse à la torture pour que leur art égale et surpasse même, s'il est possible, les matériaux précieux qui sont la base de leur travail.

— Tout ce que je puis entendre à cette rapsodie, c'est que, comme je le disais, nous allons à une taverne choisie où nous serons somptueusement régalés, probablement en payant somptueusement notre écot.

— Écot! s'écria lord Dalgarno d'un ton d'indignation comique; périsse ce mot vulgaire! Quelle profanation! M. le chevalier de Beaujeu, la fleur de la Gasgogne, la quintessence de Paris, — qui peut dire l'âge de son vin à l'odeur seule, — qui distille ses sauces dans un alambic, à l'aide de la philosophie de Lulle, — qui découpe avec une précision si exquise, qu'il donne au noble chevalier et au simple écuyer exactement la portion d'un faisan qui est due à son rang; — qui divise un becfigue en douze parts avec un tel scrupule, que de douze convives aucun n'en aura l'épaisseur d'un cheveu ou la vingtième partie d'une drachme de plus que l'autre! quoi! vous pouvez parler de lui et d'un écot dans la même phrase! C'est l'arbitre général et bien connu dans tout ce qui concerne les mystères du *hasard*, du *passage*, du *penneeck*, du *verquire* et de tant d'autres jeux. Beaujeu est le roi du jeu de cartes, le duc des dés. — Lui demander un écot comme à un nez rouge à tablier vert, fils d'un vulgaire tourne-broche! — Oh! mon cher Nigel, quel mot vous avez prononcé, et en parlant d'un tel personnage! La seule excuse d'un tel blasphème, c'est que vous ne le connaissez pas; et à peine la regardé-je comme suffisante; car, avoir passé un jour à Londres, et ne pas connaître Beaujeu, c'est un crime dans son espèce. Mais vous allez le con-

naître, vous en bénirez le moment, et vous apprendrez à avoir horreur de la profanation dont vous vous êtes rendu coupable.

— Oui, mais ce digne chevalier ne donne pas, je pense, toute cette bonne chère à ses frais.

— Non sans doute; il existe un cérémonial que les amis du chevalier entendent parfaitement, mais qui ne vous regarde pas aujourd'hui. Il y a, comme le dirait Sa Majesté, un *symbolum* à débourser. C'est-à-dire qu'un échange mutuel de politesse a lieu entre Beaujeu et ses convives. Il leur fait un don gratuit d'un bon dîner et d'excellent vin toutes les fois qu'ils consultent leur bonheur en se rendant chez lui à l'heure de midi; et ceux-ci, par reconnaissance, font présent au chevalier d'un jacobus. Vous saurez ensuite qu'indépendamment de Bacchus et de Comus, cette princesse des affaires sublunaires, *diva Fortuna*, reçoit fréquemment des adorations chez Beaujeu; et, comme il est le grand-prêtre officiant, il trouve, comme de raison, un avantage considérable dans la portion qu'il a dans l'offrande.

— En d'autres termes, dit lord Glenvarloch, cet homme tient une maison de jeu.

— Une maison où certainement vous pouvez jouer, — comme vous le pouvez dans votre chambre, si cela vous plaît. Je me rappelle même que le vieux Tom-Tally fit une main au *putt*, par gageure, avec Quinze-le-va, un Français, dans l'église de Saint-Paul, pendant les prières du matin. La matinée était obscure, le ministre dormait à moitié, la congrégation n'était composée que d'eux et d'une vieille femme aveugle, et par conséquent ils ne furent pas découverts.

— D'après tout cela, Malcolm, dit Nigel d'un ton

grave, je ne puis dîner avec vous aujourd'hui à cet Ordinaire.

— Et pourquoi, au nom du ciel! rétractez-vous la parole que vous m'avez donnée? s'écria lord Dalgarno.

— Je ne la rétracte pas, Malcolm; mais je suis lié par une promesse que j'ai faite à mon père, de ne jamais mettre les pieds dans une maison de jeu.

— Je vous dis que ce n'en est point une. C'est, au vrai, une maison où l'on donne à manger, comme il y en a tant d'autres à Londres; seulement elle est conduite avec plus de civilité, et l'on y trouve meilleure compagnie: si quelques personnes s'amusent quelquefois à y jouer aux cartes ou aux dés, ce sont des gens d'honneur, et ils ne risquent que ce qu'ils peuvent perdre. Ce n'était pas, ce ne pouvait pas être de semblables maisons que votre père vous recommandait d'éviter. D'ailleurs il aurait aussi bien fait de vous faire jurer que vous n'entreriez jamais dans une auberge, dans une taverne, dans aucun endroit public de ce genre; car il n'en existe pas où ses yeux ne puissent être souillés par la vue d'un paquet de morceaux de carton peint, et vos oreilles profanées par le bruit de petits cubes d'ivoire. La différence, c'est que, dans la maison où nous allons, nous verrons peut-être quelques personnes de qualité s'amuser à jouer, et que dans les autres vous trouveriez des filous et des aigrefins qui chercheraient à vous duper et à accrocher votre argent.

— Je suis sûr que vous ne voudriez pas m'engager à faire ce qui serait mal; mais mon père avait en horreur tous les jeux de hasard, et je crois que ce sentiment lui était inspiré par la religion autant que par la pru-

dence. Il jugea, je ne sais d'après quelle circonstance, et j'espère qu'il se trompait, que j'avais du penchant pour le jeu; et je vous ai dit la promesse qu'il exigea de moi.

— Sur mon honneur, ce que vous venez de dire est pour moi une raison d'insister plus fortement pour que vous m'accompagniez. Un homme qui veut fuir un danger doit d'abord s'assurer en quoi il consiste, et quelle est son étendue; et il lui faut pour cela un guide confidentiel, une sauvegarde. Me prenez-vous pour un joueur? Sur ma foi! les chênes de mon père croissent trop loin de Londres, et sont trop fortement enracinés sur les montagnes du Perthshire, pour que je les fasse rouler sur des dés, quoique j'aie vu abattre des forêts entières comme des quilles. Non, non; ces jeux sont bons pour le riche Anglais, mais ils ne conviennent point au pauvre noble écossais. — Je vous répète que c'est une maison où l'on donne à manger; et ni vous ni moi nous n'y ferons autre chose. S'il se trouve des gens qui y jouent, c'est leur faute, ce n'est ni la nôtre ni celle de la maison.

Peu satisfait de ce raisonnement, Nigel insista encore sur la promesse qu'il avait faite à son père; son compagnon parut mécontent, et sembla disposé à lui attribuer des soupçons malhonnêtes et injurieux. Lord Glenvarloch ne put résister à ce changement de ton; il songea qu'il devait des égards à lord Dalgarno, à cause de l'amitié dont le comte son père lui avait donné des preuves si peu équivoques, et un peu aussi à cause de la manière franche dont il lui avait lui-même offert la sienne. Il n'avait aucun motif pour douter de l'assurance qu'il lui donnait que la maison où ils se rendaient

n'était pas du genre de celles dont son père lui avait défendu l'entrée. Enfin, il se sentait fort de la résolution bien ferme qu'il formait de résister à toutes les tentations qu'il pourrait éprouver de jouer à quelque jeu de hasard. Il calma donc le mécontentement de lord Dalgarno en lui disant qu'il consentait à l'accompagner; et le jeune courtisan, reprenant toute sa bonne humeur, se mit à lui faire un portrait grotesque et chargé de leur hôte, M. de Beaujeu, qu'il ne termina qu'en arrivant à la porte du temple élevé à l'hospitalité par cet éminent professeur.

CHAPITRE XII.

« C'est ici qu'on instruit ces héros emplumés,
» Ces coqs, dès leur enfance, à vaincre accoutumés.
» Voyez ces champions, frais sortis de l'écaille,
» En guerriers valeureux ils se livrent bataille.
» Déjà, la crête en l'air, l'éperon menaçant,
» Les plumes sur leur cou d'ire se hérissant,
» Des Césars de leur race ils montrent le courage. »

Le Jardin aux Ours.

Un Ordinaire, mot ignoble aujourd'hui, était, dans le temps de Jacques Ier, une institution nouvelle, aussi à la mode parmi les jeunes gens de ce siècle, que les clubs de la première classe le sont parmi les *fashionables* du nôtre. Il en différait principalement en ce qu'il était ouvert à quiconque avait une mise décente et l'assurance nécessaire pour s'y présenter. Toute la compagnie dînait communément à la même table, et le chef de l'établissement y présidait comme maître des cérémonies.

M. le chevalier Saint-Priest de Beaujeu (comme il se qualifiait lui-même) était un fin Gascon, au corps fluet, et âgé d'environ soixante ans. Il avait été banni de son pays, disait-il, à cause d'une affaire d'honneur dans laquelle il avait eu le malheur de tuer son adversaire, quoique ce fût la meilleure lame de tout le midi de la France. Ses prétentions à la noblesse étaient soutenues par un chapeau à plumes, une longue rapière, et un habit complet de taffetas brodé, presque encore neuf, taillé à la dernière mode de la cour de France, et garni, comme un mai, de tant de nœuds de rubans, qu'on calculait qu'il devait y en entrer au moins cinq cents aunes (1). Malgré cette profusion de décorations, il existait pourtant des gens qui trouvaient M. le chevalier si admirablement à sa place dans le poste honorable qu'il remplissait, qu'ils croyaient que la nature n'avait jamais eu l'intention de lui en donner un plus élevé d'un pouce. Cependant une partie de l'amusement que trouvaient en cette maison lord Dalgarno et d'autres jeunes gens de qualité était de traiter ironiquement M. le chevalier avec beaucoup de cérémonie; et le troupeau d'oisons vulgaires qui la fréquentaient, voulant les imiter, lui témoignait un respect véritable. Cette circonstance ajoutait encore au caractère suffisant et avantageux du Gascon; il lui arrivait souvent de sortir des bornes que sa situation devait lui prescrire, et il avait la mortification d'être forcé d'y rentrer d'une manière peu agréable.

(1) « Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent » tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la » tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour » attacher un haut-de-chausses ? » MOLIÈRE. (*L'Avare.*) — ÉD.

Lorsque Nigel entra dans la maison de ce personnage important, résidence naguère d'un grand baron de la cour d'Élisabeth, qui, à la mort de cette illustre reine, s'était retiré dans ses terres. Il fut surpris de la beauté des appartemens qu'elle contenait, et du nombre de personnes qui y étaient déjà rassemblées. De toutes parts on voyait flotter des plumes, briller des éperons, des dentelles et des broderies, et le premier coup d'œil semblait justifier l'éloge qu'en avait fait lord Dalgarno, en disant que la compagnie était presque entièrement composée de jeunes gens de la première qualité. En examinant les choses de plus près, il n'en porta pas un jugement tout-à-fait aussi favorable. On pouvait aisément découvrir plusieurs individus qui ne semblaient pas tout-à-fait à leur aise sous le costume splendide qu'ils portaient, et qu'on pouvait par conséquent regarder comme n'étant pas habitués à tant de magnificence; et il y en avait d'autres dont les vêtemens, quoique en général ils ne parussent pas inférieurs à ceux du reste de la société, laissaient apercevoir, quand on les examinait de plus près, quelques-uns de ces petits expédiens par lesquels la vanité s'efforce de déguiser l'indigence.

Nigel eut peu de temps pour faire ces observations, car l'arrivée de lord Dalgarno fit sensation, et occasiona un murmure général dans la société, parmi laquelle son nom fut répété de bouche en bouche. Les uns s'avançaient pour le voir, tandis que les autres reculaient pour lui faire place. Les jeunes gens de son rang s'empressaient de venir le saluer; ceux d'une qualité inférieure examinaient ses moindres gestes pour les imiter, et cherchaient à graver dans leur mémoire la coupe

des vêtemens qu'il portait pour s'en faire faire de semblables, et pouvoir déclarer qu'ils étaient à la dernière mode.

Le *Genius loci* (1), le chevalier lui-même, ne fut pas le dernier à venir rendre hommage à un jeune lord qui était l'ornement et le principal soutien de son établissement. Il s'avança d'un air gauche, se confondit en mille singeries respectueuses, et répéta mille *cher milord*, pour exprimer le bonheur qu'il éprouvait en revoyant lord Dalgarno.

— J'espère, milord, lui dit-il, qué vous raménez lé soleil avec vous; votré pauvré chévalier s'en trouve privé, et même dé la lune, quand vous l'abandonnez si long-temps. Sandis! jé crois qué vous les portez dans vos poches.

— C'est sans doute parce que vous n'y avez pas laissé autre chose, chevalier, répondit Dalgarno. Mais, M. le chevalier, je vous présente mon ami et mon compatriote lord Glenvarloch.

— Ah! ah! — très-honoré! Je m'en souviens; oui, j'ai connu autréfois un milord Kenfarloque en Écosse. Oui, jé mé lé rappelle; — lé péré dé milord apparemment. — Nous étions dé grands amis quand j'étais à Oly Root (2) avec M. de La Motte. J'ai souvent joué à la paume avec milord Kenfarloque à l'abbaye de Oly Root. Il était même plus fort qué moi. Sandis! lé beau coup dé révers qu'il avait! Jé mé souviens aussi qu'au-

(1) Le Génie du lieu. — Tr.

(2) Pour Holyrood. Mauvaise pointe par laquelle le chevalier semble appeler Holyrood — (*Sainte-Croix*) — *Sainte-Racine*. Éd.

près des jolies filles... Ah ! ah ! un vrai diable déchaîné. Jé n'ai pas oublié.....

— Vous feriez mieux de ne pas vous souvenir si bien du feu lord Glenvarloch, dit lord Dalgarno en interrompant le chevalier sans cérémonie; car il prévit que l'éloge qu'il allait faire du défunt déplairait autant au fils qu'il était peu mérité par le père, qui, bien loin d'avoir été, comme le représentaient les souvenirs du chevalier, un joueur et un libertin, avait été pendant toute sa vie strict et sévère dans ses mœurs, et même un peu rigoriste.

— Vous avez raison, milord, répondit le chevalier; vous avez raison. Qu'ést-cé qué nous avons à faire avec lé temps passé? Lé temps passé appartenait à nos péres, à nos ancêtres, fort bien! mais le temps présent nous appartient. — Ils ont leurs belles tombes dé marbre ou dé bronze, avec leurs épitaphes ou leurs armoiries, et nous, nous avons dé bonné soupe et dé pétits plats exquis. — Jé vais donner ordre qu'on serve lé dîner sur-lé-champ, milord.

A ces mots, il fit une pirouette sur les talons, et mit ses domestiques en mouvement pour placer le dîner sur la table. Dalgarno sourit, et remarquant un air de gravité à son jeune ami : — Qu'avez-vous? lui dit-il; vous n'êtes pas assez simple pour vous fâcher contre un pareil âne.

—Je réserve ma colère pour de meilleures occasions, répondit lord Glenvarloch; mais j'avoue que j'ai été indigné en entendant ce drôle prononcer le nom de mon père. — Et vous, milord, et vous qui m'avez assuré que l'endroit où vous me conduisiez n'était pas

une maison de jeu, vous venez de lui dire que vous en étiez sorti les poches vides.

— Ah! ah! ah! s'écria Dalgarno, je lui ai parlé selon le jargon du temps; et puis, à vrai dire, il faut bien qu'on joue de temps en temps un ou deux jacobus, sans quoi on se ferait regarder comme un ladre.—Mais voici le dîner, et nous verrons si la bonne chère du chevalier vous plaira plus que sa conversation.

On se mit à table, et les deux places d'honneur furent données aux deux jeunes amis. Ils furent comblés des attentions les plus cérémonieuses par le chevalier, qui leur fit les honneurs de sa table ainsi qu'aux autres convives, et assaisonna le tout de son agréable conversation. Le dîner était véritablement excellent, dans ce style piquant que les Français avaient déjà introduit, et que les jeunes Anglais qui aspiraient au rang de connaisseurs et d'hommes de goût se voyaient dans la nécessité d'admirer. Toutes les espèces de vins étaient aussi de première qualité, et l'on en servit avec abondance. La compagnie n'était presque composée que de jeunes gens, et par conséquent la conversation fut frivole, vive et amusante. Nigel, dont l'esprit avait été depuis long-temps abattu sous l'inquiétude et l'infortune, se trouva plus à l'aise, et sentit naturellement renaître une partie de sa gaieté.

Parmi les convives réunis, les uns avaient véritablement de l'esprit et savaient s'en servir avec avantage; d'autres étaient des fats dont on pouvait rire sans qu'ils s'en aperçussent; quelques-uns étaient des originaux qui, à défaut d'esprit, disaient des folies dont ils ne trouvaient pas mauvais qu'on s'amusât. La plupart de ceux qui brillaient dans la conversation avaient le vé-

ritable ton de la bonne compagnie de ce temps, ou du moins le jargon qui en tient lieu.

En un mot, la compagnie et l'entretien furent si agréables, que le rigorisme de Nigel s'en adoucit; il commença à voir de meilleur œil même le maître de la maison, et il écouta avec patience les détails que lui donna le chevalier de Beaujeu sur les mystères de la cuisine, voyant, lui dit-il, que milord avait du goût pour le curieux et l'utile. Pour satisfaire en même temps le goût pour l'antiquité qu'il supposait sans doute aussi à son nouveau convive, il fit l'éloge des grands artistes des anciens temps, et en vanta surtout un qu'il avait connu, dans sa jeunesse, maître de cuisine du maréchal de Strozzi, très-bon gentilhomme pourtant, qui avait entretenu tous les jours pour son maître une table de douze plats pendant le long et sévère blocus du petit Leith, quoiqu'il n'eût à y servir que de la chair de cheval et les mauvaises herbes qui croissaient sur les remparts. — Dé par Dieu! c'était un hommé superbe (1)! s'écria-t-il; avec uné têté dé chardon et une ou deux orties, il savait faire uné soupe pour vingt personnes; la cuissé d'un chien faisait un excellent rôti; mais son coup dé maître fut pour *la reddition* (2) dé la place. Avec lé quartier dé derrière d'un chéval salé, il fit quarante-cinq plats, dé sorte qué les officiers anglais et écossais qui dînèrent avec monseigneur sé séraient donnés au diable pour déviner cé qu'ils avaient mangé.

(1) La plupart des phrases du chevalier sont citées d'après le texte, et se composent de français ou de mauvais anglais. — Tr.

(2) Dans le texte : *rendition*. — Éd.

Cependant le vin avait circulé si rapidement et avait produit un tel effet sur les convives, que ceux qui étaient placés au bas bout de la table, et qui jusqu'alors s'étaient bornés au rôle passif d'auditeurs, commencèrent à changer de rôle, ce qui ne fut ni à leur honneur ni à celui de l'Ordinaire.

—Vous parlez du siège de Leith, dit un grand homme sec et maigre, qui avait d'épaisses moustaches relevées en l'air, un large ceinturon de peau de buffle, une longue rapière, et les autres symboles extérieurs de l'honorable profession qui vit en tuant les autres; vous parlez du siège de Leith, et j'ai vu cette place. — Une espèce de village, entouré d'un mur en guise de rempart, et un ou deux pigeonniers à chaque angle, en forme de tours. — Mille sabres et mille fourreaux! un capitaine de notre époque n'aurait pas mis tant de temps à l'emporter d'assaut. En vingt-quatre heures, il aurait pris la place et tous ses poulaillers l'un après l'autre, ou il n'aurait pas mérité plus de grace que le grand-prévôt n'en accorde quand il a serré le nœud coulant.

— Monsieur, dit le chevalier, monsieur lé capitaine, jé n'étais pas au siège du pétit Leith, et jé né sais pas cé qué vous voulez dire en parlant dé poulaillers. Mais jé dirai, sandis! qué monseigneur de Strozzi entendait la grande guerre; qué c'était un grand capitaine; — plus grand qué certains capitaines d'Angléterre qui parlent bien haut. — Ténez, monsieur, c'est à vous qué jé m'adresse.

— Oh! monsieur, répondit l'homme à la rapière, on sait que le Français se bat bien quand il est derrière une bonne muraille, défendu par une bonne cuirasse, et le pot en tête.

— Lé pot! s'écria le chevalier, qué voulez-vous dire par lé pot? Avez-vous dessein dé m'insulter en présence dé mes nobles convives? Apprénez qué j'ai fait mon dévoir en gentilhomme sous lé grand Henri IV, à Courtrai et à Ivry. Et, ventré saint gris! nous n'avions ni pot ni marmite, et nous chargions toujours en chémise.

— Ce qui réfute une autre calomnie, dit lord Dalgarno en riant; car j'ai entendu prétendre que le linge était rare parmi les hommes d'armes français.

— Oui, oui, milord, on pouvait souvent leur voir les coudes, dit le capitaine du bout de la table. Je vous demande pardon, milord, mais je connais un peu ces hommes d'armes, et je...

— Nous vous ferons grace de vos connaissances quant à présent, répondit lord Dalgarno d'un ton dédaigneux, et nous épargnerons votre modestie en vous dispensant de nous dire comment vous avez acquis cette connaissance.

— Je n'ai pas besoin d'en parler, milord, reprit l'homme à moustaches, tout le monde le sait; — tout le monde, excepté peut-être les chevaliers de l'aune, les vils faquins de citadins de Londres, qui verraient l'homme le plus brave réduit à se manger les poings, sans tirer de leur longue bourse la plus petite pièce de monnaie pour le soulager. — Oh! si une bande de braves garçons que j'ai connus s'approchait jamais de ce nid de coucous!

— Nid de coucous! répéta un jeune homme placé en face de lui de l'autre côté de la table, et qui portait un habit magnifique sous lequel il ne paraissait pas très à l'aise; et c'est ainsi que vous parlez de la Cité de Londres? Osez répéter un tel propos!

— Quoi ! dit le capitaine fronçant ses deux épais sourcils noirs, portant une main sur la poignée de sa rapière, et relevant de l'autre ses énormes moustaches, voulez-vous être le champion de votre Cité.

— Oui, certes, je veux l'être, répondit le jeune homme. Je suis de la Cité; peu m'importe qu'on le sache. Quiconque ose en médire est un âne, un oison, et je lui casserai la tête pour lui apprendre à vivre.

Les autres convives, qui avaient peut-être leurs raisons pour ne pas estimer le courage du capitaine aussi haut qu'il le faisait lui-même, s'amusaient beaucoup de la chaleur que l'indignation du jeune citadin lui faisait apporter dans cette querelle, et l'on s'écria de toutes parts : — Bien sonné, cloche de l'église de Bow ! Bien chanté, coq du clocher de Saint-Paul ! Qu'on sonne une charge comme il faut, le capitaine se trompera de signal et battra en retraite.

— Vous ne me connaissez pas, messieurs, dit le capitaine en promenant ses regards sur tous les convives d'un air de dignité. Je m'informerai d'abord si ce *cavaliero* citadin est d'un rang et d'une naissance qui lui permettent de faire face à un homme de courage; car vous devez sentir, messieurs, que je ne puis me mesurer avec le premier venu sans me perdre de réputation; et, en cas d'affirmation, il recevra bientôt honorablement de mes nouvelles par voie de cartel.

— Et vous me sentirez déshonorablement par voie de bâton, s'écria le citadin en se levant de table, et prenant son épée qu'il avait mise dans un coin. Suivez-moi, ajouta-t-il.

— D'après toutes les règles, dit le capitaine, c'est à moi à choisir le lieu et le temps du combat. Le lieu sera

le labyrinthe, dans Tothill-Fields (1); nous prendrons pour témoins deux personnes étrangères à la querelle, et le temps sera... d'aujourd'hui en quinze, à la pointe du jour.

— Et moi, dit le citadin, je choisis pour lieu du combat cette allée servant de jeu de boule, derrière cette maison. Nos témoins seront l'honorable compagnie qui se trouve ici ; et le temps, ce moment même.

A ces mots, il enfonça sur sa tête son chapeau orné d'un plumet, donna sur les épaules du capitaine un coup du fourreau de son épée, et descendit en lui faisant signe de le suivre. Le capitaine ne montra pas beaucoup d'empressement à obéir à ce signal. Cependant, voyant enfin qu'il devenait un sujet de risée pour tous les convives, il les assura fort gravement que tout ce qu'il faisait, il le faisait avec sang-froid et délibération. Prenant alors son chapeau, qu'il mit sur sa tête de l'air du vieux Pistol (2), il descendit pour se rendre sur le lieu du combat, où son adversaire l'attendait déjà l'épée à la main. Toute la compagnie se leva de table, et la majeure partie semblait enchantée de l'idée du spectacle qu'elle allait avoir. Les uns coururent aux fenêtres qui donnaient sur le terrain servant de lice, et les autres suivirent les combattans. Nigel ne put s'empêcher de demander à Dalgarno s'il n'interposerait pas sa médiation pour prévenir tout accident.

— Ce serait un crime contre l'intérêt public, répon-

(1) Quartier de Westminster où était jadis un jardin, et où est située aujourd'hui une prison. — Éd.

(2) Ami de Falstaff et officier des plus peureux dans le *Henri IV* et le *Henri V* de Shakspeare. — Éd.

dit le jeune courtisan; il ne peut arriver entre de pareils êtres aucun accident qui ne soit un bienfait positif pour la société, et surtout pour l'établissement du chevalier, comme il l'appelle. Il y a un mois que je suis las, outre mesure, du ceinturon de buffle et du pourpoint rouge de ce capitaine, et j'espère que ce brave courtaud de boutique fera sortir à coups de bâton ce vieil âne de dessous sa vieille peau de lion. Voyez, Nigel, ce vaillant citadin, ferme sur son terrain, à un jet de boule, au milieu de l'allée; ne le prendrait-on pas pour un porc sous les armes? Voyez-le avancer le pied droit, et brandir son épée comme s'il voulait s'en servir pour mesurer une aune de mousseline! Mais voici le capitaine qui arrive. On a, ma foi, l'air de le faire marcher malgré lui. Le voilà en face de son antagoniste. Il n'en est plus qu'à douze pas. Ah! le voilà qui tire son épée; mais, en bon général, il regarde par-dessus son épaule pour voir s'il a des moyens de retraite en cas qu'il ait le dessous. Voyez le brave boutiquier baisser la tête, plein de confiance sans doute dans le heaume civique dont son épouse lui a fortifié le crâne. De par le ciel! c'est un spectacle admirable. A-t-il donc le projet d'entrer en lice comme un bélier?

Tout se passa comme lord Dalgarno se l'imaginait. Le citadin, comme on dit, y allait bon jeu bon argent, et s'apercevant que le capitaine n'avançait pas, il se précipita sur lui, fit baisser son épée par un grand coup de la sienne, et lui en portant un autre, parut l'avoir blessé mortellement, car le capitaine tomba en poussant un profond gémissement. Une vingtaine de voix crièrent au vainqueur, qui restait tout étonné de sa victoire: —

Vite! vite! fuyez! fuyez! Entrez dans Whitefriars, ou passez la rivière à Bankside! Hâtez-vous, nous retiendrons la populace, les constables! Et le vainqueur, laissant le vaincu étendu par terre, prit la fuite de toute la vitesse de ses jambes.

— De par le ciel! dit Dalgarno, je n'aurais jamais cru que ce drôle attendît qu'on lui portât un pareil coup. Il faut que la peur l'ait paralysé, et qu'il ait perdu tout à coup l'usage de ses jambes. Voyez, voilà qu'on le relève.

Le corps du capitaine semblait déjà raide quand un ou deux convives le relevèrent; mais, lorsqu'ils commençaient à ouvrir son pourpoint pour chercher une blessure qui n'existait pas, le guerrier reprit ses sens tout à coup, et, sentant que l'Ordinaire n'était plus un théâtre sur lequel il pût désormais déployer sa valeur, il donna une preuve de la bonté de ses jambes en prenant la fuite à son tour au milieu des éclats de rire de toute la compagnie.

— Sur mon honneur! dit lord Dalgarno, il suit le même chemin qu'a pris son vainqueur. J'espère que le ciel permettra qu'il le rejoigne, et le vaillant citadin se croira poursuivi par l'esprit de celui qu'il a tué.

— De par Dieu! milord, dit le chevalier, on devrait lui attacher un vieux torchon en guise de linceul, pour prouver que c'est l'ombre d'un grand fanfaron.

— En attendant, M. le chevalier, dit lord Dalgarno, vous nous obligerez tous en donnant ordre à vos garçons de recevoir cet homme d'armes le bâton à la main, s'il avait la hardiesse de se représenter ici. L'honneur de votre maison l'exige.

— Ventre saint gris! milord, fiez-vous à moi, répon-

dit le chevalier. De par Dieu ! la fille du cuisinier jettera sur la tête du grand poltron l'eau de vaisselle.

Quand on eut assez ri de cette aventure burlesque, la société commença à se diviser par groupes. Les uns prirent possession de l'allée qui venait d'être le théâtre de ce combat grotesque, demandèrent des boules, et la rendirent ainsi à sa destination primitive. Ils firent bientôt retentir le jardin de tous les termes techniques de ce jeu, et prouvèrent la vérité du proverbe qui dit qu'on perd trois choses au jeu de boule, son temps, son argent et ses juremens.

Le reste de la compagnie rentra dans la maison. Les uns prirent des cartes et firent diverses parties d'hombre, de bassette, de gleek, de primero, et d'autres jeux qui étaient alors à la mode, tandis que d'autres, préférant les dés, jouèrent au hasard, au passage, etc. On ne paraissait pourtant pas jouer très-gros jeu ; tout se passait avec décence et décorum, et rien ne pouvait porter lord Glenvarloch à douter de la vérité de ce que lui avait dit son compagnon, que cette maison était fréquentée par des hommes de qualité, et que tout y était honorablement conduit.

Lord Dalgarno ne proposa pas à son ami de jouer, et il s'en abstint lui-même. Il allait de table en table, faisant des remarques sur le bonheur qui favorisait tel ou tel joueur, et sur le talent qu'il montrait à en profiter. Il causait aussi avec les personnes les plus respectables et du rang le plus élevé. Enfin, comme s'il eût été fatigué de son oisiveté, il se rappela tout à coup que Burbage (1) devait jouer le rôle du roi Richard, dans la

(1) Le Kean, ou, si l'on veut, le Talma anglais de l'époque. Éd.

tragédie de Shakspeare qui porte ce titre, au théâtre de la Fortune, et qu'il ne pouvait procurer à un étranger à Londres, comme lord Glenvarloch, un plus grand plaisir qu'en l'y conduisant. Il lui en fit donc la proposition : — A moins, ajouta-t-il tout bas, qu'il n'existe une interdiction paternelle sur le théâtre aussi bien que sur l'Ordinaire.

— Mon père n'a jamais pu me parler des spectacles, répondit Nigel; car ce sont des amusemens d'une date moderne, et on ne les connaît pas encore en Écosse. Cependant, si ce que j'en ai entendu dire est vrai, je doute qu'il les eût approuvés.

— Vous en doutez! s'écria Dalgarno. Quoi! George Buchanan lui-même a composé des tragédies, et son élève royal va voir en représenter, tout savant et sage qu'il est; c'est donc presque un crime de haute trahison que de s'en abstenir. Les meilleurs auteurs d'Angleterre écrivent pour le théâtre, et c'est le rendez-vous des plus jolies femmes de Londres. J'ai à la porte une couple de chevaux qui nous feront traverser les rues avec la rapidité de l'éclair; cette course facilitera la digestion de la venaison et des ortolans, et dissipera les fumées du vin. Ainsi donc, à cheval! Adieu, messieurs. Adieu, chevalier de la fortune.

Deux valets attendaient lord Dalgarno, et les deux amis montèrent à cheval; le courtisan sur son cheval barbe favori, et Nigel sur un cheval d'Espagne, qui n'était guère moins beau.

En se rendant au théâtre, lord Dalgarno chercha à découvrir quelle était l'opinion de son ami sur la société dans laquelle il venait de l'introduire, afin de combattre les préventions qu'elle pouvait lui avoir inspirées.

— Et pourquoi êtes-vous si pensif, mon cher néophyte? lui dit-il. Sage fils de l'*Alma Mater* (1) des sciences des Pays-Bas, qu'avez-vous donc? La feuille du livre du monde que nous venons de tourner ensemble est-elle moins bien imprimée que vous ne l'espériez? Consolez-vous, et pardonnez quelques taches d'encre; vous êtes destiné à en lire bien des pages qui seront aussi noires que l'infamie peut les écrire avec sa plume couleur de suie. Souvenez-vous, très-immaculé Nigel, que nous sommes à Londres et non à Leyde; que nous étudions le monde et non les livres. Résistez aux reproches d'une conscience trop timide; et quand vous ferez, en bon arithméticien, la récapitulation de vos actions de la journée, dites à l'esprit accusateur, à sa barbe de soufre, avant d'en balancer le compte sur votre chevet, que si vos oreilles ont entendu le bruit des os du diable secoués dans des cornets, votre main n'y a pas touché; et que si vos yeux ont vu la querelle de deux fous, votre lame est restée paisiblement dans son fourreau.

— Tout cela peut être fort spirituel et fort sage, répondit Nigel; mais je n'en pense pas moins que Votre Seigneurie et les autres personnes de qualité avec qui je viens de dîner auraient pu choisir un lieu de rendez-vous dont l'entrée aurait été fermée à des gens de l'espèce de ce capitaine, et un meilleur maître de cérémonies que cet aventurier étranger.

— Tout cela sera réformé, *sancte Nigelle*, répliqua Dalgarno, lorsque, nouveau Pierre-l'Ermite, vous prêcherez une croisade contre la mauvaise compagnie, les

(1) *Vénérable Mère*. Terme générique des universités en Angleterre. — Éd.

dés et les cartes. Nous nous réunirons pour dîner dans l'église du Saint-Sépulcre; nous mangerons dans une des ailes; nous boirons notre vin dans la sacristie; le ministre débouchera les flacons, et son clerc répondra *amen* à chaque santé que nous porterons. Allons, Nigel, de la gaieté, et secouez cette humeur noire et insociable. Croyez-moi, les puritains, qui nous font un reproche des faiblesses inhérentes à la nature humaine, ont eux-mêmes tous les vices de vrais diables: malice, hypocrisie, orgueil spirituel dans toute sa présomption. Il y a d'ailleurs dans la vie bien des choses qu'il faut voir, ne fût-ce que pour apprendre à les éviter. Shakspeare, qui vit après sa mort, et qui va vous faire goûter un plaisir que lui seul peut procurer, a appelé le brave Falconbridge (1).

— Bâtard du temps présent,
Qui ne sait pas encor ce qu'il faut qu'on observe.
Je ne veux pas tromper, non; le ciel m'en préserve!
Mais je prétends savoir comment on peut tromper,
Pour qu'un maître aigrefin ne puisse me duper.

Mais nous voici à la porte de la Fortune, où nous entendrons l'incomparable Shakspeare parler pour lui-même. — Lutin, et vous, lourdaud, donnez vos chevaux à mes palefreniers, et faites-vous faire place.

Ils descendirent de cheval, et Lutin travailla si bien des genoux, des coudes et des épaules, en répétant à haute voix le nom de son maître, qu'il leur ouvrit un passage à travers une foule serrée de citadins murmurant, et d'apprentis jetant les hauts cris. Ils entrèrent

(1) Chevalier auquel Shakspeare fait jouer un beau rôle. — Éd.

enfin, et Dalgarno prit deux tabourets sur le théâtre pour son ami et pour lui. Ils s'y trouvèrent assis au milieu des jeunes gens de leur rang, qui choisissaient cette place pour mieux faire étalage de leurs magnifiques habits et de leurs manières à la mode, tandis qu'ils critiquaient la pièce pendant que l'on jouait, formant ainsi en même temps partie du spectacle et de l'auditoire.

Nigel Olifaunt prenait à la pièce un intérêt trop réel et trop profond pour être en état de jouer le rôle qu'exigeait de lui la place qu'il occupait. Il éprouvait l'influence des enchantemens de ce magicien qui, dans le cercle étroit d'une espèce de grange, avait fait revivre les longues guerres d'York et de Lancastre, forçant les héros de ces deux races à paraître sur la scène et à y parler comme si les morts fussent sortis du tombeau pour l'amusement et l'instruction des vivans. Burbage, regardé jusqu'à Garrick comme l'acteur qui avait le mieux représenté Richard, joua le rôle du tyran et de l'usurpateur avec tant de force et de vérité, que lorsque la bataille de Bosworth sembla terminée par sa mort, la vérité et la fiction se trouvaient tellement confondues dans l'esprit de lord Glenvarloch, qu'il lui fallut quelques instans pour bien comprendre son compagnon quand celui-ci lui annonça que le roi Richard souperait avec eux à *La Sirène* (1).

Ils y furent joints par quelques-unes des personnes avec qui ils avaient dîné, et ils recrutèrent en outre deux ou trois des beaux esprits et des poètes les plus

(1) Taverne qui fut souvent le théâtre des réunions joyeuses de Shakspeare et des auteurs ses contemporains. — Éd.

distingués du temps, qui manquaient rarement de se rendre au théâtre de *La Fortune*, et qui n'étaient que trop disposés à terminer une journée d'amusement par une nuit de plaisir. Ils se rendirent ainsi dans cette taverne, et au milieu des coupes d'excellent vin des Canaries, des traits d'esprit, et des saillies de gaieté, ils semblèrent réaliser ce que disait à Ben Jonson un de ses contemporains quand il faisait souvenir le poète

— De ces festins joyeux
Où régnait parmi nous la gaîté sans ivresse ;
Où tes vers pleins de sel, répandant l'allégresse,
Faisaient valoir le vin, et valaient encor mieux.

CHAPITRE XIII.

» Si vous voulez avoir ce superbe saumon,
» Laissez-le donc d'abord avaler l'hameçon,
» La proie est assurée avec de la prudence :
» Donnez-lui de la ligne, et prenez patience ;
» Car, si vous l'effrayez, il a dans ce rocher
« Bien des creux, bien des trous où pouvoir se cacher. »

Albion.

Il est rare qu'un jour de plaisir laisse dans la mémoire une impression aussi douce que celle dont sa durée a été accompagnée. Il est du moins certain que le souvenir du jour dont il a été question dans le chapitre qui précède n'offrit rien de bien agréable à l'imagination de Nigel, et il fallut une visite de son nouvel ami pour le réconcilier avec lui-même. A peine finissait-il de déjeuner quand lord Dalgarno arriva, et la première question que celui-ci lui adressa fut pour lui

demander comment il avait trouvé la compagnie de la soirée précédente.

— Parfaitement bien, répondit lord Glenvarloch ; seulement les traits d'esprit m'auraient plu davantage s'ils avaient été plus naturels. L'imagination de chacun semblait être à la torture, et la moitié de vos beaux esprits ne semblait occupée qu'à chercher les moyens de renchérir encore sur chaque saillie extravagante.

— Et pourquoi non? A quoi sont bons ces gens-là, si ce n'est à se livrer des combats d'esprit pour nous amuser? Si quelqu'un d'eux se montrait récalcitrant, il faudrait le condamner à ne boire que de l'ale trouble, et le mettre sous la protection de la corporation des bateliers. Je vous réponds que plus d'un bel esprit a été mortellement blessé par un jeu de mots ou un quolibet à *La Sirène,* et en a été renvoyé dans un état piteux à l'hôpital des beaux esprits, dans le Vintry (1), où il végète encore avec des imbéciles et des aldermen.

— Cela peut être, et cependant je jurerais sur mon honneur que je crus voir avec nous hier soir plus d'un homme à qui son génie et son érudition auraient dû assurer un plus haut rang dans notre compagnie, et qui, ne l'obtenant pas, aurait dû se retirer d'une société où il ne jouait qu'un rôle subalterne et indigne de lui.

— Voilà encore votre conscience délicate! s'écria lord Dalgarno. Au diable ces proscrits du Parnasse! Quoi! ce sont les restes de ce noble banquet de harengs salés et de vin du Rhin qui a coûté à Londres tant de ces principaux marchands d'esprit et de ces bardes de la basoche! Qu'auriez-vous dit si vous aviez vu Nash ou

(1) *Cabaret* dans la Cité. — Éd.

Green, puisque vous prenez tant d'intérêt aux pauvres bateliers que vous avez vus hier soir? Ils ont bien bu, bien mangé; cela doit leur suffire. Ils dormiront bien, et il est probable que leur appétit ne s'éveillera que ce soir : alors, s'ils ont de l'industrie, ils trouveront quelque protecteur ou quelque comédien qui leur paiera à souper. Du reste, que leur manque-t-il? ils trouveront de l'eau tant que la source de la Nouvelle-Rivière (1) ne tarira point, et les pourpoints qu'on porte sur le Parnasse sont d'éternelle durée.

— Horace et Virgile avaient des protecteurs plus utiles.

— Sans doute, mais ces drôles ne sont ni Virgile ni Horace. D'ailleurs, nous avons de beaux esprits d'une autre sorte, que je vous ferai connaître avant peu. Notre cygne de l'Avon (2) a fait entendre ses derniers chants ; mais il nous reste le vieux Ben (3), qui a autant de génie et de science qu'aucun des poètes qui ont jamais chaussé le cothurne et le brodequin. — Mais ce n'est pas de lui que je veux vous parler en ce moment. Je viens vous prier, par amitié, de m'accompagner jusqu'à Richmond, où deux ou trois des galans que vous avez vus hier doivent régaler un cercle de belles de musique et de syllabub (4); et je vous promets que vous y verrez

(1) Rivière amenée tout récemment à Londres, sous les auspices de Jacques Ier, par un orfèvre nommé Middleton. Ce sont plusieurs sources réunies en un bassin dans le comté de Hereford. — Éd.

(2) Shakspeare. — Éd.

(3) Ben Jonson, plus érudit en effet qu'aucun poète dramatique. — Éd.

(4) Boisson composée de lait, de vin, de sucre et d'épices. — Éd.

des yeux qui feraient oublier à un astrologue la contemplation de la voie lactée. Ma sœur conduit la couvée, et je désire vous présenter à elle. Elle a des admirateurs à la cour, et quoique ce ne soit pas à moi de faire son éloge, je puis vous dire qu'elle passe pour une des beautés de notre temps.

Il n'était guère possible de refuser une invitation faite à un homme naguère placé si bas à ses propres yeux, au nom d'une dame de haute condition, d'une des merveilles de la cour. Lord Glenvarloch accepta, comme cela était inévitable, et passa la journée dans un cercle d'*agréables* et de *beautés*. Il fut attelé tout le jour au char de la sœur de son ami, la belle comtesse de Blackchester, qui aspirait à la fois à tenir le premier rang dans les trois royaumes de la mode, du crédit de cour et de l'esprit. Elle était beaucoup plus âgée que son frère, et avait probablement complété ses six lustres; mais ce qui pouvait lui manquer du côté de l'extrême jeunesse se trouvait habilement compensé par le soin tout particulier qu'elle prenait de sa toilette. Elle était la première instruite de toutes les modes étrangères, et elle avait le talent de les adapter parfaitement à son teint et à ses traits. A la cour, elle savait aussi bien qu'aucune des dames qui en formaient le cercle quel ton il convenait de prendre, moral ou politique, sérieux ou badin, suivant l'humeur particulière du monarque, et l'on présumait que son crédit personnel avait beaucoup contribué à faire obtenir à son mari une place éminente que le vieux vicomte goutteux ne pouvait avoir méritée par un mérite fort ordinaire et par une intelligence des plus communes.

Il fut beaucoup plus aisé à cette dame qu'à son frère

de réconcilier un courtisan aussi jeune que lord Glenvarloch avec les coutumes et les usages d'une sphère si nouvelle pour lui. Dans toute société civilisée, les femmes du haut rang et d'une beauté distinguée donnent le ton, et deviennent les arbitres des manières, et par là même des mœurs. Lady Blackchester avait d'ailleurs à la cour, ou sur la cour, un crédit dont la source n'était point parfaitement connue, mais qui lui faisait des amis, et qui en imposait à ceux qui auraient été disposés à jouer à son égard le rôle d'ennemis.

Il avait été un temps où on la supposait liguée avec la famille Buckingham, avec laquelle son frère était toujours étroitement lié. Un peu de froideur était survenue entre elle et la duchesse ; on les voyait rarement ensemble, et la comtesse de Blackchester affectait de vivre d'une manière retirée. Mais on disait tout bas que sa rupture avec l'épouse du grand favori ne lui avait fait rien perdre de son crédit sur celui-ci.

Nous n'avons pas assez de détails sur les intrigues particulières de la cour à cette époque, ni sur les individus qui en tenaient le fil, pour prononcer sur les divers bruits auxquels les circonstances que nous venons de rapporter avaient donné naissance. Il nous suffira de dire que lady Blackchester possédait une grande influence sur le cercle qui l'entourait, et qu'elle en était redevable à ses charmes, à ses talens, et au savoir-faire qu'on lui supposait pour conduire une intrigue de cour. Nigel Olifaunt ne fut pas long-temps sans éprouver son pouvoir, et il devint, jusqu'à un certain point, esclave de cette espèce d'habitude qui porte bien des gens à se rendre à telle heure dans telle so-

ciété, sans y trouver, et même sans y espérer ni amusement ni intérêt.

Voici à peu près quelle fut sa vie pendant plusieurs semaines. L'Ordinaire commençait assez bien la journée, et le jeune lord trouva bientôt que si la société qui s'y rassemblait n'était pas irréprochable, c'était néanmoins le rendez-vous le plus agréable qu'il pût avoir avec les jeunes gens à la mode, dans la compagnie desquels il allait à Hyde-Park, au spectacle, dans les autres lieux publics, ou joindre le cercle joyeux et brillant qui se réunissait autour de lady Blackchester. Il n'avait plus cette horreur scrupuleuse qui, dans l'origine, l'avait même fait hésiter d'entrer dans une maison où l'on se permettait de jouer. Au contraire, il commençait à concevoir l'idée qu'il ne pouvait y avoir aucun mal à être témoin de cet amusement, quand ceux qui s'y livraient le faisaient avec modération. La suite de ce raisonnement était toute naturelle; c'était qu'il n'y avait pas plus de mal à se le permettre à soi-même, pourvu que ce fût avec la même réserve. Mais lord Glenvarloch était Écossais : il avait été accoutumé de bonne heure à réfléchir, et il n'avait aucune habitude de prodigalité. Ni la nature ni l'éducation n'avaient fait de lui un dissipateur; et, suivant toutes les probabilités, quand son père s'était représenté avec une noble horreur son fils s'approchant d'une table de jeu, il avait plus redouté ses gains que ses pertes. En effet, suivant ses principes, la perte avait une fin, une fin déplorable sans doute, la ruine de la fortune matérielle; mais le gain ne faisait qu'augmenter le danger qu'il craignait le plus, et mettait en péril en même temps le corps et l'ame du joueur.

Quel que fût le fondement des craintes du vieux lord, la conduite de son fils ne tarda pas à prouver qu'elles étaient justes. Après avoir été quelque temps spectateur des jeux de hasard de l'Ordinaire, il en vint peu à peu à s'y intéresser par de petites gageures, et l'on ne peut nier que son rang et ses espérances ne lui permissent de risquer quelques pièces d'or, car il n'allait pas plus loin, contre des gens qu'il pouvait supposer fort en état de faire une pareille perte, d'après la légèreté avec laquelle ils engageaient leur argent.

Il arriva, ou, pour nous servir d'une phrase du temps, le mauvais génie de Nigel avait décrété qu'il serait heureux dans toutes ses gageures. D'une part, il avait de la prudence, du sang-froid, une excellente mémoire, une facilité étonnante pour les calculs; de l'autre, il était ferme et intrépide; personne n'aurait osé le regarder avec un air de légèreté, encore moins lui adresser un mot inconsidéré; à plus forte raison ne se serait-on pas hasardé à employer contre lui quelqu'un de ces tours de chevaliers d'industrie qui souvent ne réussissent qu'en intimidant ceux qui en sont les victimes. Lord Glenvarloch ne jouait jamais qu'un jeu régulier, c'est-à-dire l'argent sur la table (1); et quand il voyait la fortune s'éloigner de lui, ou qu'il ne voulait pas la tenter plus long-temps, les joueurs de profession qui fréquentaient la maison de M. le chevalier de Saint-Priest de Beaujeu n'osaient exprimer tout haut leur mécontentement de le voir se retirer en gagnant. Mais comme cette circonstance se représenta plusieurs fois, les joueurs murmurèrent tout bas entre eux contre la

(1) *Upon square.* — Éd.

prudence et le bonheur du jeune Écossais; et il s'en fallait de beaucoup qu'il fût avancé dans leurs bonnes graces.

Ce qui ne contribua pas peu à le confirmer dans cette pernicieuse habitude, quand il l'eut une fois prise, ce fut que le gain l'exemptait de la nécessité désagréable pour sa fierté naturelle de contracter de nouvelles obligations pécuniaires, que son séjour prolongé à Londres lui aurait, sans cela, rendues indispensables. Il avait à solliciter des ministres l'accomplissement de certaines formes officielles qui devaient rendre exécutoire l'ordonnance signée par le roi en sa faveur; et, quoiqu'on ne pût lui adresser un refus à cet égard, on lui faisait éprouver des délais qui le portaient à croire qu'une opposition secrète occasionait le retard de l'expédition de son affaire. Son premier mouvement avait été de se rendre une seconde fois à la cour, avec l'ordonnance du roi, et de demander à Sa Majesté elle-même si ses ministres avaient le droit de rendre inutile sa générosité royale, à force de délais. Mais le vieux comte d'Hutinglen, qui était intervenu en sa faveur d'une manière si franche dans la première occasion, et qu'il continuait à voir de temps en temps, l'avait fortement dissuadé de risquer une telle démarche, et l'avait exhorté à attendre patiemment la signature des ministres, ce qui le dispenserait de rester plus long-temps à la suite de la cour.

Lord Dalgarno se joignit à son père pour le détourner de se montrer de nouveau à la cour, du moins jusqu'à ce qu'il se fût réconcilié avec le duc de Buckingham. — Je lui ai offert mon aide pour y réussir, quelque faible qu'elle puisse être, dit-il à son père en

présence de son jeune ami; mais il m'a été impossible de déterminer Nigel à faire le moindre acte de soumission envers le duc de Buckingham.

— Sur ma foi! je crois que le jeune homme a raison, répondit le vieux lord écossais, inébranlable sur tout ce qui touchait à l'honneur. Quel droit Buckingham, ou, pour mieux dire, le fils de sir George Villiers, a-t-il de demander hommage et soumission à un homme plus noble que lui de huit quartiers? Je l'ai entendu moi-même se déclarer l'ennemi de lord Nigel, sans qu'à ma connaissance il en eût aucune raison; et ce ne sera jamais par mon avis que le jeune homme lui adressera une parole de douceur, avant qu'il ait réparé lui-même son incivilité.

— C'est précisément l'avis que j'ai donné à lord Glenvarloch, mon père; mais vous devez convenir aussi que notre ami risquerait tout s'il se montrait en présence du roi tandis que le duc est son ennemi. Il vaut mieux me laisser le soin d'effacer peu à peu les préventions fâcheuses et injustes que quelques intrigans ont inspirées au duc contre lui.

— Si vous réussissez à convaincre Buckingham de son erreur, Malcolm, je dirai que, pour une fois, il se trouve de la candeur et de l'honnêteté à la cour; mais j'ai dit bien des fois à votre sœur et à vous-même que je n'ai qu'une estime bien mince pour tout ce qu'on y voit.

— Vous devez être bien sûr que je ne négligerai rien pour servir Nigel; mais songez aussi, mon père, qu'il faut que j'emploie des moyens plus lents et plus doux que ceux qui ont fait de vous un favori il y a vingt ans.

— Eh, sur mon honneur! Malcolm, je ne doute pas de votre bonne volonté. J'aimerais mieux descendre

dans le tombeau que de douter un instant de votre honneur et de votre loyauté. Cependant je vois que ces deux qualités ne sont pas aussi utiles à la cour que dans ma jeunesse; comment se fait-il que vous y êtes bien vu?

— Oh! le temps actuel n'exige pas le même genre de services que le siècle passé. Nous n'avons plus une insurrection chaque jour, une tentative d'assassinat chaque nuit, comme c'était la mode à la cour d'Écosse. On n'a plus besoin d'avoir sans cesse le fer à la main pour servir le roi. Cela serait aussi ridicule que de voir vos vieux serviteurs avec leurs plaques, leurs claymores et leurs boucliers dans un bal masqué. D'ailleurs, mon père, une loyauté trop empressée n'est pas sans inconvénient. J'ai entendu dire, et c'est par le roi lui-même, que lorsque vous poignardâtes le traître Ruthven ce fut avec si peu de considération, que la pointe de votre poignard entra de trois lignes dans le postérieur royal. Le roi n'en parle jamais sans se frotter la partie injuriée, et sans citer : — *Infandum... jubes renovare dolorem.* Voilà le désagrément des anciennes modes, et de porter une longue dague de Liddesdale, au lieu d'un poignard de Parme. Vous appelez pourtant cela avoir rendu un service avec promptitude et courage. Soit, mais le roi, à ce qu'on m'a dit, ne put s'asseoir de quinze jours; et l'on avait pourtant mis en réquisition, pour rembourrer son fauteuil de parade, tous les coussins du vieux château de Falkland (1), et ceux du prévôt de Dunfermline par-dessus le marché.

— C'est un mensonge! s'écria le vieux comte; un infame mensonge! n'importe qui l'ait forgé. Il est vrai

(1) Résidence royale dans le comté de Fife. — Éd

que je portais à mon côté une dague dont on pouvait se servir, et non un poinçon comme la vôtre, qui n'est bon qu'à se curer les dents. Diable! peut-on mettre trop de précipitation quand un roi crie au meurtre et à la trahison, comme une poule à qui on tord le cou? Mais vous autres jeunes courtisans, vous n'y entendez rien, et vous ne valez pas mieux que ces oisons verts qu'on apporte des Indes, et qui n'ont d'autre mérite que de savoir répéter quelques mots de leur maître. — Un troupeau de langues dorées, de flatteurs, de bavards. — Quant à moi, je suis vieux; et il est trop tard pour changer de manière de vivre, sans quoi je planterais la cour là, et j'irais encore une fois entendre les eaux du Tay se précipiter du haut de la chaîne de rochers de Campsie-Linn (1).

— Mais la cloche sonne le dîner, mon père, dit lord Dalgarno; et si la venaison que je vous ai envoyée est bien à point, ce son-là est tout au moins aussi agréable.

— Suivez-moi donc, jeunes gens, s'il vous plaît, répondit le comte; et il sortit d'un berceau de verdure sous lequel l'entretien avait eu lieu, pour se diriger vers l'hôtel avec son fils et lord Glenvarloch.

Dans leurs conversations particulières, lord Dalgarno n'avait pas beaucoup de peine à détourner Nigel du projet d'aller directement à la cour; mais, d'une autre part, les offres qu'il lui faisait de le conduire chez le duc de Buckingham étaient toujours accueillies par un refus positif et méprisant. Alors Dalgarno se bornait à lever les épaules en homme qui veut se faire un mérite d'avoir donné un bon conseil à un ami opiniâtre, et qui

(1) Dans le comté de Stirling. — Éd.

ne veut pas qu'on ait à lui reprocher les conséquences de son opiniâtreté.

Quant au père, sa table et son meilleur vin, dont il faisait plus de profusion qu'il n'était nécessaire, étaient au service de son jeune ami, ainsi que ses avis et tout son crédit pour la suite de ses affaires. Mais le crédit dont jouissait le comte d'Huntinglen avait plus d'apparence que de réalité; la faveur qu'il avait acquise en défendant courageusement la personne du roi avait été si maladroitement employée par lui-même, et se trouvait si facilement éludée par les ministres et les favoris du souverain, qu'à l'exception d'une ou deux occasions où ce prince avait été pris, on pourrait dire par surprise, comme dans l'affaire de lord Glenvarloch, il n'avait jamais efficacement profité des bontés du roi, ni pour lui ni pour ses amis.

— Jamais, dit un jour à Nigel lord Dalgarno, qui, connaissant plus à fond la cour d'Angleterre, voyait ce qui manquait à son père pour y réussir; jamais il n'a existé un homme qui ait eu plus complètement en son pouvoir les moyens d'élever sa fortune que mon pauvre père. Il avait acquis le droit de construire, marche par marche, avec lenteur et sûreté, l'édifice de son élévation, en faisant de la faveur qu'il aurait reçue chaque année un point d'appui pour parvenir encore plus haut la suivante. — Mais votre fortune ne fera pas naufrage sur la même côte, Nigel. Si j'ai moins de moyens d'influence que mon père n'en a, ou plutôt n'en avait, et dont il ne s'est servi que pour obtenir des tonneaux de vin des Canaries, des faucons, des chiens et d'autres fadaises semblables, je suis plus en état que lui de faire valoir ceux que je possède, et je les emploierai tous

pour vous servir. — Ne soyez ni surpris ni offensé, mon cher Nigel, si vous me voyez maintenant moins fréquemment que de coutume. La saison de la chasse au cerf vient de commencer, et le prince exige que je le suive plus fréquemment. Il faut aussi que je redouble d'assiduité auprès du duc, afin de pouvoir plaider votre cause quand l'occasion s'en présente.

— Je n'ai pas de cause à plaider auprès du duc, répondit Nigel d'un ton grave; je vous l'ai déjà dit bien souvent.

— Ce que je veux dire, esprit soupçonneux et entêté, répliqua Dalgarno, c'est que je plaiderai votre cause devant lui comme je plaide maintenant la sienne devant vous. Je ne demande qu'une part dans la bénédiction favorite du roi notre maître : *beati pacifici* (1) !

Maintes fois les conversations de lord Glenvarloch, tant avec le vieux comte qu'avec son fils, prirent la même tournure, et se terminèrent de même. Il lui sembla quelquefois que le crédit de l'un et de l'autre, pour ne rien dire de l'influence invisible et secrète, mais non moins certaine, de lady Blackchester, aurait pu accélérer un peu la marche d'une affaire aussi simple que la sienne. Mais il était impossible de douter de l'honneur et de la franchise du père, de l'amitié ardente et officieuse du fils ; et il n'était pas aisé de supposer que la protection d'une dame qui le recevait avec tant de distinction pût lui manquer si elle pouvait lui devenir utile.

Nigel sentait d'ailleurs la vérité de ce que lord Dalgarno lui avait dit plus d'une fois, que, le favori étant

(1) Heureux les pacifiques. — Tr.

supposé son ennemi, le plus mince commis par les mains duquel son affaire devait nécessairement passer voudrait se faire un mérite de multiplier des obstacles qu'il ne pouvait surmonter que par la patience et la fermeté, à moins qu'il ne voulût fermer la brèche, comme le disait lord Dalgarno, en faisant sa paix avec le duc de Buckingham.

Nigel, en cette occasion, aurait pu avoir recours aux avis de son ami George Heriot; et il n'aurait sans doute pas manqué de le consulter, s'en étant déjà si bien trouvé. Mais la seule fois qu'il le vit, depuis leur visite à la cour, il trouva le digne citadin faisant à la hâte ses préparatifs pour un voyage de Paris, où il devait se rendre par commission spéciale de la cour et du duc de Buckingham pour affaire très-importante concernant sa profession, et qui paraissait devoir lui rapporter de grands bénéfices. Le brave homme sourit en nommant le duc de Buckingham. Il avait été à peu près sûr, dit-il, que sa disgrace de ce côté ne serait pas de longue durée.

Lord Glenvarloch lui témoigna sa joie de cette réconciliation, ajoutant que rien ne lui avait été plus pénible que de penser que l'intérêt que lui témoignait maître Heriot aurait pu faire encourir au digne orfèvre le mécontentement d'un favori puissant, et l'exposait même à en recevoir de mauvais offices.

— Milord, répondit Heriot, je ferais bien des choses pour le fils de votre père; et cependant, si je me connais bien, je ferais, certes, par amour de la justice, pour un homme qui m'inspirerait bien moins d'intérêt, tout ce que je me suis hasardé à faire pour vous. Mais, comme nous ne nous reverrons pas d'ici à quelque

temps, il faut que je vous confie à votre propre prudence pour la suite de cette affaire.

Ils se séparèrent avec toutes les marques d'une affection réciproque.

Il s'était aussi opéré dans la situation de lord Glenvarloch d'autres changemens dont il convient que nous disions quelques mots. Ses occupations actuelles, et les habitudes d'amusement qu'il avait contractées, lui rendaient incommode son logement, situé loin dans la Cité. Peut-être aussi commençait-il à rougir un peu de l'humble appartement d'une rue obscure sur le quai de Saint-Paul, et désirait-il se loger d'une manière un peu plus convenable à son rang. En conséquence il avait loué un petit appartement garni près du Temple. Il en fut pourtant presque fâché quand il vit que son départ semblait faire quelque peine à John Christie, et en causait beaucoup à sa bonne et officieuse hôtesse. Le mari, qui était d'un caractère grave et taciturne, se borna à dire qu'il espérait que tout avait été chez lui au gré de lord Glenvarloch, et qu'il ne les quittait point par suite de quelque négligence dont il aurait eu à se plaindre. Mais une larme brilla dans les yeux de la dame Nelly quand elle fit l'énumération de toutes les améliorations qu'elle avait faites dans l'appartement, pour le rendre plus commode à Sa Seigneurie.

— Il y avait une grande caisse, dit-elle, qu'elle avait fait porter dans la petite chambre que le garçon de boutique occupait au grenier, quoiqu'il ne lui restât que dix-huit pouces de terrain pour gagner son lit; et Dieu savait, — car elle n'en savait rien, — s'il serait possible de la redescendre par un escalier si étroit. Ensuite, elle avait fait changer le cabinet en alcôve, ce qui lui avait

coûté vingt bons shillings; et bien certainement le cabinet eût été plus commode pour tout autre locataire que pour Sa Seigneurie. Elle avait aussi acheté du linge tout exprès pour lui. Mais enfin il fallait que la volonté du ciel s'accomplît. Elle ne manquait pas de résignation.

Il n'est personne qui ne soit flatté de recevoir des marques d'attachement personnel, et le cœur de Nigel lui faisait réellement quelques reproches, comme si l'amélioration qu'il avait lieu d'espérer dans sa fortune lui faisait déjà dédaigner l'humble toit qui l'avait couvert dans des temps moins heureux, les soins de ses pauvres amis et les services qu'il en recevait naguère comme autant de faveurs. Il ne manqua pas d'alléger les regrets de ses hôtes par des assurances d'amitié, et par un paiement aussi libéral qu'il put le faire accepter; un baiser donné sur les jolies lèvres de dame Nelly scella son pardon à l'instant de son départ.

Richie Moniplies resta un instant après son maître, pour demander à John Christie si, en cas de besoin, il ne pourrait faciliter à un brave Écossais les moyens de retourner en son pays. John lui ayant répondu affirmativement : — En ce cas, lui dit-il en partant, je vous rappellerai bientôt cette promesse; car si mon maître n'est pas fatigué de cette vie de Londres, je connais quelqu'un qui en est tout-à-fait las; ce quelqu'un c'est moi. Je suis déterminé à revoir Arthur's Seat (1) avant d'être plus vieux d'une semaine.

(1) Éminence qui domine Édimbourg et le sublime paysage de ses environs. *Voy.* les *Vues pittoresques d'Écosse.* — Éd.

CHAPITRE XIV.

« Bingo ! Bingo ! viens donc ! ici, monsieur, ici !
» — Mais je l'appelle en vain, il est déjà parti.
» Il prétend au logis rentrer avant son maître;
» C'est le plus entêté des chiens nés comme à naître.
» Il m'aime cependant, j'en suis sûr, et jamais
» Mendiant n'aima mieux les dons qui lui sont faits.
» Mais quand Bingo se met quelque caprice en tête,
» Il faut qu'il se le passe, il n'est rien qui l'arrête.
» On fixerait plutôt la maîtresse d'un grand. »

Le Magister et son chien.

Richie Moniplies fut fidèle à sa parole. Deux ou trois jours après que son jeune maître s'était installé dans son nouvel appartement, il parut devant Nigel à l'instant où celui-ci allait s'habiller, s'étant levé beaucoup plus tard qu'il n'avait naguère coutume de le faire.

Lord Glenvarloch, en jetant les yeux sur son domes-

tique, reconnut qu'indépendamment de l'air solennel qu'avait toujours sa physionomie, il s'y trouvait une expression qui annonçait un nouveau degré d'importance qu'il voulait prendre, ou un mécontentement extraordinaire, peut-être même l'un et l'autre.

— Eh bien, Richie, lui dit-il, qu'avez-vous donc ce matin? pourquoi votre figure ressemble-t-elle à celles de ces statues grossières qui sont sur ces gouttières? Et il lui montrait du doigt le haut de l'église gothique du Temple, qu'on apercevait de la fenêtre.

Richie tourna la tête à droite, mais avec la même lenteur et les mêmes précautions que s'il avait eu un torticolis; et reprenant sa première posture: — Qu'importe? dit-il; ce n'est pas de pareilles choses que j'ai à vous parler.

— Et de quoi donc avez-vous à me parler? lui demanda son maître, que les circonstances avaient habitué à souffrir la familiarité de son valet.

— Milord..... répondit Richie, et il s'arrêta pour tousser, comme si ce qu'il avait à dire s'arrêtait à la gorge.

— Je devine le mystère, Richie, dit Nigel; vous voudriez quelque argent. Eh bien, cinq pièces d'or vous suffiront-elles en ce moment?

— Il est probable que j'aurai besoin d'un peu d'argent, milord; je suis ravi et en même temps fâché qu'il soit moins rare dans la poche de Votre Seigneurie qu'autrefois.

— Ravi et fâché! Vous me donnez des énigmes à deviner, Richie.

— Vous en aurez bientôt le mot, milord. Je viens prendre les ordres de Votre Seigneurie pour l'Écosse.

— Pour l'Écosse! êtes-vous fou? Ne pouvez-vous attendre pour y retourner avec moi?

— Je ne pourrais plus guère vous être utile, milord, puisque vous allez prendre un page et un laquais.

— Quoi donc! sot jaloux que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre fardeau en deviendra plus léger? Allez déjeuner, et buvez double dose d'ale pour vous chasser cette absurde fantaisie de la tête. Je me fâcherais sérieusement contre vous, si je ne me souvenais que vous m'êtes resté fidèlement attaché pendant l'adversité.

— L'adversité ne nous aurait jamais séparés, milord, dit Richie. Il me semble qu'au pis-aller j'aurais jeûné aussi bravement que Votre Seigneurie, et même encore mieux, y étant en quelque sorte accoutumé; car quoique je sois né dans l'étal d'un boucher, je n'ai pas toujours été nourri de tranches de bœuf.

—Que signifie tout ce bavardage? s'écria Nigel; n'avez-vous d'autre but que de me faire perdre patience? Vous savez bien que quand j'aurais vingt domestiques à mon service, il n'en existerait pas un seul que je préférasse au fidèle serviteur qui a été mon compagnon d'infortune. Mais il est tout-à-fait déraisonnable de venir me tourmenter de vos graves caprices.

— En déclarant que vous avez de l'attachement pour moi, milord, vous faites une chose qui vous est honorable, et j'ose dire humblement que je n'en suis pas tout-à-fait indigne. Et cependant il faut que nous nous séparions.

— Et, de par le ciel! quelle en est la cause, si nous sommes mutuellement satisfaits l'un de l'autre?

— La manière dont Votre Seigneurie emploie son

temps, milord, est telle que je ne puis la sanctionner par ma présence.

— Que voulez-vous dire, drôle? reprit son maître d'un ton courroucé.

— Sauf respect, milord, ce n'est pas jouer franc jeu que de vous fâcher quand je parle comme quand je garde le silence. Si vous voulez écouter avec patience les motifs de mon départ, il peut se faire que vous vous en trouviez bien dans ce monde et dans l'autre; sinon, permettez-moi de partir en silence, et qu'il n'en soit plus question.

— Parlez, expliquez-vous; rappelez-vous seulement à qui vous parlez.

— Je parle avec toute humilité, milord, répondit Moniplies avec un air de plus d'importance et de dignité que jamais; mais croyez-vous que cette vie que vous menez, en jouant aux dés et aux cartes, en courant les tavernes et les spectacles, convienne à Votre Seigneurie? Quant à moi, je suis sûr qu'elle ne me convient pas.

— Êtes-vous donc devenu précisien (1) ou puritain, fou que vous êtes? lui demanda lord Glenvarloch en riant; mais, se trouvant partagé entre le sentiment de la honte et celui de la colère, ce ne fut pas sans quelque peine qu'il put donner à ses traits une expression riante.

— Je comprends ce que veut dire cette question, milord. Il est possible que je sois un peu précisien, et je voudrais qu'il plût au ciel que je fusse digne de ce nom. Mais laissons cela de côté. J'ai rempli mes devoirs de

(1) Nom d'une secte religieuse née du puritanisme. — Tr.

serviteur autant que le permet ma conscience écossaise. Quand je me trouve dans un pays étranger, je puis parler en faveur de mon maître et de mon pays, quand même je devrais laisser la pure vérité quelque part derrière moi. Je donnerais volontiers une bonne taloche à quiconque parlerait mal de l'un ou de l'autre, et je m'exposerais même à en recevoir une au besoin; mais les maisons de jeu, les tavernes et les théâtres ne sont pas mon élément: je ne puis y trouver l'air qu'il me faut pour vivre. — Et quand j'entends dire que Votre Seigneurie a gagné l'argent de quelque pauvre diable qui peut en avoir grand besoin... Sur mon âme! si vous en étiez réduit là, j'aimerais mieux sauter par-dessus une haie avec Votre Seigneurie, et crier halte-là! au premier fermier qui reviendrait du marché de Smithfield avec le prix de ses veaux d'Essex (1) dans son sac de cuir.

— Quelle folie! s'écria Nigel, qui n'était pourtant pas sourd aux reproches que lui faisait sa conscience; je ne joue jamais que de petites sommes.

— Sans doute, milord, reprit l'inflexible serviteur; et, toujours sauf votre respect, cela n'en est que pire. Si vous jouiez avec vos égaux, le péché serait le même, mais du moins il y aurait plus d'honneur aux yeux du monde. Votre Seigneurie sait, ou peut savoir par sa propre expérience, qui ne date encore que de quelques semaines, qu'une petite somme fait un grand vide dans la poche de celui qui n'en a pas d'autres. Et, pour être franc avec vous, j'ajoûterai qu'on a remarqué que Votre Seigneurie ne joue qu'avec ces pauvres créatures

(1) Les veaux du comté d'Essex sont renommés. — Tr.

égarées qui n'ont le moyen de perdre que de petits enjeux.

— Qui oserait parler ainsi? s'écria Nigel d'un ton courroucé. Je joue avec qui bon me semble, et je ne risque que ce qu'il me plaît.

— Cest justement ce qu'on dit, milord, répondit l'impitoyable Richie, que son goût naturel pour sermonner et son éducation grossière empêchaient d'avoir une idée de ce qu'il faisait souffrir à son maître. Ce sont précisément les mots dont on se sert. Hier encore, à cet Ordinaire, il plut à Votre Seigneurie de gagner cinq livres sterling ou environ à ce jeune homme, ce demi-gentilhomme à pourpoint de velours cramoisi et à chapeau à plumet, celui qui s'est battu avec ce fanfaron de capitaine; eh bien! je l'ai vu sortir de la salle, et, s'il lui restait *croix et pile* dans la poche, je n'ai jamais vu un homme ruiné.

— Impossible! Qui est-il donc? il avait l'air d'un homme riche.

— Tout ce qui reluit n'est pas or, milord; les broderies et les boutons d'argent vident les poches. Et si vous demandez qui il est... il est possible que je m'en doute et que je ne me soucie pas de le dire.

— Du moins, si je lui ai fait tort, dites-moi comment je puis le réparer.

— Ne vous inquiétez pas, milord; toujours sauf respect. On aura convenablement soin de lui par la suite. Ne pensez à lui que comme à un homme qui s'en allait au diable en poste, et à qui Votre Seigneurie a donné un coup d'épaule en chemin pour le pousser plus vite. Mais je l'arrêterai, si la raison le peut. Ainsi Votre Seigneurie n'a pas besoin de me faire plus de questions à

ce sujet, car il n'est pas nécessaire que vous en sachiez davantage, tout au contraire.

— Écoutez-moi, coquin, s'écria Nigel; j'ai eu mes raisons pour souffrir la liberté que vous prenez avec moi, mais n'abusez pas plus long-temps de ma bonté. Vous voulez partir? eh bien! au nom du ciel! partez. Voici de quoi faire votre voyage. En même temps il lui mit en main quelques pièces d'or, que Richie compta l'une après l'autre avec beaucoup d'attention.

— Eh bien! trouvez-vous votre compte? demanda Nigel, très-piqué de la présomption avec laquelle Richie venait de lui donner une leçon de morale; quelqu'une des pièces vous paraît-elle trop légère? Qui diable vous retient, quand vous étiez si pressé de partir il y a cinq minutes?

— Le compte est juste, répondit Richie avec une gravité imperturbable; et, quant au poids, quoique les gens de ce pays soient tellement difficiles qu'ils font la grimace à une pièce qui est un peu légère ou dont le bord est écorné, on sautera après celles-ci à Édimbourg, comme un coq après un grain d'orge. Les pièces d'or n'y sont pas en si grande abondance, malheureusement.

— Vous n'en êtes que plus fou, dit Nigel, dont la colère n'était jamais que momentanée, de quitter un pays où l'on n'en manque pas.

— Pour vous parler franchement, milord, répliqua Richie, la grace de Dieu vaut mieux que des pièces d'or. Quand Goblin (1), comme vous appelez ce monsieur Lutin, et qu'on pourrait aussi bien nommer Gibet,

(1) Mot anglais pour Lutin. — Tr.

car c'est là qu'il finira, vous recommandera un page, vous n'entendrez pas sortir de sa bouche une doctrine semblable à celle que je viens de vous prêcher. Mais quand ce seraient mes dernières paroles, milord, ajouta Richie en élevant la voix, je dois vous dire que vous êtes dans le mauvais chemin; que vous êtes sorti de la route sur laquelle votre honorable père a toujours marché; et, qui pis est, et encore sauf respect, que vous allez au diable avec un torchon attaché à votre dos; car ceux qui vous font mener cette vie désordonnée sont les premiers à rire à vos dépens.

— A rire à mes dépens! répéta Nigel, qui, comme la plupart des jeunes gens, était plus sensible au ridicule qu'à la raison. Qui ose rire à mes dépens?

— Mi'ord, aussi vrai que je vis de pain, aussi vrai que je vous suis fidèle, — et je pense que Votre Seigneurie n'a jamais entendu que la vérité sortir de la bouche de Richie, à moins qu'il n'y allât de l'honneur de Votre Seigneurie ou de celui de mon pays, ou que quelque petite raison d'intérêt particulière ne m'obligeât à la déguiser; — je vous dis donc, avec toute vérité, que, quand je vis cette pauvre créature traverser le vestibule, à cet Ordinaire qui (Dieu me pardonne de jurer) est maudit de Dieu et des hommes, quand je la vis passer grinçant les dents, les poings serrés, et son chapeau enfoncé sur ses sourcils comme un homme au désespoir, Lutin me dit: — Voilà un poulet de basse-cour que votre maître a joliment plumé; mais il se passera du temps avant qu'il arrache une plume à un coq de combat. — Ainsi donc, milord, pour tout vous dire, les laquais et les maîtres, et surtout votre ami intime lord Dalgarno, vous appellent l'épervier aux moi-

neaux (1). J'avais quelque idée de frotter les épaules à Lutin pour un tel discours; mais, après tout, cela ne valait pas une dispute.

— Se sont-ils servis de pareils termes? s'écria lord Nigel. — Mort et diable!

— Et diablesse aussi, milord; car tous trois sont affairés à Londres; — et d'ailleurs Lutin et son maître se moquent de vous, en disant que vous avez voulu faire croire que vous étiez au mieux avec la femme du brave et honnête homme dont vous avez quitté la maison parce qu'elle n'était pas digne de votre nouvelle élégance; tandis qu'ils disaient, les maudits menteurs, que, tout en prétendant à ses bonnes graces, vous n'aviez pas eu le courage de soutenir une querelle pour elle, et que l'épervier avait été trop lâche pour fondre sur la femme d'un marchand de fromage.

Il se tut un moment, et regarda en face son maître, qui rougissait jusqu'au blanc des yeux de honte et de colère. — Milord, continua-t-il ensuite, je vous ai rendu justice en moi-même, et je me la suis rendue aussi; car, pensai-je, il se serait plongé dans cette sorte de déréglement comme dans les autres, sans les bons soins de Richie.

— De quelles nouvelles sottises avez-vous encore à me tourmenter? dit lord Glenvarloch; mais continuez, puisque c'est la dernière fois que je dois être ennuyé de vos impertinences; voyons, profitez du peu d'instans qui vous restent.

— En conscience, c'est bien ce que j'ai envie de faire; et, puisque le ciel m'a donné une langue pour parler et donner des avis.....

(1) *Sparrow-hawk.* — Éd.

— Don du ciel qu'on ne peut vous accuser de ne pas mettre à profit, dit lord Nigel en l'interrompant.

— C'est la vérité, milord, répondit Richie en faisant un signe de la main comme pour demander à son maître silence et attenti on ; et j'espère que vous y penserez encore quelquefois par la suite. Comme je vais quitter votre service, il est à propos que vous sachiez la vérité, afin que vous considériez les pièges auxquels votre innocence et votre jeunesse peuvent être exposées quand vous n'aurez plus près de vous des têtes plus vieilles et plus sages. Il faut que vous sachiez, milord, qu'il est venu une commère de bonne mine, d'une quarantaine d'années ou environ, qui m'a fait bien des questions sur vous.

— Eh bien! que me voulait-elle?

— D'abord, milord, je vous dirai que, comme elle paraissait une femme de bonnes manières, et qui prenait plaisir à une conversation sensée, je n'ai pas fait difficulté de m'entretenir avec elle.

— J'en suis certain, — ni de lui conter toutes mes affaires.

— Qui? moi! milord, non vraiment! quoiqu'elle m'ait fait bien des questions sur votre réputation, votre fortune, l'affaire qui vous avait amené ici, et beaucoup d'autres encore, je n'ai pas jugé à propos de lui dire tout-à-fait la vérité sur tout cela.

— Je ne vois pas quel besoin vous aviez de mentir ou de dire la vérité à cette femme sur des choses qui ne la regardaient pas.

— C'est ce que j'ai pensé aussi, milord; et partant je ne lui ai dit ni vérité ni mensonge.

— Et que lui avez-vous dit, bavard éternel ? s'écria

son maître impatienté, et curieux pourtant de savoir à quoi tout cela aboutirait.

— Je lui ai dit sur votre fortune et sur tout le reste quelque chose qui n'est pas exactement la vérité en ce moment, mais qui fut vrai, qui devrait encore être vrai à présent, et qui, j'espère, sera vrai bientôt, c'est-à-dire que vous avez de belles terres, tandis que la vérité est seulement que vous y avez droit. Nous eûmes une conversation agréable sur ce sujet et sur plusieurs autres; mais enfin elle me montra le pied fourchu (1), en me parlant d'une jolie fille qui, me dit-elle, avait de bonnes intentions pour Votre Seigneurie; et elle aurait voulu vous en parler à vous-même; mais, dès le premier mot, je vis que ce n'était pas autre chose que..... Et il finit en sifflant d'une manière expressive.

— Et que fit votre sagesse dans une telle circonstance? demanda lord Nigel, qui, malgré son mécontentement, eut peine à s'empêcher de rire.

— Je la regardai d'un air, milord, répondit Richie en fronçant les sourcils, — d'un air qui aurait dû la faire rougir d'un tel métier. Je lui reprochai l'énormité de ses fautes, et je la menaçai du *ducking-stool* (2). De son côté, elle m'injuria, m'appela insolent, manant

(1) Expression proverbiale qui revient souvent en anglais pour désigner le diable. — Éd.

(2) Littéralement de la *chaise à plongeon*, appelée aussi *cucking-stool*, du mot saxon *kaker* (espèce de pilori.) Ce supplice consistait à fixer le délinquant sur un tabouret ou chaise attaché à une longue poutre qui s'abaissait soudain dans un bassin ou une marre : cette espèce de *bain de surprise* était non-seulement le châtiment infligé aux femmes de mauvaise vie, mais quelquefois aussi, dans l'origine, aux boulangers en contravention aux lois. — Éd.

d'Écossais; et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir, à ce que j'espère. Ainsi donc, milord, je me plaçai entre Votre Seigneurie et une tentation qui aurait été plus forte que l'Ordinaire et le théâtre, puisque vous savez ce que Salomon, roi des Juifs, dit de la femme étrangère: car, me dis-je à moi-même, nous sommes déjà dans les dés; si nous donnons maintenant dans les femmes, Dieu sait ce qui viendra ensuite.

— Votre impertinence mériterait punition; mais comme c'est la dernière fois que j'aurai à vous pardonner, d'ici à quelque temps du moins, je vous la pardonne; et, puisque nous allons nous séparer, je me bornerai à vous dire, relâtivement aux précautions que vous avez cru devoir prendre pour moi, que je crois que vous auriez mieux fait de me laisser agir comme je l'aurais jugé convenable.

— Mieux! — pas du tout, milord, pas du tout; nous sommes tous de fragiles créatures, et nous voyons plus clair dans les affaires des autres que dans les nôtres. Et, quant à moi-même, excepté le cas de la *surplique*, ce qui aurait pu arriver à tout autre, j'ai toujours remarqué que j'agissais avec beaucoup plus de prudence en ce qui concernait les intérêts de Votre Seigneurie qu'en ce qui touchait les miens, qui n'ont jamais passé qu'en dernier, comme c'était mon devoir.

— Je vous crois, dit lord Glenvarloch, car je vous ai toujours reconnu fidèle et attaché; mais puisque Londres vous plaît si peu, Richie, je vous dirai un court adieu : vous pouvez aller à Édimbourg jusqu'à ce que j'y retourne moi-même, et alors je présume que vous rentrerez à mon service.

— Que le ciel vous bénisse pour cette parole, mi-

lord! dit Moniplies en levant les yeux en l'air. Depuis quinze jours je n'en ai pas entendu sortir de la bouche de Votre Seigneurie une seule dont le son me fût aussi agréable. Adieu, milord.

En parlant ainsi il étendit sa grande main décharnée, saisit celle de lord Glenvarloch, la porta à ses lèvres, tourna sur ses talons, et sortit précipitamment, comme s'il eût craint de montrer plus d'émotion que le décorum ne le permettait. Lord Nigel, un peu surpris de cette sortie subite, le rappela en lui demandant s'il croyait avoir assez d'argent : mais Richie, tout en secouant la tête d'un air affirmatif, sans lui faire aucune réponse, descendit l'escalier en courant, ferma la porte de la maison avec grand bruit en sortant, et s'éloigna à grands pas dans le Strand.

Son maître s'approcha d'une fenêtre presque involontairement, suivit des yeux son ancien serviteur, le distingua quelque temps parmi les passans, à sa grande taille, et le perdit enfin de vue dans la foule.

Les réflexions auxquelles il se livrait n'étaient pas celles d'un homme qui approuve sa propre conduite. Il ne pouvait s'empêcher de s'avouer à lui-même que ce n'était pas un bon signe de voir qu'un si fidèle serviteur n'était plus animé par le même orgueil d'être à son service, par le même attachement pour sa personne. Il sentait même quelques remords de conscience en reconnaissant qu'il pouvait y avoir quelque vérité dans les reproches que Richie, naguère serviteur si éprouvé, venait de lui faire ; il ne put échapper à un sentiment de honte et de mortification en songeant aux couleurs sous lesquelles on représentait ce qu'il appelait sa prudence et sa modération au jeu. Sa seule excuse était

qu'il n'avait jamais considéré sa conduite sous ce point de vue.

D'une autre part, l'orgueil et l'amour-propre lui suggéraient que Richie, avec toutes ses bonnes intentions, n'était autre chose qu'un domestique qui s'en faisait accroire. — Richie, pensait-il, aurait voulu jouer le rôle de précepteur, au lieu de se borner à celui de laquais : par affection, comme il le disait, pour la personne de son maître, il s'arrogeait le droit de surveiller ma conduite et de critiquer mes actions; Richie, enfin, me rendait ridicule par ses manières antiques, et par une présomption qui passait toutes les bornes.

Nigel venait à peine de se retirer de la croisée, quand son nouvel hôte, entrant dans son appartement, lui présenta un papier bien plié, soigneusement entouré d'un écheveau de soie, et scellé avec précaution. Il lui avait été remis, dit-il, par une femme qui ne s'était pas arrêtée un instant. Ce qu'il y lut attaquait la même corde que Richie Moniplies venait déjà de toucher, car l'épître était conçue dans les termes suivans :

« *A l'honorable lord Glenvarloch, de la part d'un ami inconnu.*

« MILORD,

« Vous donnez votre confiance à un faux ami, et vous « perdez une bonne réputation. Un ami inconnu de « Votre Seigneurie vous dira en deux mots ce que des « flatteurs ne vous apprendraient pas en autant de jours « qu'il en faudrait seulement pour achever votre ruine. « Celui que vous regardez comme votre plus sincère « ami, lord Dalgarno, vous trahit; et, sous le masque « de l'amitié, il ne cherche qu'à nuire à votre fortune,

« et à vous faire perdre la bonne renommée qui pour-
« rait l'améliorer. Le bon accueil qu'il vous fait est plus dangereux que la froideur du prince ; de même qu'il est plus honteux de gagner à l'Ordinaire de Beaujeu que d'y perdre. Gardez-vous de l'un et de l'autre. Cet avis vous est donné par un ami véritable, quoiqu'il ne vous fasse pas connaître son nom.

« Ignoto. »

Lord Glenvarloch réfléchit un instant, froissa le papier entre ses doigts, l'ouvrit de nouveau, le relut, réfléchit encore, et s'écria en le déchirant en mille pièces : — Vile calomnie ! Mais je veillerai, j'observerai.

Les pensées se succédaient en foule dans son esprit ; mais lord Glenvarloch était si peu satisfait du résultat de ses réflexions, qu'il résolut de s'en distraire en allant faire un tour de promenade dans le parc ; et, prenant son manteau, il s'y rendit en effet.

CHAPITRE XV.

« De l'agile Snowball la tête grisonnait,
» Quand un malheureux lièvre à ses yeux se présente.
» — Qui ne connaît Snowball, dont la race vaillante
» Brille encore à Swaffham et même à Newmarket ?
» En vain pour fuir la mort qui l'attend, le pauvret
» A recours à la fuite, a recours à la ruse;
» Snowball est trop malin pour qu'un lièvre l'abuse,
» Et le lièvre forcé meurt au coin d'un buisson.
» C'est ainsi qu'un beau jour un maudit mirmidon,
» Coudoyant les passans sans épargner les dames,
» Se mit à ma poursuite au milieu de Saint-James,
» Parcourut sur mes pas la ville et les faubourgs,
» Et m'atteignit enfin malgré tous mes détours »

ETC., ETC., ETC.

Le parc de Saint-James, quoique agrandi, planté de belles allées et embelli sur d'autres plans par Charles II, était déjà, sous le règne de son aïeul, une promenade publique fort agréable, fréquentée par la meilleure compagnie, qui y allait pour prendre de l'exercice ou pour passer le temps.

Lord Glenvarloch s'y rendit pour chasser de son esprit les réflexions désagréables qu'y avaient fait naître d'abord sa séparation d'avec son fidèle serviteur Richie Moniplies, d'une manière peu flatteuse soit pour son amour-propre, soit pour sa délicatesse, et ensuite la lettre anonyme qui semblait confirmer tout ce qui lui avait été dit dans la conversation rapportée à la fin du chapitre précédent.

Il y avait foule dans le parc lorsqu'il y arriva; mais, la situation où se trouvait alors son esprit le portant à éviter toute société, il s'éloigna des allées les plus fréquentées, c'est-à-dire de celles qui étaient voisines de Westminster et de Whitehall, et s'avança vers le nord, ou, comme nous le dirions aujourd'hui, du côté de Piccadilly, croyant qu'il pourrait s'y livrer tranquillement à ses pensées, ou plutôt les combattre.

Il se trompait pourtant; car, comme il se promenait, les mains enveloppées dans son manteau et son chapeau rabattu sur les yeux, il se vit tout à coup aborder par sir Mungo Malagrowther, qui, évitant les autres ou évité lui-même par eux, avait volontairement ou par force battu en retraite vers la partie du parc la moins fréquentée, que lord Glenvarloch avait aussi choisie pour sa promenade.

Nigel tressaillit en entendant la voix aigre, sonore et perçante du chevalier, et il fut encore plus alarmé quand il vit son grand corps maigre accourir vers lui en boitant. Il était enveloppé d'un manteau montrant la corde, et sur la surface duquel mille taches formaient une bigarrure sur l'écarlate, qui en était la couleur primitive. Sa tête était presque cachée sous un vieux bonnet de castor entouré d'une bande de velours noir au lieu de

chaîne, et surmonté d'une plume de chapon en guise de plume d'autruche.

Lord Glenvarloch aurait volontiers pris la fuite ; mais, comme le disent les vers que nous avons mis en tête de ce chapitre, un lièvre a peu de chances pour échapper à la poursuite d'un lévrier expérimenté. Sir Mungo, pour continuer la métaphore, avait appris depuis long-temps à *courre sus*, et était certain de *forcer* le gibier qu'il poursuivait. Nigel se trouva donc obligé de s'arrêter, et de répondre à la question si usée : — Quelles nouvelles aujourd'hui ?

— Rien d'extraordinaire, je crois, répondit le jeune lord en essayant de passer outre.

— Oh ! vous allez à l'Ordinaire français ? dit sir Mungo ; mais il est encore de bonne heure, et nous avons le temps de faire un tour de parc. Cela vous aiguisera l'appétit.

En disant ces mots, il glissa son bras sous celui de sa victime, malgré toute la résistance que la politesse permit à Nigel de faire ; et, se trouvant ainsi maître de sa prise, il s'avança en la remorquant.

Nigel resta sérieux et taciturne, dans l'espoir de se débarrasser de son désagréable compagnon ; mais sir Mungo avait décidé que, si le jeune lord ne parlait pas, du moins il entendrait parler.

— Vous allez probablement dîner à l'Ordinaire, milord ? C'est on ne peut mieux ; on y trouve une compagnie d'élite, parfaitement choisie, à ce qu'on m'a assuré. C'est sans doute une société telle qu'on doit désirer que tous les jeunes gens de qualité en fréquentent. — Votre digne père aurait certainement été ravi de vous y voir.

— Je crois, dit lord Glenvarloch, se croyant obligé

de dire quelque chose, que la compagnie y est aussi bonne que celle qu'on trouve en général dans tous les endroits dont on ne peut fermer la porte à ceux qui viennent y dépenser leur argent.

— C'est vrai, milord, très-vrai, répliqua son persécuteur avec un éclat de rire bruyant et discordant. Ces boutiquiers, ces manans de citadins ne demandent qu'à se glisser parmi nous, s'ils trouvent seulement une porte entr'ouverte. Et quel remède y a-t-il à cela? Je n'en vois qu'un seul, c'est de leur gagner l'argent qui leur donne tant d'impudence. Tondez-les de près, milord; brûlez-leur le poil, comme une cuisinière fait au rat qui se laisse prendre, et je vous réponds qu'ils n'y reviendront plus de long-temps. Oui, oui, je vous le répète, il faut les plumer; et les chapons lardes n'oseront plus prendre un vol si élevé au milieu des autours et des éperviers.

Et, tout en parlant ainsi, sir Mungo fixait sur Nigel ses yeux gris, vifs et perçans, cherchant à voir l'effet que produirait son sarcasme, comme un chirurgien, dans une opération délicate, suit les progrès de son scalpel anatomique.

Quoique Nigel désirât cacher ses sensations, il ne put priver celui qui le tourmentait du plaisir de voir ce qu'il souffrait dans cette opération morale. Il rougit de colère et d'indignation; mais il comprit qu'une querelle avec sir Mungo Malagrowther ne ferait que le rendre souverainement ridicule, et il se borna à murmurer à demi-voix ces mots: — Fat impertinent! et, pour cette fois, la surdité ne l'empêcha pas de les entendre; mais il en détourna l'application.

— Oui, sans doute, sans doute, c'est la vérité; ce

sont de fats impertinens de se montrer ainsi dans la société de gens qui valent mieux qu'eux, s'écria le caustique courtisan. — Mais Votre Seigneurie sait en tirer parti. Vous avez la main sur eux. On a raconté, vendredi dernier, en présence du roi, un bon tour que vous avez joué à un jeune boutiquier à qui vous avez fait faire naufrage corps et biens, emportant ses *spolia opima* (1), tout l'or qu'il avait sur lui, jusqu'aux boutons d'argent de son habit, en l'envoyant brouter l'herbe avec Nabuchodonosor, roi de Babylone. Cela fait honneur à Votre Seigneurie. On dit que le faquin s'est jeté dans la Tamise de désespoir; mais il reste encore assez de ces manans: on perdit bien plus d'hommes à la bataille de Flodden (2).

— On vous a conté un tissu de mensonges en ce qui me concerne, sir Mungo, s'écria Nigel d'une voix haute et d'un ton sérieux.

— Rien n'est plus probable, répondit sir Mungo; on ne fait que mentir à la cour. Ainsi donc le pauvre diable n'est pas noyé. C'est dommage; mais je n'ai jamais cru cette partie de l'histoire : un marchand de Londres a plus de bon sens dans sa colère. Je parierais que le drôle est en ce moment, un balai à la main, cherchant dans les ruisseaux de la Cité quelques clous rouillés pour se faire une nouvelle pacotille. On dit qu'il a trois enfans : ils lui seront d'un grand secours pour l'aider à nettoyer le Strand; et, s'il a du bonheur dans ce nouveau métier, Votre Seigneurie pourra le ruiner une seconde fois.

(1) Dépouilles opimes. — Tr.

(2) Bataille mémorable célébrée dans le dernier chant de Marmion. — Éd.

— Cela est plus qu'insupportable ! s'écria Nigel, ne sachant s'il devait se justifier avec indignation ou repousser avec dédain de son bras son cruel persécuteur ; mais un moment de réflexion le convainquit que l'un ou l'autre de ces partis ne ferait que donner un air de consistance et de vérité aux bruits calomnieux dont il commençait à voir qu'on voulait noircir sa réputation, même dans les cercles les plus élevés. Il prit donc la résolution plus sage de supporter l'impertinence étudiée de sir Mungo, dans l'espoir d'apprendre, s'il était possible, de quelle source partaient des rapports si injurieux à son honneur.

Sir Mungo, suivant son usage, releva le dernier mot que venait de prononcer son compagnon, et l'interpréta à sa manière.

— Supportable, dit-il ; oui, véritablement, milord, on dit que vous avez un bonheur supportable, et que vous savez mettre à l'ordre cette insigne coquette, dame Fortune ; recevant ses faveurs, quand elle vous sourit, en jeune homme sage et prudent, et ne vous exposant jamais à ses rigueurs. C'est ce que j'appelle porter le bonheur dans son sac.

— Sir Mungo Malagrowther, dit lord Glenvarloch d'un ton sérieux en se tournant vers lui, ayez la bonté de m'entendre un instant.

— Aussi bien que je le pourrai, milord, aussi bien que je le pourrai, lui répéta sir Mungo en portant à son oreille un des doigts de sa main gauche : vous connaissez mon infirmité.

— Je tâcherai de parler très-distinctement, répliqua Nigel en s'armant de patience. Vous me prenez pour un joueur de profession, mais je vous donne ma parole

que vous avez été mal informé; je ne le suis nullement. J'espère que vous me donnerez une explication sur la source d'où vous avez tiré de si faux renseignemens.

— Je n'ai jamais ni entendu dire ni pensé que vous fussiez un *grand* joueur, milord, répondit sir Mungo, qui trouva impossible d'éviter d'entendre le peu de mots que Nigel venait de prononcer de la manière la plus distincte. Je vous le répète, je n'ai jamais entendu dire, ni dit, ni pensé que vous fussiez un *grand* joueur, un de ceux qu'on appelle de la première classe. Faites attention à ma distinction, milord : j'appelle un joueur celui qui joue avec des gens possédant la même science que lui, pouvant jouer le même jeu, et qui s'expose à la fortune, bonne ou mauvaise. J'appelle un grand joueur, ou joueur de la première classe, celui qui joue franchement gros jeu. Mais l'homme assez prudent et assez patient pour ne jamais risquer que de petites sommes, assez considérables, tout au plus, pour faire un trou à la bourse de l'apprenti d'un épicier; celui qui, ayant la sienne mieux garnie, peut toujours attendre l'instant où la fortune le favorise, pour vider celle des autres, et qui quitte le jeu dès qu'elle lui devient contraire; celui-là, milord, je ne l'appelle ni joueur ni grand joueur, quel que soit le nom auquel il puisse avoir droit.

— Et vous voudriez me donner à entendre, s'écria lord Glenvarloch, que je suis ce lâche, cette ame vile et sordide, cet homme qui craint les joueurs habiles et qui ne joue qu'avec les ignorans, qui évite de jouer avec ses égaux pour mieux piller ses inférieurs? Dois-je comprendre que tels sont les bruits qu'on fait courir sur moi?

— Vous ne gagnerez rien, milord, à le prendre si haut, dit sir Mungo, qui, indépendamment de ce que son humeur caustique était soutenue par un courage naturel, comptait pleinement sur les immunités que lui avaient assurées l'épée de sir Rullion Rattray et le bâton des satellites employés par lady Cockpen. — Et au fond, continua-t-il, Votre Seigneurie sait si elle a jamais perdu plus de cinq pièces d'or en une séance, depuis qu'elle fréquente l'Ordinaire de Beaujeu ; si vous n'en êtes pas ordinairement sorti en gagnant, et si les braves jeunes gens qui s'y trouvent, je parle de ceux que leur rang et leur fortune distinguent des autres, sont dans l'habitude de jouer de cette manière.

— Mon père avait raison ! s'écria lord Glenvarloch dans l'amertume de son cœur, et c'est avec justice que sa malédiction m'a suivi lorsque j'ai mis le pied pour la première fois dans cet endroit. L'air y est souillé, et celui dont la fortune reste intacte y perd son honneur et sa réputation.

Sir Mungo Malagrowther, qui épiait tous les mouvemens de sa victime avec l'œil satisfait d'un pêcheur expérimenté, vit alors que s'il tirait la ligne trop brusquement, il courrait le risque de voir le fil se rompre. De peur donc de perdre sa proie, il protesta que lord Glenvarloch ne devait pas prendre sa franchise en mauvaise part. — Si vous êtes un peu circonspect dans vos amusemens, milord, ajouta-t-il, on ne peut nier que ce ne soit le meilleur moyen pour ne pas mettre en plus grand danger votre fortune, déjà dilapidée ; et si vous jouez avec vos inférieurs, vous n'avez pas le désagrément de mettre en poche l'argent de vos amis et de vos égaux. D'ailleurs les coquins de plébéiens qui vous cè-

dent la victoire ont l'avantage *tecum certasse* (1), comme dit Ajax Telamonius *apud Metamorphoseos*. Avoir joué avec un noble écossais, c'est pour des gens comme eux une compensation honnête et suffisante de la perte de leur enjeu; perte que la plupart de ces manans sont bien en état de supporter.

— Quoi qu'il en soit, sir Mungo, je voudrais bien savoir.....

— Bon, bon! A quoi bon s'inquiéter si ces bœufs gras de Basan sont en état ou non de supporter leur perte? Des hommes de condition ne doivent pas limiter leur jeu par égard pour une pareille canaille.

— Je vous dis, sir Mungo, que je voudrais savoir dans quelle compagnie vous avez entendu tenir des propos si offensans pour moi.

— Sans doute, milord, sans doute; j'ai toujours entendu dire, et déclaré moi-même que Votre Seigneurie voit en particulier la meilleure compagnie possible. Il y a la belle comtesse de Blackchester..... — Mais je crois qu'elle ne se montre guère en public depuis son affaire avec Sa Grace le duc de Buckingham, — et puis le brave noble écossais de la vieille cour, lord Huntinglen : on ne peut nier que ce ne soit un homme de la première qualité; c'est dommage que le vin lui monte si facilement à la tête, ce qui ne laisse pas de nuire un peu à sa réputation. — Et ce jeune lord Dalgarno, cet élégant courtisan qui porte toute la prudence des cheveux gris sous des boucles qui auraient charmé l'œil d'une maîtresse. C'est une belle race! Père, fille et fils, tous sont de la même honorable famille. Je crois que nous n'a-

(1) D'avoir combattu avec vous. — Éd.

vons pas besoin de parler de Georges Heriot, le brave et honnête homme, puisque nous nous occupons de la noblesse. Telle est la compagnie que j'ai entendu dire que vous fréquentez, milord, sans parler de celle que vous trouvez à l'Ordinaire.

— Il est vrai que mes connaissances ne s'étendent guère au-delà du cercle dont vous venez de parler ; mais pour couper court.....

— La cour, milord; c'est précisément ce que j'allais vous dire. Lord Dalgarno dit qu'il ne peut vous déterminer à venir à la cour, et cela vous est préjudiciable; le roi entend les autres parler de vous, quand il devrait vous voir en personne. Je vous parle d'amitié, milord. Il y a quelques jours, votre nom ayant été prononcé dans le cercle de Sa Majesté, je l'entendis s'écrier : — *Jacta est alea* (1), Glenvarlochides est devenu buveur et joueur ! — Lord Dalgarno prit votre défense; mais sa voix fut étouffée par celle des courtisans, qui parlaient de vous comme d'un homme n'ayant de goût que pour la société de la Cité, et risquant sa couronne de baron au milieu des bonnets plats des apprentis.

— Et l'on parla ainsi de moi publiquement, en présence du roi?

— Si l'on en parla publiquement? Oui, sur ma parole; c'est-à-dire chacun le chuchotait, et c'est parler aussi publiquement qu'il est possible; car la cour n'est pas un endroit où tout le monde soit de pair à compagnon, et où l'on puisse crier comme à l'Ordinaire.

— Au diable la cour et l'Ordinaire! s'écria Nigel avec impatience.

(1) Le dé en est jeté. — Éd.

— De tout mon cœur, reprit le vieux cynique. Je n'ai pas gagné grand'chose à la cour én y remplissant le devoir de chevalier, et la dernière fois que j'ai été à l'Ordinaire j'y ai perdu quatre angelots.

— Puis-je vous prier, sir Mungo, de me faire connaître les noms de ceux qui prennent de telles libertés avec la réputation d'un homme qu'ils ne peuvent guère connaître, et qui ne les a jamais offensés ?

— Ne vous ai-je pas déjà dit que le roi avait dit quelque chose à ce sujet ? — Le prince en a fait autant ; et, d'après cela, vous devez bien juger que tous ceux qui ne gardaient pas le silence ont chanté la même chanson.

— Mais vous venez de me dire que lord Dalgarno a pris ma défense.

— Oh ! bien certainement ! dit sir Mungo d'un ton ironique ; mais le jeune lord ne se fit pas long-temps écouter : il avait un gros catarrhe, et il parlait comme un corbeau enroué. S'il avait eu sa voix ordinaire, il aurait plaidé votre cause comme il plaide la sienne au besoin, et c'est toujours très-intelligiblement. — Et permettez-moi de vous demander en passant si lord Dalgarno vous a jamais présenté au duc de Buckingham ou au prince ; car l'un ou l'autre aurait pu terminer votre affaire.

— Je n'ai aucun droit aux faveurs du prince ni du duc de Buckingham, répondit lord Glenvarloch. — Comme vous semblez avoir fait une étude particulière de mes affaires, sir Mungo, quoique cela ne fût peut-être pas bien nécessaire, vous pouvez avoir appris que j'ai présenté au roi une pétition pour obtenir le paiement d'une somme due à ma famille. Je ne puis douter du désir

qu'a Sa Majesté de rendre justice, et je ne puis décemment avoir recours aux sollications du prince ou du duc de Buckingham pour obtenir d'elle ce qui doit m'être accordé comme un droit, ou m'être tout-à-fait refusé.

Sir Mungo se mit à ricaner; et en donnant aux traits de son visage une expression des plus grotesques :

— C'est, répliqua-t-il, exposer l'affaire de la manière la plus claire et la plus précise, milord; et, en comptant là-dessus, vous montrez une connaissance parfaite et intime du roi, de la cour et des hommes. — Mais qui nous arrive ici? — Par ici, milord, par ici! il faut faire place. Sur ma parole d'honneur! ce sont ceux dont nous parlions.—Parlez du diable, dit le proverbe, et vous en verrez..... hum!

Il est bon de dire ici que, pendant cette conversation, lord Glenvarloch, peut-être dans l'espoir de se débarrasser de sir Mungo, avait dirigé leur promenade vers une des allées les plus fréquentées du parc, tandis que son persécuteur se tenait toujours accroché à son bras, s'inquiétant peu où ils porteraient leurs pas, pourvu qu'il eût toujours la griffe sur son compagnon. Ils étaient pourtant encore à quelque distance de l'endroit où la foule était le plus serrée, quand l'œil expérimenté de sir Mungo aperçut ce qui le fit changer tout à coup de conversation.

Un murmure respectueux s'éleva parmi les groupes nombreux de ce côté. D'abord ils se serrèrent, chacun tournant la tête du côté de Whitehall; puis ils se séparèrent de droite et de gauche pour faire place à une compagnie brillante qui arrivait du palais et qui s'avançait dans le parc, tandis que la foule se partageait

en deux rangs à mesure qu'elle approchait, et que chacun, la tête découverte, se disposait à la voir passer.

Plusieurs de ces élégans courtisans portaient le costume que le pinceau de Vandick nous a rendu familier, même après un intervalle de près de deux siècles, et qui précisément à cette époque commençait à l'emporter sur la mode plus frivole adoptée en France à la cour de Henri IV.

Tous ceux qui composaient cette troupe splendide avaient la tête nue, à l'exception du prince de Galles, qui fut depuis le plus infortuné des monarques anglais. Il s'avançait le premier, portant ses longs cheveux châtains en tresses bouclées; un chapeau à l'espagnole, surmonté d'une belle plume d'autruche, ornait sa tête, et on lisait sur son visage l'expression d'une mélancolie anticipée. A sa droite était le duc de Buckingham, dont l'air imposant et gracieux en même temps laissait presque dans l'ombre la personne et la majesté du prince qu'il suivait. Les regards, les mouvemens et les gestes du grand favori étaient si composés, et se conformaient si bien à toutes les règles d'étiquette que prescrivait sa situation, qu'ils formaient un contraste fortement prononcé avec la frivolité et la gaieté presque folle qui lui avaient valu les bonnes graces de son *cher papa* et *compère* le roi Jacques. Il faut convenir que le destin de ce courtisan accompli était bien singulier; car étant en même temps le favori en pied d'un père et d'un fils dont les manières étaient si différentes, il était obligé, pour plaire au jeune prince, de courber sous les lois du respect et de la gravité cette humeur libre et enjouée qui faisait le charme du vieux monarque.

Buckingham connaissait parfaitement la différence

qui existait entre le caractère de Jacques et celui de Charles, et il ne trouvait pas difficile de se conduire de manière à se maintenir dans la plus haute faveur auprès de l'un et auprès de l'autre. Il est vrai qu'on a supposé que le duc, après s'être entièrement rendu maître de l'esprit de Charles, ne conserva l'affection du père que par la tyrannie de l'habitude; et que si Jacques avait pu se déterminer à prendre une résolution vigoureuse, surtout dans les dernières années de sa vie, il est assez vraisemblable qu'il aurait disgracié Buckingham, en l'éloignant de ses conseils. Mais s'il pensa jamais à effectuer un tel changement, il était trop timide, et trop habitué à l'influence que le duc avait long-temps exercée sur lui, pour avoir la force de mettre ce projet à exécution. Dans tous les cas, il est certain que Buckingham, qui survécut au maître qui l'avait élevé, offrit le rare exemple d'un favori dont le crédit tout-puissant n'essuya aucune éclipse pendant le cours de deux règnes, jusqu'à ce qu'il s'éteignît dans son sang, sous le poignard de l'assassin Felton (1).

Terminons cette digression. — Le prince avançait avec sa suite; il se trouva bientôt près de l'endroit où lord Glenvarloch et sir Mungo s'étaient mis à l'écart pour lui livrer passage, et lui rendre les marques ordinaires de respect. Nigel put remarquer alors que lord

(1) Le duc allait s'embarquer à Portsmouth pour aller secourir les protestans de la Rochelle, le 23 août 1628. John Felton était un officier irlandais qui crut délivrer sa patrie d'un de ses plus cruels persécuteurs en immolant le duc de Buckingham. Il frappa le duc au cœur avec un couteau. Arrêté sur-le-champ, il ne chercha pas à se soustraire à son sort, content du coup qu'il avait porté. — Éd.

Dalgarno marchait immédiatement derrière le duc, et il crut même le voir dire quelques mots à l'oreille du favori, tout en avançant. Quoi qu'il en soit, quelque chose parut diriger l'attention du prince et celle du duc sur Nigel, car ils tournèrent tous deux la tête de son côté, et le regardèrent avec attention. Le regard du prince était grave et mélancolique, mêlé d'une expression de sévérité ; celui de Buckingham témoignait une sorte de triomphe méprisant. Lord Dalgarno ne parut pas apercevoir son ami ; peut-être parce que, les rayons du soleil parvenant à lui du côté de l'allée où était Nigel, Malcolm était obligé de lever son chapeau pour s'en préserver les yeux.

Lorsque le prince passa, lord Glenvarloch et sir Mungo le saluèrent comme le respect l'exigeait, et Charles, leur ayant rendu leur salut avec cet air de gravité et de cérémonial qui accorde à chacun ce qui lui est dû, et rien au-delà, fit signe à sir Mungo de s'approcher. Celui-ci s'avança clopin-clopant, et préluda par des excuses qu'il termina en arrivant près du prince, et dont le but était de lui témoigner son regret sur son infirmité, qui ne lui permettait pas de se rendre plus vite à ses ordres. Sir Mungo écouta d'un air attentif quelques questions que Charles lui fit d'un ton si bas, qu'il aurait certainement eu un accès de surdité si elles lui eussent été adressées par tout autre que l'héritier présomptif du trône. Après une minute de conversation, le prince jeta encore sur Nigel un de ces regards fixes si embarrassans pour ceux qui en sont l'objet, salua légèrement sir Mungo en portant la main à son chapeau, et continua sa promenade.

— C'est comme je le soupçonnais, milord, dit sir

Mungo lorsqu'il eut rejoint lord Glenvarloch, en cherchant à donner à ses traits une expression de mélancolie et de compassion semblable à la grimace d'un singe qui vient de mettre dans sa bouche un marron trop chaud; — vous avez de froids amis, milord, c'est-à-dire des amis qui ne sont pas des amis; — ou, pour parler plus clairement, vous avez des ennemis auprès de la personne du prince.

— Je suis fâché de l'apprendre, répondit Nigel, mais je voudrais savoir de quoi ils m'accusent.

— Vous allez entendre, milord, les propres paroles du prince : — Sir Mungo, m'a-t-il dit, je suis bien aise de vous voir, et charmé que vos douleurs de rhumatisme vous permettent de prendre de l'exercice dans le parc. — J'ai salué, comme c'était mon devoir; et il faut que vous le remarquiez, milord, parce que cela fut le premier point de notre conversation. Le prince m'a demandé alors si la personne avec laquelle je me trouvais était le jeune lord Glenvarloch. — Oui, répondis-je, prêt à servir Votre Altesse ; et ce fut le second point. Le prince m'a dit ensuite qu'on le lui avait dit, — voulant dire qu'on lui avait dit que c'était vous, — mais qu'il ne pouvait pas croire que l'héritier de cette noble maison pût mener une vie oisive, scandaleuse et précaire, dans les tavernes et les cabarets de Londres, tandis que les tambours du roi battaient, et que ses drapeaux étaient employés en Allemagne pour soutenir la cause de l'électeur palatin, son gendre. Votre Seigneurie pense bien que je n'ai pu que saluer une seconde fois; et un gracieux — Bonjour, sir Mungo Malagrowther, — m'a permis de venir vous retrouver. Et maintenant, milord, si votre plaisir ou vos affaires vous ap-

pellet à l'Ordinaire Beaujeu, ou ailleurs, dans la Cité, vous pouvez y aller; car vous penserez sans doute que vous êtes resté assez long-temps dans le parc. Le prince ira probablement jusqu'au bout de l'allée, et reviendra ensuite sur ses pas; or vous concevez que tout ce que vous venez d'entendre est un avis que vous ne devez pas vous presser de vous montrer de nouveau aux yeux de Son Altesse.

— Vous pouvez rester, ou vous en aller, comme il vous plaira, sir Mungo, répondit Nigel avec une expression de ressentiment calme, mais profond; quant à moi, ma résolution est prise; je ne quitterai cette promenade publique pour le bon plaisir de qui que ce soit; et je la quitterai encore moins en homme indigne de se montrer. J'espère que le prince et son cortège repasseront par ici, comme vous le croyez; je les attendrai, sir Mungo, et je les braverai.

— Vous les braverez! s'écria sir Mungo au comble de la surprise; braver le prince de Galles! l'héritier présomptif de la couronne! — Sur mon ame! vous le braverez tout seul.

Il avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner de Nigel, quand un mouvement d'intérêt, peu commun en lui et que lui inspirait un jeune homme sans expérience, adoucit un moment son cynisme habituel.

— Vieux fou que je suis! pensa-t-il, ai-je donc le diable au corps? Moi qui dois si peu à la fortune et à mes semblables, qu'ai-je besoin de m'intéresser à cet étourdi que je garantis aussi entêté qu'un marcassin possédé du diable? car c'est un esprit de famille. — Il faut pourtant que je lui donne un bon avis.

En retournant à lui: — Mon cher petit lord Glen-

varloch, lui dit-il, écoutez-moi bien. Il ne s'agit pas ici d'un jeu d'enfant. Le prince ayant prononcé les expressions que je vous ai rapportées, elles sont équivalentes à un ordre de ne pas reparaître en sa présence. Suivez donc le conseil d'un veilliard qui vous veut du bien, qui vous en désire peut-être plus qu'il n'a raison d'en désirer à personne. Continuez votre chemin, et laissez passer le vautour, comme un bon enfant. Rentrez chez vous: que vos pieds ne vous conduisent plus dans les tavernes; que vos doigts ne touchent plus les dés; chargez quelqu'un qui soit plus en faveur que vous à la cour d'arranger tranquillement vos affaires, et vous aurez une bonne somme ronde d'argent pour aller pousser votre fortune en Allemagne, ou ailleurs. Ce fut un soldat de fortune qui fut le fondateur de votre famille il y a quatre ou cinq cents ans; eh bien! si vous avez pour vous le courage et la fortune, vous pouvez en devenir le restaurateur. Mais, soyez-en bien sûr, vous ne réussirez jamais à la cour d'Angleterre.

Quand sir Mungo eut achevé cette exhortation, dans laquelle il entrait plus d'intérêt véritable à la situation d'un autre qu'il n'en avait jamais exprimé à personne, lord Glenvarloch lui répondit : — Je vous remercie, sir Mungo; je crois que vous m'avez parlé avec sincérité, je vous en suis obligé. Mais par reconnaissance pour votre bon avis, je vous engage à me quitter. Je vois le prince et sa suite revenir de ce côté; et, en restant avec moi, vous pourriez vous nuire à vous-même, sans m'être d'aucune utilité.

— C'est la vérité, dit sir Mungo; et pourtant, si j'avais dix ans de moins, je serais tenté de rester avec vous et de les attendre. Mais, quand on a passé trois fois vingt

ans, le courage se refroidit; et ceux qui ne peuvent gagner leur vie ne doivent pas hasarder le peu qu'ils ont dans leur vieillesse. Je vous veux pourtant du bien, milord; mais la partie n'est pas égale.

A ces mots il dirigea ses pas d'un autre côté, mais en s'arrêtant et en tournant la tête en arrière de temps, comme si son caractère bouillant, quoique suffoqué par la situation dans laquelle il se trouvait, et son amour pour la contradiction, lui eussent fait éprouver de la répugnance à adopter une marche nécessaire à sa sûreté.

Abandonné ainsi par son compagnon, dont il pensa plus favorablement lors de son départ qu'il ne l'avait fait en le voyant arriver, Nigel resta les bras croisés, appuyé contre un arbre solitaire dont les branches s'étendaient sur l'allée, décidé à s'exposer à une rencontre qui pouvait être le moment critique de son destin. Mais il se trompait en supposant que le prince de Galles lui adresserait la parole ou lui fournirait l'occasion de s'expliquer dans un lieu public comme le parc. Le prince ne passa pourtant pas sans faire attention à lui, car lorsque Nigel le salua d'un air respectueux mais hautain, et avec un regard qui annonçait qu'il était instruit, sans en être effrayé, de l'opinion défavorable que le prince avait conçue de lui, et qu'il avait manifestée quelques instans auparavant, Charles lui rendit son salut, mais en fronçant les sourcils de cette manière que ne se permettent que ceux qui sentent leur autorité et qui veulent faire sentir leur courroux. Son cortège le suivit; le duc ne parut pas même voir lord Glenvarloch, et lord Dalgarno passa les yeux baissés vers la terre, quoique le soleil fût caché sous un nuage, les rayons brillans

de cet astre l'ayant sans doute ébloui quelques instans auparavant.

Lord Glenvarloch eut peine à contenir son indignation, quoiqu'il sentît que s'y livrer en un pareil instant eût été un trait de folie complète. Il suivit le cortège du prince de manière à ne pas le perdre de vue, ce qui ne lui fut pas difficile, attendu la lenteur de la marche. Il le vit prendre le chemin du palais : quand on fut arrivé à la porte, le prince se retourna, salua les seigneurs qui l'avaient accompagné, comme pour les congédier, et rentra dans le palais, suivi seulement du duc de Buckingham et de deux écuyers. Le reste de la suite, lui ayant rendu son salut avec le respect qu'exigeait son rang, commença à se disperser dans les diverses allées du parc.

Lord Glenvarloch ne perdit aucun de ces mouvemens, et ajustant son manteau, serrant le ceinturon de son épée de manière à ce que la poignée fût plus à portée de sa main, il murmura à demi-voix : — Il faudra que Dalgarno m'explique tout cela, car il est évident qu'il est dans le secret.

CHAPITRE XVI.

« Place ! place à l'instant ! Je veux avoir justice.
» Eh que m'importe à moi que ce lieu soit sacré !
» L'affront que j'ai reçu doit être réparé.
» Rangez vous sur-le-champ ; malheur à qui m'arrête !
» On verra que mon bras vaut mon cœur et ma tête ;
» Et vengeant mon honneur, en dépit de la loi,
» Ce qu'elle me refuse, il l'obtiendra pour moi. »

Le Chambellan,

Nigel ne fut pas long-temps sans découvrir lord Dalgarno venant de son côté avec un autre jeune homme de qualité de la suite du prince. Comme ils se dirigeaient vers l'angle sud-est du parc, il en conclut qu'ils se rendaient chez le comte d'Huntinglen. Ils s'arrêtèrent pourtant tout à coup, et prirent une autre allée conduisant vers le nord : Nigel supposa que ce changement de direction avait eu lieu parce qu'ils l'avaient aperçu, et qu'ils désiraient l'éviter.

Nigel les suivit sans hésiter, par un sentier qui tour-

nait autour d'un bosquet d'arbres et d'arbrisseaux, et qui conduisait à la partie la moins fréquentée du parc. Il examina quelle direction prenaient lord Dalgarno et son compagnon; et, s'avançant de l'autre à grands pas, il se trouva bientôt en face d'eux.

— Bonjour, milord Dalgarno, dit lord Glenvarloch d'un ton froid.

— Ah! mon ami Nigel! dit Dalgarno avec le ton d'insouciance qui lui était ordinaire; mon ami Nigel, le front chargé d'ennui, occupé de quelque affaire. — Mais attendez, nous nous verrons à midi chez Beaujeu, car sir Ewes Haldimund et moi nous sommes occupés en ce moment pour le service du prince.

— Quand vous le seriez pour celui du roi, milord, répondit lord Glenvarloch, il faut que vous vous arrêtiez et que vous me répondiez.

— Ah, ah! dit Dalgarno d'un air de surprise, que signifie cet emportement? voilà le style du roi Cambyse (1). Vous avez trop fréquenté les théâtres depuis quelque temps. — Allons, Nigel, point de folie; mangez pour votre dîner une soupe et une salade, buvez de l'eau de chicorée pour vous rafraîchir le sang, couchez-vous avec le soleil, et chassez-moi ces démons funestes, la colère et le faux rapport.

— Il y a eu assez de faux rapports sur moi parmi vous, répondit Glenvarloch d'un ton de mécontentement bien prononcé, et en votre présence, milord, quoique vous vous fussiez couvert du masque de l'amitié.

(1) Tragédie ampoulée que déjà Shakspeare tournait en ridicule dans ses pièces. — Éd.

— Voilà qui est à ravir! s'écria Dalgarno en se tournant vers sir Ewes Haldimund, comme pour en appeler à son jugement; voyez-vous ce querelleur, sir Ewes! il y a un mois il n'aurait osé regarder en face un des moutons qui sont là-bas; aujourd'hui c'est le prince des rodomonts; il sait plumer un pigeon; il se mêle de critiquer les poètes et les acteurs; et, par reconnaissance de ce que je lui ai indiqué le moyen d'arriver à la réputation qu'il a acquise, il vient ici chercher querelle à son meilleur ami, si ce n'est au seul qu'il puisse citer.

— Je renonce à une amitié si fausse, milord, répliqua Nigel; je désavoue la réputation que vous cherchez à me donner, même en ma présence; et vous me rendrez compte de cette conduite avant que nous nous séparions.

— Milords, dit sir Ewes Haldimund, je vous prie tous deux de vous rappeler que vous êtes dans le parc du roi : ce n'est pas un lieu où l'on doit se quereller.

— Je soutiens ma querelle partout où je rencontre mon ennemi, s'écria lord Glenvarloch, qui ne connaissait pas les privilèges de ce lieu, ou à qui son emportement les faisait oublier.

— Vous me trouverez très-disposé à une querelle, répondit lord Dalgarno avec beaucoup de sang-froid, dès que vous m'en aurez donné une cause suffisante. Sir Ewes Haldimund, qui connaît la cour, vous garantira que je ne recule jamais en pareilles occasions. Mais de quoi avez-vous à vous plaindre, après n'avoir reçu que des civilités de ma famille et de moi?

— Je ne me plains pas de votre famille, répliqua Nigel; elle a fait pour moi tout ce qu'elle pouvait faire; plus, beaucoup plus que je ne devais l'espérer. Mais

vous, milord, vous qui m'appeliez votre ami, vous avez souffert qu'on me calomniât, quand un mot de votre bouche aurait pu me faire rendre justice ; et c'est de là qu'est parti le message injurieux que je viens de recevoir de la part du prince de Galles. Entendre des calomnies dirigées contre un ami sans les réfuter, milord, c'est en devenir coupable.

— Vous avez été mal informé, milord, dit sir Ewes Haldimund ; j'ai moi-même entendu souvent lord Dalgarno défendre votre réputation, et regretter que votre goût exclusif pour les plaisirs de Londres vous empêchât de venir régulièrement à la cour rendre vos devoirs au roi et au prince.

— Tandis que c'était lui-même, s'écria lord Glenvarloch, qui me dissuadait de m'y présenter !

— Il faut couper court à cet entretien, dit lord Dalgarno avec une froideur hautaine. Vous semblez vous être imaginé, milord, que vous et moi nous étions Pylade et Oreste, — une seconde édition de Damon et Pythias, — Thésée et Pyrithoüs tout au moins. Vous vous êtes trompé; vous avez donné le nom d'amitié à ce qui n'était de ma part que bonté, pure compassion pour un ignorant provincial fraîchement débarqué de son pays : je me rendais aussi aux désirs de mon père, qui m'avait engagé à vous faire connaître le monde; mission fort pénible pour moi. Quant à votre réputation, milord, personne ne vous l'a faite; vous ne la devez qu'à vous-même. Je vous ai introduit dans une maison où, comme partout, on trouve compagnie mélangée; vous avez préféré la mauvaise, soit par goût, soit par habitude. Votre sainte horreur à la vue des dés et des cartes a dégénéré en résolution prudente de ne jouer qu'avec

les personnes que vous étiez sûr de gagner, et seulement autant que la fortune vous favorisait. Personne ne peut long-temps agir ainsi sans se perdre de réputation ; et vous n'avez pas le droit de me reprocher de n'avoir pas démenti ce que vous savez vous-même être vrai. Souffrez que nous continuions notre chemin, milord ; et, si vous voulez de plus amples explications, prenez un autre temps et choisissez un autre lieu.

— Aucun temps ne peut être plus convenable que le moment actuel, s'écria lord Glenvarloch, outré par le sang-froid de lord Dalgarno, et par la manière insultante dont il venait de se justifier ; aucun lieu n'est mieux approprié que celui où nous nous trouvons. Les membres de ma famille se sont toujours vengés d'une insulte à l'instant et sur le lieu où ils l'avaient reçue, fût-ce au pied du trône. — Lord Dalgarno, je vous accuse de fausseté et de trahison ; — défendez-vous. Et en même temps il tira son épée hors du fourreau (1).

— Perdez-vous la raison? dit lord Dalgarno en reculant d'un pas ; nous sommes dans l'enceinte de la cour.

— Tant mieux! répondit lord Glenvarloch ; je la purgerai d'un calomniateur et d'un lâche. Et, s'avançant sur lord Dalgarno, il le frappa du plat de son épée.

La querelle avait commencé à attirer l'attention, et l'on entendit en ce moment crier de toutes parts : — La paix! la paix, au nom du roi! Une épée nue dans le parc! à la garde! à la garde! et au même instant la foule accourut de tous côtés vers le lieu où se passait cette altercation.

Lord Dalgarno, qui avait à demi tiré son épée quand

(1) Sujet de la vignette du titre de ce volume. — Éd.

il s'était senti frappé, la fit rentrer dans le fourreau dès qu'il vit la foule accourir, et, prenant le bras de sir Ewes Haldimund, il s'éloigna à la hâte, après avoir dit à lord Glenvarloch en le quittant :

— Vous paierez cher cette insulte. — Nous nous reverrons.

Un homme âgé, décemment vêtu, qui s'aperçut que Nigel restait à sa place, eut compassion de son air de jeunesse, s'approcha de lui, et lui dit : — Savez-vous bien que cette affaire est de la compétence de la chambre étoilée (1), jeune homme, et qu'elle peut vous coûter la main droite ? N'attendez pas l'arrivée des gardes et des constables; fuyez bien vite, cachez-vous, sauvez-vous dans le sanctuaire de Whitefriars, jusqu'à ce que vous trouviez des amis, ou que vous puissiez quitter Londres.

L'avis n'était pas à négliger. Lord Glenvarloch crut devoir en profiter, et se hâta de prendre la route qui devait le conduire hors du Temple par le palais de Saint-James, qui était alors l'hôpital de Saint-James. Cependant le tumulte croissait derrière lui, et plusieurs officiers de paix de la maison du roi arrivèrent pour s'emparer de la personne du coupable. Heureusement pour Nigel il s'était répandu sur l'origine de la querelle un bruit qui rendit le peuple favorable à sa cause. On disait qu'un compagnon du duc de Buc-

(1) Chambre étoilée, *star-chamber*, cour supérieure d'équité, aujourd'hui abolie : elle se composait de plusieurs lords spirituels et temporels, avec deux juges des cours civiles, mais sans intervention du jury. Cette cour étendit peu à peu son ressort à une infinité de cas d'exceptions, et se rendit si odieuse en servant la tyrannie, qu'elle fut abolie sous Charles Ier. — ÉD.



kingham avait insulté un homme étranger (1), et que celui-ci s'était vengé en lui donnant des coups de bâton. Un favori, ou le compagnon d'un favori, est toujours odieux à John Bull, qui d'ailleurs a toujours une sorte de partialité pour ceux qui, comme le disent les hommes de loi, procèdent par *voie de fait* (2). Or ces deux préjugés étaient en faveur de Nigel. Les officiers qui venaient pour l'arrêter ne purent donc obtenir des spectateurs aucuns renseignemens ni sur son signalement ni sur le chemin qu'il avait pris, et ce fut à cette circonstance qu'il dut sa sûreté en ce moment.

Les discours que lord Glenvarloch entendait tenir dans la foule, à mesure qu'il avançait dans sa route pour sortir du parc, étaient bien suffisans pour lui faire sentir que son impatience et son ressentiment l'avaient placé dans une situation très-dangereuse. Il n'ignorait pas combien les jugemens de la chambre étoilée étaient sévères, et combien ses formes étaient arbitraires, surtout dans le cas de violation de privilège, ce qui la rendait un objet de terreur générale. Il savait que, sous le règne d'Élisabeth, un individu avait été condamné à avoir le poing coupé pour un délit du même genre que celui qu'il venait de commettre, et que cette sentence avait été exécutée (3). Il faisait aussi la

(1) C'est-à-dire étranger à Londres, *stranger*, un gentilhomme de province. On dit un *foreigner* pour exprimer un étranger à la nation. — Éd.

(2) Expression française qui a survécu à la jurisprudence anglaise. — Éd.

(3) *Cette glorieuse et bonne reine*, comme l'appelle encore le peuple anglais, fit aussi couper le bras à un homme pour avoir signé une petite brochure contre son gouvernement. — Éd.

réflexion, bien pénible sans doute, que la querelle qu'il venait d'avoir avec lord Dalgarno devait lui faire perdre l'amitié et les bons offices du comte d'Huntinglen son père, et de lady Blackchester sa sœur, qui étaient presque les seules personnes de considération dont il pût attendre quelque protection ; tandis que tous les bruits calomnieux que l'on avait fait circuler contre lui devaient ajouter un poids considérable à son désavantage, dans un cas où l'opinion dépendait beaucoup de la réputation de l'accusé. A l'imagination d'un jeune homme, l'idée d'une peine telle que la mutilation semble plus épouvantable que la mort même, et chaque mot qu'il entendait dans les groupes qu'il rencontrait, parmi lesquels il se mêlait, ou près desquels il passait, lui annonçait que telle était la peine réservée à son délit. Il n'osait doubler le pas, de peur de se rendre suspect ; et plus d'une fois il vit les officiers de justice si près de lui, que son pouls battait comme s'il avait eu le bras déjà placé sur le bloc fatal. Enfin il se vit hors du parc, et il eut un peu plus de loisir pour réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

Whitefriars, édifice contigu au Temple, était alors connu sous le sobriquet d'Alsace, et jouissait du privilège qui lui fut conservé pendant le siècle suivant d'être un sanctuaire inviolable où nul officier de justice ne pouvait pénétrer sans un ordre du lord grand justicier ou des lords du conseil privé. C'était le refuge d'une foule de misérables de toute espèce, de banqueroutiers, de joueurs ruinés, de dissipateurs incorrigibles, de duellistes de profession, d'assassins et de débauchés, tous ligués ensemble pour soutenir les immunités du lieu qui leur servait d'asile. Il était même difficile et

dangereux pour les officiers de justice chargés de mettre à exécution les mandats d'arrêt décernés par les deux hautes autorités qui en avaient le droit, de se hasarder parmi des gens dont la sûreté était incompatible avec des mandats d'arrêt, quels qu'ils fussent. Lord Glenvarloch était instruit de tous ces détails, mais quelque odieux que lui parût ce lieu de refuge, il le regarda comme le seul qui, du moins pendant quelque temps, pût lui assurer une retraite et un asile contre les poursuites qui allaient être dirigées contre lui, jusqu'à ce qu'il trouvât le loisir de pourvoir à sa sûreté, ou quelque moyen pour arranger cette affaire désagréable.

Cependant, tout en marchant à la hâte pour se réfugier dans ce sanctuaire, Nigel se reprochait vivement de s'être laissé entraîner par lord Dalgarno dans un séjour de dissipation, et ne s'accusait pas moins d'avoir cédé à un emportement qui le réduisait à chercher un asile dans le repaire avoué du crime, du vice et de la débauche.

—Dalgarno n'avait que trop raison en cela, pensait-il avec amertume; je me suis fait moi-même une mauvaise réputation en suivant ses conseils insidieux, et en négligeant les avis salutaires auxquels j'aurais dû obéir avec soumission, et qui me faisaient un devoir de fuir jusqu'à l'approche du danger. Mais si je réussis à me tirer du dangereux labyrinthe dans lequel ma folie, mon inexpérience et la violence de mes passions m'ont égaré, je trouverai quelque moyen pour rendre tout son lustre à un nom qui n'a jamais été souillé que par la faute de celui qui le porte aujourd'hui.

Tout en formant cette sage résolution, lord Glenvar

loch entra dans les allées du Temple (1), d'où une porte donnait dans Whitefriars ; et cette entrée étant la plus secrète, c'était par celle-là qu'il comptait se rendre dans le sanctuaire. En approchant de ce repaire profane, dans lequel il ne pouvait songer sans frémir qu'il allait chercher un asile, son pas se ralentit involontairement ; les marches à demi brisées d'un vieil escalier lui rappelèrent le *facilis descensus Averni*, et il hésita un moment encore, ne sachant s'il ne valait pas mieux braver tout ce qui pourrait lui arriver en restant publiquement au milieu d'hommes d'honneur, que d'échapper au châtiment en se renfermant avec des misérables souillés de vices et de débauches.

Comme il restait indécis, il vit venir à lui un jeune étudiant du Temple, qu'il avait vu fréquemment à l'Ordinaire de Beaujeu, et avec lequel il avait causé plusieurs fois. Ce jeune homme y allait assez souvent, et y était toujours bien reçu, attendu qu'il était passablement pourvu d'argent ; il passait dans les spectacles et dans les autres endroits publics le temps que son père supposait qu'il employait à étudier la jurisprudence. Mais Reginald Lowestoffe, tel était le nom du jeune étudiant du Temple, pensait que la connaissance des lois n'était pas bien nécessaire pour le mettre en état de dépenser le revenu des terres qui lui appartiendraient après la mort de son père, et par conséquent il ne se mettait guère en peine d'en acquérir davantage que ce que l'air qu'il respirait dans les régions savantes où il avait élu domicile pouvait lui en communiquer. Du reste,

(1) Le Temple est une réunion de bâtimens nombreux où il se trouve des rues, des places, des jardins, etc. Voyez *le plan du vieux Londres* joint à cet ouvrage. — Éd.

c'était un des beaux esprits du Temple; il lisait Ovide et Martial, visait à se faire une réputation par la vivacité de ses reparties, et par des jeux de mots quelquefois cherchés un peu loin; il dansait, faisait des armes, était adroit au tennis, et jouait quelques airs sur le violon et sur la trompette, ce qui ne contrariait pas peu le vieil avocat Barratter, dont l'appartement était au-dessous du sien.

Tel était Reginald Lowestoffe, vif, alerte, et connaissant parfaitement la ville. Il s'approcha de lord Glenvarloch, le salua par son nom et son titre, pour lui demander s'il avait dessein d'aller ce jour-là chez le chevalier de Beaujeu, ajoutant qu'il était près de midi, et que le faisan serait sur la table avant qu'ils y fussent arrivés.

— Je n'y vais pas aujourd'hui, répondit lord Glenvarloch.

— Et où allez-vous donc, milord? demanda le jeune étudiant, qui n'aurait pas été fâché d'être remarqué dans les rues avec un lord, quoique ce ne fût qu'un lord écossais.

— Je... je... dit Nigel, qui désirait profiter des connaissances locales de ce jeune homme, mais qui éprouvait de la honte et de la répugnance à lui avouer son intention de se réfugier dans un asile si peu honorable, et à lui apprendre la situation dans laquelle il se trouvait; — j'ai quelque curiosité de voir Whitefriars.

— Quoi! Votre Seigneurie a la fantaisie de faire un tour en Alsace; je vous y accompagnerai, milord; vous ne pouvez avoir un meilleur guide que moi dans les régions infernales. Je vous promets que vous trouverez de bon vin, et pour le boire de bons compagnons,

quoique un peu souffrans des rigueurs de la fortune. Mais Votre Seigneurie me pardonnera si je lui dis qu'il n'est personne de notre connaissance à qui j'eusse supposé moins qu'à elle le projet d'un tel voyage de découvertes.

— Je vous remercie, maître Lowestoffe, de la bonne opinion que vous me témoignez en me faisant cette observation; mais les circonstances où je me trouve me mettent dans la nécessité de passer un jour ou deux dans ce sanctuaire.

— En vérité? s'écria Lowestoffe du ton de la plus grande surprise. Je croyais que Votre Seigneurie avait toujours eu soin de ne risquer aucun enjeu considérable. Je vous demande pardon, mais si les dés se sont trouvés perfides, je connais assez les lois pour savoir qu'un pair ne peut être arrêté; et si vous n'éprouvez que le manque d'argent, il est plus facile de s'en passer partout ailleurs qu'à Whitefriars, où la pauvreté est telle, qu'on se dévore les uns les autres.

— Mon infortune n'a aucun rapport au manque d'argent.

— Je suppose donc, milord, que vous avez joué du bâton pointu, et que vous avez fait une boutonnière à votre homme. En ce cas, et avec une bourse raisonnablement garnie, vous pouvez rester perdu dans Whitefriars un an si bon vous semble. Mais à propos, il faut que vous soyez reçu comme membre de l'honorable *comparution*, et investi des franchises de la bourgeoisie d'Alsace, sans quoi vous n'y trouverez ni paix ni sûreté.

— Ma faute n'est pas aussi mortelle que vous paraissez le croire, maître Lowestoffe; j'ai frappé du plat de

mon épée un gentilhomme dans le parc : voilà tout.

— De par ma main droite! milord, vous auriez mieux fait de la lui passer au travers du corps à Barns-Elms. Frapper dans l'enceinte et la juridiction de la cour! Vous avez sur les bras une affaire bien difficile, milord ; surtout si votre adversaire a du crédit.

— Je ne vous cacherai rien, maître Lowestoffe, puisque j'ai déjà été si loin. Celui que j'ai traité de cette manière est lord Dalgarno, que vous avez vu chez Beaujeu.

— Un seigneur de la suite du duc de Buckingham! et un de ses favoris! c'est un événement très-fâcheux, milord. Mais j'ai le cœur anglais, et je ne puis supporter de voir un jeune lord écrasé sous le crédit d'ennemis puissans, comme il est vraisemblable que vous le serez si nous n'y mettons ordre. D'abord la situation de vos affaires ne nous permet pas de causer ainsi en public. Les étudians du Temple ne souffriraient pas qu'aucun huissier mît à exécution un mandat d'arrêt dans leur enceinte, s'il ne s'agissait que d'un duel ; mais, dans une affaire telle que celle qui a eu lieu entre lord Dalgarno et vous, il pourrait se faire que les uns fussent pour vous et les autres contre. Il faut donc que vous veniez sur-le-champ dans mon humble appartement, ici près, et que vous fassiez quelques changemens à votre costume avant d'entrer dans le sanctuaire, sans quoi toute la canaille de Whitefriars tomberait sur vous, comme des corbeaux se jettent sur le faucon qui se hasarde au milieu d'eux. Il faut que vous preniez des vêtemens un peu plus semblables à ceux des naturels d'Alsace, ou vous ne trouveriez pas à y vivre.

Tout en parlant ainsi, il conduisait lord Glenvar-

loch dans son appartement, où il avait une jolie bibliothèque remplie de tous les poëmes et de toutes les pièces de théâtre alors en vogue. Lowestoffe envoya un jeune homme qui lui servait de domestique chercher une couple de plats chez le traiteur voisin : — Ce sera le dîner de Votre Seigneurie, dit-il à Nigel, avec un verre de vieux vin des Canaries, dont ma grand'mère m'a envoyé une douzaine de bouteilles, que Dieu l'en récompense! en me recommandant de le prendre avec du petit lait clarifié quand je me trouverai échauffé par trop d'application à l'étude. Morbleu! nous en boirons à la santé de la bonne vieille femme, si tel est le bon plaisir de Votre Seigneurie, et vous verrez comme nous autres pauvres étudians nous vivons au Temple.

Dès que le dîner fut arrivé, la porte extérieure de l'appartement fut fermée à la clé et aux verroux, et le page de l'étudiant reçut ordre d'y veiller et de ne laisser entrer personne. Lowestoffe pressa le jeune lord de partager ce qu'il lui offrait, et se mit à prêcher d'exemple. Ses manières franches et cordiales, quoiqu'elles fussent loin de l'aisance d'un courtisan, tel par exemple que lord Dalgarno, étaient faites pour produire une impression favorable; et lord Glenvarloch, quoique la perfidie de son ami prétendu lui eût donné de l'expérience et lui eût appris à ne pas croire trop légèrement à des protestations d'amitié, ne put s'empêcher de témoigner sa reconnaissance au jeune étudiant, qui se montrait si attentif à tous ses besoins, et qui prenait tant d'intérêt à sa sûreté.

— Ne parlez pas de reconnaissance, milord, dit Lowestoffe; l'obligation que vous m'avez n'est pas grande. Sans doute j'aime à me rendre utile à tout homme bien

né qui a quelques motifs pour chanter : — *O Fortune ennemie!* — et je me fais un honneur tout particulier de servir Votre Seigneurie ; mais, pour dire la vérité, j'ai aussi une vieille dette à payer à lord Dalgarno.

— Et puis-je vous demander à quelle occasion, maître Lowestoffe? dit lord Glenvarloch.

— Oh! milord, c'est la suite d'un petit événement qui arriva à l'Ordinaire il y a environ trois semaines, un soir, après que vous en étiez parti. — Du moins je crois que vous n'y étiez plus, car Votre Seigneurie nous quittait toujours avant qu'on se fût échauffé au jeu. — Je n'entends pas vous offenser, milord : vous savez que c'était votre coutume. — Nous faisions une partie de *gleek* (1), Sa Seigneurie et moi, et nous eûmes une petite difficulté à ce sujet. Sa Seigneurie avait les quatre as qui comptaient huit, *tib* (2) qui valait quinze; total vingt-trois. Or j'avais roi et reine qui comptaient trois, un *towser* naturel, quinze, et *tiddy*, dix-neuf; total trente-sept. Nous avions joué plusieurs parties en doublant notre enjeu, de sorte qu'il était alors de la moitié de mon revenu annuel, — cinquante oiseaux jaunes des Canaries, aussi beaux qu'aucun qui ait jamais chanté au fond d'une bourse de soie verte. — Nous comptâmes les points, et j'avais gagné la partie. Mais pas du tout : il plut à Sa Seigneurie de dire que nous avions joué sans *tiddy*, et comme il fut soutenu par tous les autres, et surtout par ce requin de Beaujeu, je

(1) Nous avons dans le vieux français (Voy. *le Glossaire de Roquefort.*) le mot *glic*, désignant un jeu de cartes : ce doit être le même jeu appelé *gleek* en anglais. — Éd.

(2) *Tib, towser, tiddy*, noms que prennent les figures à ce jeu-là. Éd.

fus obligé de convenir que j'avais perdu, et de lui payer plus que je ne gagnerai peut-être de toute l'année. Jugez si je n'ai pas un reste de compte à régler avec Sa Seigneurie. Avait-on jamais vu auparavant jouer au *gleek* à l'Ordinaire sans *tiddy?* Au diable Sa Seigneurie! Quiconque y va l'argent à la main a le droit d'y faire de nouvelles lois aussi bien que milord, j'espère. — Camarades de pot et camarades de jeu sont égaux partout.

Tandis que Lowestoffe débitait ce jargon de joueur, lord Glenvarloch éprouvait quelque honte et quelque mortification, et son orgueil aristocratique fut profondément blessé quand il sentit, par la dernière phrase que prononça le jeune étudiant, que les dés, comme la tombe, rabaissaient au niveau général ces sommités sociales dont les distinctions étaient peut-être un peu trop chères aux préjugés de Nigel. Il était pourtant impossible de rien répondre aux savans raisonnemens de Lowestoffe; il se borna donc à détourner la conversation en lui faisant quelques questions sur l'état actuel de Whitefriars; son hôte était encore ici sur son terrain.

— Vous savez, milord, répondit-il, que nous autres Templiers, nous formons une puissance et une domination; je suis fier de pouvoir vous dire que j'occupe un certain rang dans notre république. J'étais, l'année dernière, trésorier du lord de la Basoche (1), et je suis en ce moment candidat pour cette dernière dignité. Dans de pareilles circonstances, nous sommes dans la nécessité d'entretenir des relations amicales avec nos voisins d'Alsace, de même que les états chrétiens se trouvent quelquefois forcés, par pure politique, à faire

(1) En anglais c'est le *the lord of Misrule*. — Éd.

des alliances avec le grand turc ou les états barbaresques.

— J'aurais cru les habitans du Temple plus indépendans de leurs voisins.

— Vous nous faites un peu trop d'honneur, milord : les Alsaciens et nous, nous avons les mêmes ennemis, et nous avons aussi, en secret, quelques amis communs. Nous sommes dans l'usage de ne permettre à aucun huissier d'entrer dans nos domaines, et nous sommes puissamment aidés par nos voisins, qui ne souffriraient pas qu'un seul haillon appartenant à recors, mort ou vif, se montrât chez eux. D'ailleurs, — je vous prie de bien m'écouter, — les Alsaciens ont le pouvoir de protéger ou de desservir ceux de nos amis, n'importe de quel sexe, qui peuvent avoir besoin de se réfugier dans leurs limites. En un mot, les deux empires se sont mutuellement utiles, quoique ce soit une ligue entre deux états de qualité différente. J'ai été chargé moi-même de traiter entre eux de quelques affaires importantes, et mes négociations ont obtenu l'approbation des deux corps. Mais écoutez! écoutez! Qu'est-ce que j'entends?

Le bruit par lequel Lowestoffe fut interrompu était le son lointain, mais très-retentissant, d'un air de chasse, et qui fut suivi par le murmure, assez éloigné aussi, d'une acclamation.

— Il faut qu'il se passe quelque chose à Whitefriars en ce moment, continua l'étudiant; c'est le signal qu'on donne quand quelque huissier ou quelque constable ose violer les priviléges du sanctuaire. Au son de ce cor, chacun sort de chez soi comme les abeilles sortent de leur ruche quand on vient les y troubler. — Jim, cria-t-il à son page, cours vite, et va voir ce qui se passe en Alsace.—

Le petit bâtard vaut son pesant d'or, ajouta-t-il pendant que le jeune homme, accoutumé à l'impatience de son maître, se précipitait au bas de l'escalier; il sert six maîtres, dont quatre demeurent à des numéros différens, et il se trouve toujours près de celui qui a besoin de lui. On le prendrait pour un esprit. Il n'a son pareil ni à Oxford ni à Cambridge pour l'intelligence et la vivacité. S'il entend quelqu'un au bas de l'escalier, il distingue d'en haut, au bruit de ses pas, si c'est un créancier ou un client, un légiste assesseur ou une jolie fille. En un mot, c'est, tout bien considéré....... — Mais je vois que Votre Seigneurie se livre à ses inquiétudes. Puis-je vous offrir un verre de cordial de ma bonne grand'mère, ou voulez-vous me permettre de vous montrer ma garde-robe et de vous servir de valet de chambre?

Lord Glenvarloch n'hésita pas à convenir que sa situation actuelle l'agitait péniblement, et qu'il désirait s'occuper des moyens de se mettre à l'abri de tout danger.

Le jeune Templier, aussi bon qu'étourdi, le conduisit dans sa chambre à coucher, et, ouvrant des malles, des porte-manteaux et des caisses, sans oublier une vieille commode en bois de noyer, il se mit à y choisir les vêtemens qu'il crut les plus convenables pour déguiser Nigel, et le mettre en état de paraître au milieu de la compagnie turbulente et déréglée de l'Alsace.

CHAPITRE XVII.

« Approchez-vous, jeune homme. — Écoutez. — Vous voilà
» Parmi de braves gens, vivant à main armée,
» Moins de leur revenu que de leur renommée.
» Chacun d'eux ne fait qu'un; oui-dà; mais chacun d'eux
» Est suivi, s'il le faut, de cent bras vigoureux,
» Et hasarde au besoin, — c'est une bagatelle, —
» Et son corps périssable et son ame immortelle,
» Et l'habit qui le couvre et tous les biens qu'il a.
» Quel risque, s'il vous plaît, court-il, quand tout cela
» N'est déjà plus à lui, mais a changé de maître ?
» Ses biens hypothéqués sont sous la main d'un traître,
» Païen, juif ou chrétien, qu'on appelle usurier;
» Ses vêtemens encor sont dus à l'ouvrier;
» Son corps, toujours malade, est au mal qui l'accable;
» Et son ame.... oh! son ame, elle appartient au diable,
» Qui sourit en voyant des fous et des soldats
» S'acquitter mieux que lui de son rôle ici-bas. »

Les Mohocks.

—Il faut que Votre Seigneurie, dit Reginald Lowestoffe, ait la complaisance de me laisser sa belle rapière, que je conserverai soigneusement pour la lui rendre, et prenne ce sabre dont la poignée de fer rouillé pèse une centaine de livres; il faut qu'elle change ses hauts-de-

chausses élégans contre ces *chausses à la matelote.* Vous ne prendrez pas de manteau, car les Alsaciens n'en portent jamais, et vont *in cuerpo*, comme disent les Espagnols; et ce pourpoint de velours éraillé, cette broderie fanée, et, — je rougis de le dire, — ces taches de jus de la grappe vous donneront parfaitement l'air d'un tapageur. — Je vais vous quitter un instant; commencez votre toilette, et je viendrai vous aider à l'achever.

Lowestoffe se retira, et Nigel se mit, avec lenteur et non sans hésiter, à exécuter ses instructions. Il éprouvait autant de dégoût que de répugnance à prendre le misérable déguisement dont il était obligé de se couvrir; mais en songeant à la peine terrible prononcée par la loi contre l'acte de violence inconsidérée qu'il s'était permis; en se représentant le caractère faible et indifférent du roi, les préventions du prince et l'influence toute-puissante du duc de Buckingham, qui mettait un poids dans la balance contre lui; en réfléchissant surtout qu'il devait maintenant regarder lord Dalgarno, ce courtisan actif, artificieux et insinuant, comme un ennemi mortel, il se rendit au langage de la raison, qui lui disait que, dans la situation dangereuse où il se trouvait, tout moyen était bon, quelque désagréable qu'il pût être en apparence, pourvu qu'il n'eût rien de contraire à l'honneur, et qu'il tendît à le tirer de péril.

Pendant que Nigel faisait ces réflexions tout en changeant de costume, son hôte obligeant entra dans la chambre à coucher.

— Malepeste! milord, s'écria-t-il, il est fort heureux que vous ne soyez pas entré dans notre Alsace à l'instant où vous en aviez le projet, car les faucons s'y sont

abattus. Voici Jim qui en arrive, et qui vient de m'apprendre qu'il a vu un poursuivant d'armes avec un mandat du conseil privé, ayant à sa suite une douzaine de yeomen armés jusqu'aux dents; et le cor dont nous avons entendu les sons était un signal pour appeler aux armes tous les Alsaciens. Mais quand le vieux duc Hildebrod a vu qu'il s'agissait de chercher un homme dont il n'avait jamais entendu parler, il a eu la courtoisie de permettre aux limiers de faire une battue dans ses domaines, bien assuré qu'ils n'y trouveraient pas la proie dont ils étaient affamés; car le duc Hildebrod est un potentat judicieux. — Retournes-y, petit bâtard, et viens nous avertir quand tout y sera tranquille.

— Et qui est donc ce duc Hildebrod? demanda lord Glenvarloch.

— Comment diable! milord, avez-vous si long-temps vécu à Londres sans avoir jamais entendu parler du vaillant, du sage, du politique duc Hildebrod, le grand protecteur des libertés de l'Alsace? Je croyais que jamais homme n'avait fait rouler un dé sans le connaître au moins de réputation.

— Et cependant je n'en ai jamais entendu parler, maître Lowestoffe, ou, ce qui est la même chose, je n'ai fait aucune attention à ce qu'on a pu en dire en ma présence.

— Eh bien donc..... Mais d'abord permettez-moi de présider à votre toilette.—Faites attention que je laisse quelques-unes des pointes de votre pourpoint sans en nouer les rubans; je le fais à dessein. — Il serait bon aussi de laisser voir entre votre pourpoint et la ceinture de votre pantalon un échantillon de votre chemise: cela vous donnera l'air d'un déterminé, et vous

en serez plus respecté en Alsace, où le linge est assez rare.—Maintenant, j'attache quelques-unes des pointes de travers, car un Alsacien ne doit jamais avoir un costume trop soigné. Ensuite.....

— Arrangez tout comme vous le voudrez, maître Lowestoffe; mais dites-moi quelque chose sur l'état du malheureux quartier habité par de tels misérables, et où je suis forcé de chercher un sile.

— L'Alsace, dont nous sommes les voisins, milord, et que la loi appelle le sanctuaire de Whitefriars, est un état qui a eu ses changemens et ses révolutions comme de plus grands empires. Le gouvernement en étant un peu arbitraire, il en est résulté naturellement que lesdites révolutions y ont été plus fréquentes que dans des républiques mieux réglées, comme le Temple, Gray's Inn (1), et autres associations semblables. Nos traditions et nos annales font mention de vingt bouleversemens, à peu près, qui y ont eu lieu depuis douze ans, pendant lesquels ledit état a passé plusieurs fois du despotisme absolu au républicanisme, pour ne point parler des époques intermédiaires où il a été soumis à une monarchie limitée, à une oligarchie, et même à une gynocratie; car je me souviens moi-même d'avoir vu l'Alsace gouvernée pendant neuf mois par une vieille marchande de poissons; elle est tombée ensuite sous la domination d'un procureur banqueroutier, détrôné depuis par un capitaine réformé, qui, ayant voulu jouer le rôle de tyran, fut déposé pour faire place à un prédicateur des rues; et celui-ci, ayant volontairement ab-

(1) Autre école de droit, ainsi appelée parce que l'édifice fut donné aux avocats et aux étudians par la famille *Gray de Willon*, sous Édouard III. Voyez le *plan de Londres*. — Éd.

diqué, a été remplacé par le duc Jacob Hildebrod, premier du nom, à qui Dieu puisse-t-il accorder un long règne !

— Et le gouvernement de ce potentat a-t-il un caractère despotique ? demanda lord Glenvarloch, qui fit un effort sur lui-même pour paraître prendre quelque intérêt à cette conversation.

— Non, milord ; ce souverain est trop sage pour s'exposer, comme l'ont fait plusieurs de ses prédécesseurs, à l'odieux d'exercer un pouvoir si important au gré de son seul caprice. Il a établi un conseil d'état qui se réunit régulièrement trois fois par jour ; d'abord à sept heures, pour boire le coup du matin ; ensuite à onze, pour prendre leur *ante meridiem*, ou le repas qui divise la journée ; et enfin à deux heures après midi, pour délibérer, le verre à la main, sur les affaires de l'état. Or les membres de ce sénat y travaillent avec tant d'ardeur, ils regrettent si peu le temps qu'ils y consacrent, qu'ils restent souvent assemblés en conclave solennel jusqu'à minuit. C'est à ce digne aréopage, composé en partie des prédécesseurs du duc Hildebrod dans sa haute dignité, et dont il s'est entouré pour écarter l'envie qui s'attache à l'autorité souveraine quand une seule main en est armée, que je dois vous présenter, afin que vous soyez admis aux privilèges du lieu, et qu'on vous assigne une résidence.

— Quoi ! ce conseil a véritablement ce droit ?

— Il le regarde comme un article important de ses privilèges, milord ; et il est vrai que c'est un de ses plus puissans moyens pour maintenir son autorité. En effet, quand le duc Hildebrod et son sénat s'aperçoivent que quelqu'un des principaux habitans de Whitefriars

devient mécontent et factieux, ils n'ont qu'à lui donner pour locataire quelque gros banqueroutier, quelque nouvel arrivé, forcé de trouver un lieu de refuge, et dont la bourse est bien garnie; et le loup qui hurlait devient doux comme un mouton. Quant aux réfugiés indigens, on les laisse se tirer d'affaire comme ils le peuvent; mais l'inscription du nom du nouveau venu sur le registre du duc, et le paiement d'un droit d'entrée proportionné aux moyens de chacun, sont deux formalités dont personne n'est jamais exempt. — Whitefriars serait une résidence peu sûre pour l'étranger qui refuserait de se soumettre à ces deux points de juridiction.

— Allons, maître Lowestoffe, il faut bien que je cède à l'empire des circonstances qui me font une loi de me cacher ainsi : cependant je ne voudrais faire connaître ni mon nom ni mon rang.

— C'est un parti fort sage, milord; et ce cas a été prévu par un des statuts de la république ou du royaume que vous allez habiter, n'importe quel nom vous lui donnerez. Ce statut porte que celui qui désirera qu'on ne lui fasse aucune question sur son nom, son état, le motif de son arrivée, etc., pourra en être dispensé en payant un droit d'entrée double de celui qu'il aurait dû payer après avoir subi l'interrogatoire d'usage. En satisfaisant à ce réglement essentiel, Votre Seigneurie peut se faire enregistrer comme roi de Bantam, si bon lui semble, car on ne vous fera pas une seule question. Mais voici notre vedette qui revient, et par conséquent la paix et la tranquillité sont rétablies. Je vais vous accompagner, et vous présenter au conseil d'Alsace, en vous appuyant de toute mon

influence comme un des grands dignitaires du Temple, ce qui n'est pas peu de chose aux yeux des Alsaciens, car ils n'ont marché que d'une jambe toutes les fois que nous avons pris parti contre eux, et ils ne l'ignorent pas. Le moment est propice : le conseil doit être assemblé en ce moment, et les rues du Temple sont désertes. Maintenant, milord, enveloppez-vous de votre manteau pour cacher les vêtemens que vous portez, et vous le donnerez à Jim au bas de l'escalier qui conduit au sanctuaire. Par ce moyen, vous vous dépouillerez de votre noblesse dans le Temple, et vous vous élèverez au rang d'Alsacien dans Whitefriars, de même que la ballade dit que la reine Éléonore tomba à Charing-Cross, et se releva à Queen-Hithe (1).

Ils partirent suivis du page, traversèrent les jardins du Temple, descendirent le vieil escalier, et, sur la dernière marche, le jeune étudiant s'écria :

— Maintenant disons avec Ovide :

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora.....

— A bas ! à bas ! vêtemens empruntés ! continua-t-il du même ton ; — soulevez le rideau qui couvrait Borgia ! dit-il ensuite. Mais s'apercevant que lord Glenvarloch semblait véritablement mortifié de son changement de costume : — J'espère, milord, lui dit-il, que vous n'êtes pas offensé de ma folie poétique ? Je ne voudrais que vous réconcilier avec votre situation actuelle, et monter votre esprit sur un ton qui fût à l'unisson de celui de cet étrange séjour. Allons, un peu de courage ! j'espère que vous n'y resterez que peu de jours.

(1) Deux quartiers de Londres. — Éd.

Nigel ne fut en état que de lui serrer la main, et lui répondit d'une voix mal assurée : — Je suis sensible à votre bonté; je sens qu'il faut que je boive la coupe que ma propre folie m'a versée. Pardonnez-moi si, en la portant à mes lèvres, je ne puis m'empêcher d'en sentir l'amertume.

Reginald Lowestoffe avait un bon cœur, et un désir d'obliger qu'il portait presque à l'excès; mais, accoutumé lui-même à mener une vie dissipée et extravagante, il ne se faisait pas une idée des réflexions douloureuses de lord Glenvarloch; et il ne pensait à la retraite forcée qu'il allait faire à Whitefriars que sous le rapport du tour qu'un enfant joue à son précepteur quand il se cache pour s'en faire chercher. Il connaissait trop bien d'ailleurs l'endroit où ils entraient pour que la vue en produisît sur lui aucune impression; mais elle fit une sensation profonde sur son compagnon.

L'ancien sanctuaire de Whitefriars était situé sur un terrain infiniment plus bas que les terrasses et les jardins du Temple, et par conséquent il était le plus souvent enveloppé dans les vapeurs et les brouillards de la Tamise. Tous les bâtimens en briques s'y touchaient presque les uns les autres; car dans un local qui jouissait d'un tel privilège chaque pouce de terrain était précieux. Mais les maisons, bâties en grande partie par des gens dont les fonds étaient insuffisans pour une semblable spéculation, avaient été en général mal construites, et celles qui étaient encore presque neuves offraient déjà les symptômes d'une dégradation prématurée. Les pleurs des enfans, les cris de leurs mères qui les grondaient, la vue de misérables haillons suspendus aux croisées pour y sécher, tout annonçait le besoin et

la détresse des habitans de ce triste séjour ; mais si d'un côté les plaintes et les gémissemens affligeaient l'oreille, de l'autre on entendait des acclamations tumultueuses, des juremens grossiers, des chansons licencieuses, de bruyans éclats de rire dans les cabarets et les tavernes, dont le nombre, comme on le voyait d'après les enseignes, égalait celui de toutes les autres maisons réunies. Enfin, pour que rien ne manquât au tableau, des femmes au regard effronté, vêtues de guenilles arrangées avec prétention, et dont le visage flétri était couvert d'une couche de rouge, examinaient les deux étrangers qui arrivaient, tandis que quelques-unes, un peu plus modestes, semblaient s'occuper de quelques pots de fleurs ébréchés, contenant du réséda ou du romarin, et placés sur l'appui de leur croisée, au péril imminent des passans.

— *Semi reducta Venus*, dit l'étudiant en désignant une de ces nymphes, qui semblait craindre d'être aperçue, et qui se cachait à moitié derrière sa fenêtre, en parlant à un merle enfermé dans une prison d'osier suspendue au-dehors de sa croisée. Je connais la figure de cette créature, et, d'après l'attitude qu'elle affecte, je gagerais un noble à la rose que sa coiffure de tête est blanche, mais que le reste de ses vêtemens a grand besoin d'une lessive. — Mais voici deux habitans du sexe masculin qui, tels que des volcans ambulans, viennent en vomissant des torrens de fumée. Ce sont des tapageurs du premier calibre, à qui Nicotia (1) et la Trinité fournissent ce qui leur tient lieu de bœuf et de pouding ; car il faut que vous sachiez, milord, que la déclaration du

(1) Le tabac. — Éd.

roi Jacques contre l'herbe venant des Indes n'a pas plus cours ici que n'en aura le mandat d'arrêt décerné contre vous.

Tandis qu'il parlait ainsi, les deux fumeurs avançaient. C'étaient deux drôles mal peignés, dont les énormes moustaches retombaient derrière leurs oreilles, et se mêlaient à quelques mèches de cheveux qui s'étaient fait jour sous le vieux chapeau placé de côté sur leur tête, et dont les trous facilitaient la sortie d'une autre partie de leur chevelure. Leurs vestes de pluche fanée, leurs larges chausses, leurs ceinturons de peau tout souillés de graisse, leurs ceintures sales, et par-dessus tout l'air d'ostentation avec lequel ils portaient, l'un un grand sabre, l'autre une rapière d'une longueur démesurée et un poignard, désignaient le vrai fier-à-bras alsacien, caractère bien connu alors, et qui le fut encore pendant un siècle.

— Regarde bien, dit un de ces coquins à l'autre dans le jargon du lieu, en lui montrant la fille dont Lowestoffe venait de parler : vois-tu comme elle fait la coquette avec ces étrangers ?

— Je flaire un espion, répondit l'autre en regardant Nigel ; crêve-lui les yeux avec ton poignard.

— Eh non, eh non ! dit son compagnon ; son camarade est Reginald Lowestoffe du Temple ; je le connais, c'est un bon enfant : il jouit des privilèges de la province.

Tout en parlant ainsi, et plus que jamais enveloppés d'un épais nuage de fumée, ils passèrent leur chemin, sans s'inquiéter davantage de nos deux amis.

— *Crasso in aere !* dit l'étudiant. Vous entendez quelle réputation me font ces impudens; mais pourvu qu'elle puisse servir à Votre Seigneurie, je m'en inquiète peu.

— A présent, permettez-moi de vous demander quel nom vous voulez prendre, car nous voici près du palais ducal du duc Hildebrod.

— Je prendrai le nom de Grahame, répondit Nigel; c'était celui de ma mère.

— Grime (1) conviendrait assez pour l'Alsace, répliqua Lowestoffe : on y fait souvent la grimace, et le lieu n'a pas un aspect très-aimable.

— J'ai dit Grahame, monsieur, et non Grime, dit Nigel en appuyant sur la double voyelle, car peu d'Écossais entendent la plaisanterie qnand il s'agit de leurs noms.

— Pardon, milord, j'avais mal entendu, répliqua l'étudiant, qui ne voulait pas perdre l'occasion de jouer sur le mot; Graam convient aussi à la circonstance, car ce mot, en hollandais, signifie tribulation, et Votre Seigneurie doit être considérée comme un homme en tribulation.

Nigel ne put s'empêcher de rire du nouveau calembour de Lowestoffe, et celui-ci, lui montrant une enseigne qui représentait, ou pour mieux dire qui était censée représenter un chien attaquant un taureau, et lui sautant à la tête, d'après les principes scientifiques de ce noble combat : — C'est là, dit-il, que le brave duc Hildebrod distribue à ses fidèles Alsaciens des lois, de l'ale et des liqueurs fortes. Étant un champion déterminé du jardin de Paris (2), il a choisi une enseigne convenable à ses habitudes, et il donne à boire à ceux

(1) Le jeu de mots est reproduit assez exactement. *Grim* en anglais signifie renfrogné. — Éd.

(2) Jardin très-connu alors à Londres, où, sous Élisabeth surtout, l'on avait donné de fameux combats d'ours. — Éd.

qui viennent s'abreuver chez lui. — Entrons dans la maison toujours ouverte de ce second Axylus.

En parlant ainsi ils entrèrent dans une taverne de mauvaise mine, mais qui était pourtant plus grande et moins délabrée que la plupart des maisons du voisinage. Deux ou trois garçons en haillons, à figure hagarde, paraissant, comme les hiboux, n'être dans leur élément que pendant les ténèbres, et se trouver gênés et offusqués par l'éclat du jour, se remuaient beaucoup pour servir les pratiques. Guidés par un de ces nouveaux Ganymèdes, ils arrivèrent dans une chambre où les faibles rayons du soleil étaient presque éclipsés par le volume d'épaisse fumée qui sortait des pipes de tous les membres de cet auguste sénat; l'un d'eux chantait à haute voix en ce moment cette vieille chanson :

Avez-vous connu sir Simon,
Au nez couleur de malvoisie,
Qui toujours sur son pantalon
Portait les traces d'une orgie,
Et qui répétait pour chanson :
Et gai, gai, gai, jouissons de la vie ?

Le duc Hildebrod, qui daignait donner lui-même ce concert à ses sujets chéris, était un vieillard que l'embonpoint rendait monstrueux, qui n'avait qu'un œil, et dont le nez rubicond prouvait que, s'il buvait souvent et beaucoup, l'eau n'était pas sa liqueur favorite. Il portait une jaquette de pluche d'un brun foncé, souillée par le superflu du pot à bière, qui depuis bien des années avait cessé d'être neuve, et dont le bas était déboutonné pour laisser à l'aise son vaste abdomen. Derrière lui était un boule-dogue favori, à qui sa tête ronde, le seul œil qui lui restait, et son énorme corpu-

lence, donnaient une ressemblance burlesque avec son maître.

Les fidèles et amés conseillers qui entouraient le trône ducal, qui l'encensaient de fumée de tabac, qui faisaient raison à leur souverain en vidant comme lui maints verres d'ale trouble et épaisse, et qui répétaient en chœur le refrain de sa chanson, étaient des satrapes dignes d'un tel soudan. Le pourpoint de buffle, le large ceinturon et le grand sabre de l'un d'eux, annonçaient un homme ayant servi dans les Pays-Bas, et dont l'air d'importance et le regard, rendu encore plus effronté par l'ivresse, attestaient ses droits au sobriquet qu'il s'était donné lui-même de *Lame de Forban*. Il sembla à Nigel qu'il avait vu ce drôle quelque part. A la gauche du duc était assis un prédicateur des rues, ou mendiant à cheveux ronds, ainsi qu'on a eu l'irrévérence de nommer cette classe de cléricature, et qu'on distinguait aisément à son rabat déchiré, à son chapeau rabattu, et à sa vieille soutane couleur de rouille. Près du ministre était un procureur rayé du rôle de ses confrères pour quelques malversations, et à qui il ne restait de sa profession que la coquinerie. On voyait à sa gauche un vieillard sec, maigre, ayant sur la tête un vieux capuchon de grosse serge montrant la corde, boutonné jusqu'à la gorge, et dont le visage, ridé comme celui du vieux Daniel, était éclairé

Par un œil trahissant la faiblesse de l'âge,
Mais malicieux encor dans son dernier regard.

Quelques autres personnages moins importans, parmi lesquels se trouvait une figure qui, de même que celle du militaire, ne parut pas inconnue à Nigel, quoi-

qu'il ne pût se rappeler où il l'avait vue, complétaient le conseil de Jacob, duc Hildebrod.

Les deux nouveaux venus eurent tout le loisir de faire ces observations ; car, soit que Sa Grace le duc fût irrésistiblement entraîné par le charme de l'harmonie, soit qu'il voulût leur donner une idée convenable de son importance, il continua sa chanson jusqu'au dernier couplet avant de leur adresser la parole, quoique, tout en chantant, son œil unique s'occupât à les examiner.

Lorsque le duc Hildebrod eut fini de chanter, il informa ses pairs qu'un dignitaire du Temple était devant eux, et, ordonnant au capitaine et au ministre de céder leurs fauteuils aux deux étrangers, il les fit placer à ses côtés. Les dignes représentans de l'armée et de l'église d'Alsace allèrent s'asseoir au bout de la table sur un vieux banc qui, n'étant pas destiné à soutenir des personnages d'un tel poids, se brisa sous eux; et l'homme au sabre et l'homme à la soutane tombèrent sur le carreau en roulant l'un sur l'autre, au milieu des éclats de rire de toute la compagnie. Ils se relevèrent furieux, en se disputant à qui jurerait avec le plus d'énergie; mais le ministre eut l'avantage dans cette lutte sur le capitaine, attendu ses connaissances supérieures en théologie.

La tranquillité se rétablit enfin, quoique avec difficulté; grace aux sièges plus solides apportés par les garçons alarmés, et à un grand verre de la boisson rafraîchissante qui moussait dans les pots placés sur la table. Le duc but à la prospérité du Temple de la manière la plus gracieuse, et à la santé de maître Reginald Lowestoffe; celui-ci, par reconnaissance pour l'honneur qui lui était rendu, demanda la permission de faire

apporter à ses frais un gallon de vin du Rhin, avant de rendre compte du motif qui l'avait amené.

La mention d'une liqueur si supérieure à leurs libations ordinaires produisit un effet très-favorable sur tous les membres du sénat, et leur physionomie, s'épanouissant, parut promettre le meilleur accueil à la proposition que maître Lowestoffe avait à faire. Il attendit pourtant que les verres fussent remplis pour la seconde fois avant de les informer que la demande qu'il avait à leur faire était d'admettre son ami maître Nigel Grahame aux privilèges et immunités du sanctuaire de l'Alsace, en qualité de grand payeur : car c'était ainsi qu'on nommait ceux qui payaient un double droit d'entrée lors de leur immatriculation, pour éviter la nécessité d'exposer devant le sénat les motifs qui les obligeaient à y chercher un asile.

L'œil du digne duc brilla de plaisir quand il entendit cette proposition; et il ne faut pas s'en étonner. Pareille circonstance se présentait rarement, et elle était d'un grand avantage pour sa bourse privée. Il ordonna donc qu'on lui apportât son registre ducal, gros volume fermé par des agrafes de cuivre, comme les livres d'un marchand, et dont les feuilles, tachées de vin et de tabac, contenaient sans doute les noms d'autant de coquins qu'on en pourrait trouver sur celles du registre des écrous de Newgate.

Nigel fut alors invité à déposer sur la table deux nobles pour son droit d'entrée, et à former sa demande d'admission aux privilèges de l'Alsace, en répétant les vers suivans, que le duc Hildebrod lui dicta lui-même :

Moi, Nigel Grahame, exposant,
Vous remontre que, supposant

Qu'un huissier ou quelque autre drôle,
Venant me frapper sur l'épaule,
Pourrait bientôt vouloir sur moi
Mettre les griffes de la loi,
Griffes qu'arment meilleures serres
Qu'épines, ronces et bruyères,
Devant vous je m'offre aujourd'hui,
Afin de réclamer l'appui
De votre esprit, de vos flamberges,
Contre les huissiers et leurs verges,
Et pour que de ma liberté
Le droit ici soit respecté.

Tandis que le duc Hildebrod commençait, d'une main tremblante, à faire l'inscription sur son registre, et comme il venait avec une libéralité superflue de donner deux *g* au nom de Nigel (1), le ministre l'interrompit. Ce révérend personnage s'entretenait à voix basse, depuis une ou deux minutes, non pas avec le capitaine dont nous avons fait le portrait, mais avec cet autre individu dont les traits étaient restés gravés, quoique imparfaitement, dans le souvenir de Nigel, comme nous l'avons déjà dit. Ayant peut-être encore un reste d'humeur, par suite de l'accident qu'il venait d'essuyer, il

(1) Ce registre curieux existe encore, et il est en la possession du savant antiquaire le docteur Dryasdust, qui a offert libéralement à l'auteur la permission de faire graver l'autographe du duc Hildebrod, à l'appui de ce passage. Malheureusement, étant aussi rigoriste que Ritson (*) même pour s'en tenir à la lettre de son manuscrit, le digne docteur attacha à sa libéralité la condition que nous adopterions l'orthographe du duc, et que nous intitulerions cet ouvrage : *les Aventures de Niggle* (**); mais nous n'avons pas cru devoir accepter cette proposition. (*Note de l'auteur anglais.*)

(*) Ritson, éditeur des *Old English metrical romance*. — Éd.

(**) Nigel est un nom écossais : *Niggle* en traduit assez bien la prononciation, mais en dénature l'orthographe. — Éd.

demanda à être entendu avant que l'immatriculation eût lieu.

— Cet homme, dit-il, qui a l'assurance de se proposer comme candidat pour obtenir les privilèges et immunités de cette honorable société, n'est autre chose, en propres termes, qu'un mendiant écossais. Nous avons déjà assez de ces sauterelles à Londres. Si nous admettons dans le sanctuaire ces chenilles, ces vers rongeurs, nous aurons bientôt toute l'Écosse sur les bras.

— Nous n'avons pas le droit, dit le duc Hildebrod, de lui demander s'il est Écossais, Français ou Anglais; puisqu'il a honorablement payé sa bien-venue, il a droit à notre protection.

— Sur mon honneur! très-souverain duc, répondit le ministre, je ne lui fais aucune question. — Son accent le trahit. — C'est un Galiléen, et l'argent qu'il a déposé est confisqué pour le punir de la témérité qu'il a eue de se présenter ici. Je vous demande donc, sire duc, de mettre la loi à exécution contre lui.

Ici le Templier se leva, et il allait interrompre la discussion de la cour, quand le duc l'assura gravement qu'il écouterait ce qu'il aurait à dire en faveur de son ami, quand le conseil aurait terminé sa délibération.

Le procureur se leva ensuite, et, après avoir annoncé qu'il allait parler de l'affaire sous un point de vue légal, il dit — qu'il était aisé de voir que le cas qui avait amené en Alsace l'individu dont il s'agissait n'était pas du ressort des lois civiles; qu'il croyait fermement que c'était l'histoire dont ils avaient déjà entendu parler, relativement à un coup donné dans l'enceinte du parc; que le sanctuaire ne pouvait servir de refuge au criminel dans un pareil cas; que le vieux chef de l'An-

gleterre enverrait des balais qui nettoieraient les rues de l'Alsace depuis le Strand jusqu'à la Tamise; enfin que la politique imposait à ses collègues le devoir de songer aux dangers qui menaceraient leur république s'ils donnaient asile à un étranger dans de telles circonstances.

Le capitaine, qui était resté assis avec un air d'impatience pendant que ces deux orateurs donnaient leur opinion, se leva alors tout à coup avec la violence d'un bouchon qui part d'une bouteille de bière mousseuse, et qui s'élance au plafond. Retroussant ensuite ses moustaches d'un air martial, et jetant un regard de mépris sur l'homme de loi et sur celui de l'Église, il prononça le discours qui suit :

— Très-noble duc Hildebrod,

Quand j'entends des conseillers de Votre Grace faire des propositions si ignominieuses et si lâches; quand je me rappelle les Huffs, les Muns, et les *Tytire-tu*, dont les avis dirigèrent, en pareilles occasions, les ancêtres et les prédécesseurs de Votre Grace, je commence à croire que l'esprit de courage est éteint en Alsace comme dans le cœur de ma grand'mère. Il n'en est rien pourtant; non, il n'en est rien, et je trouverai encore ici assez de bons garçons pour soutenir nos privilèges contre tous les balayeurs de Westminster. Et si la force l'emportait sur nous un moment, mort et furie! n'avons-nous pas le temps de renvoyer ce brave homme, par eau, soit au jardin de Paris, soit à Bankside? Et, s'il est de bonne roche, ne nous indemnisera-t-il pas de tout l'embarras qu'il pourrait nous donner? Que les autres sociétés existent par la loi, je dis que la nôtre doit vivre en dépit d'elle, et qu'elle ne sera jamais plus

florissante que lorsqu'elle sera en opposition avec les mandats et les ordonnances, avec les constables, les baillis, les sergens, les huissiers, leurs masses, leurs verges et leurs bâtons. —

Cette harangue fut accueillie par un murmure approbateur, et Lowestoffe, voulant profiter de ce mouvement favorable pour frapper un coup décisif, rappela au duc et à son conseil que la sécurité du royaume d'Alsace reposait en grande partie sur l'amitié de la république du Temple, qui, en fermant ses portes, pouvait priver les Alsaciens d'un moyen de communication très-important ; et que, suivant la manière dont ils se conduiraient en cette occasion, ils s'assureraient son crédit sur sa corporation, crédit qu'ils savaient n'être pas à dédaigner, ou le perdraient pour toujours. — Quant à cette objection, que mon ami est un étranger et un Écossais, ajouta-t-il, comme le révérend ministre et le savant jurisconsulte viennent de le faire observer, vous devez faire attention à la cause qui en a fait une victime de la persécution ; c'est pour avoir donné une bastonnade, non à un Anglais, mais à un de ses compatriotes. Quant à moi, continua-t-il en touchant légèrement lord Glenvarloch pour lui donner à entendre qu'il ne parlait qu'en plaisantant, quand tous les Écossais qui sont à Londres se battraient en bataille rangée comme des Irlandais, et se tueraient jusqu'au dernier, il me semble que le survivant aurait des droits à notre gratitude pour avoir rendu un tel service à la pauvre vieille Angleterre.

Des éclats de rire prolongés et des applaudissemens bruyans suivirent cette ingénieuse apologie de Lowestoffe, tendant à faire pardonner à son ami sa qualité

d'étranger ; et le Templier en profita pour faire au conseil une autre proposition fort adroite.

— Je sais, dit-il, que l'usage invariable des pères de cet ancien et honorable état est de délibérer mûrement et à loisir sur toutes leurs affaires, en ayant soin de se rafraîchir le jugement par un nombre de libations convenable. A Dieu ne plaise que je vous propose d'enfreindre une coutume si louable, ou que je prétende qu'une affaire telle que celle-ci ait été constitutionnellement méditée et pesée pendant qu'on vidait un misérable gallon de vin ; mais comme il doit être indifférent à cet honorable conclave de boire d'abord et de délibérer ensuite, ou de commencer par délibérer et de finir par boire, je propose à Votre Grace, d'après l'avis de vos sages et puissans sénateurs, de rendre d'abord l'édit, accordant à mon digne ami les immunités de l'Alsace, et de lui fixer, suivant vos sages réglemens, un logement où il se retirera sur-le-champ, fatigué comme il l'est d'une journée qui a été chaude pour lui ; après quoi je vous ferai monter un quartaut de vin du Rhin, accompagné d'une quantité proportionnée de langues de bœuf et de harengs salés, pour vous rendre tous aussi glorieux qu'un George-a-Green (1).

Cette proposition fut généralement applaudie.

On ferma ainsi la bouche aux dissidens, s'il pouvait

(1) *George-a-Green*, ou *Jack in the green*, est un personnage de la fête des ramoneurs, dont on peut voir la description dans l'ouvrage intitulé : *Six Mois à Londres*, par M. Defauconpret. George-a-Green est un homme placé sous un panier d'osier en forme de pain de sucre, entièrement couvert de feuillage, orné de fleurs et de rubans, et qui en cet état parcourt les rues, et danse au son des instrumens. — Éd.

existier dans le sénat de l'Alsace quelques membres capables de résister à une ouverture si flatteuse. Les mots — excellent cœur! noble dignitaire du Temple! brave et généreux garçon! — passaient de bouche en bouche. Le nom du pétitionnaire fut sur-le-champ inscrit sur le registre, et le digne doge lui fit prêter le serment d'usage, qui était en vers, comme les lois des douze tables, comme celles des anciens Cambro-Bretons, et de toutes les nations primitives. Il était conçu ainsi qu'il suit:

Sur nos barils, nos robinets,
Nos ceinturons et nos rapières,
Tu fais serment d'être à jamais
Le champion de tous nos frères;
D'être un mur contre les huissiers
Qui nous feraient quelques querelles,
La terreur de nos créanciers,
Et le chevalier de nos belles.

Nigel n'éprouvait que du dégoût pour cette grave momerie; mais son ami, le voyant sur le point d'en donner des marques trop évidentes, lui dit tout bas qu'il était trop avancé pour reculer, et lord Glenvarloch fit un signe d'assentiment lorsque la formule fut terminée. Le duc procéda alors à l'investir des privilèges et immunités de l'Alsace, en prononçant les vers suivans:

Contre le bout de doigt maudit
Qui, rien qu'en te touchant l'épaule,
Par ce seul geste t'avertit
Que tu vas coucher à la geôle;
Contre tout constable, recors,
Huissier, bailli, prévôt et garde,
Qui viendraient pour te prendre au corps,
Je t'accorde une sauvegarde.
De notre confraternité
Je t'imprime le caractère

En te donnant la liberté
Dont jouit ici chaque frère.
Tu pourras être en un seul jour
Trompeur et trompé tour à tour.
Si l'on te bat, tu pourras battre.
Veux-tu jurer, à toi permis.
Permis de boire autant que quatre,
Et de trébucher étant gris.
Si l'on insulte ta maîtresse,
Tu n'as pas un poignard pour rien ;
Et si la fortune traîtresse
Ne te traite pas assez bien,
Songe qu'à la force l'adresse
Prête souvent un bon soutien.
Les dés qu'adroitement on pipe
Pour toi ne seront pas proscrits.
Fume tranquillement ta pipe
En dépit de tous les édits.
En été, dans notre domaine,
En veste tu peux demeurer ;
En hiver prends habit de laine,
Quand tu pourras t'en procurer.
Lorsque ton intérêt l'exige,
Tu peux jurer par ton honneur ;
Nul n'ira crier au prodige,
Si l'on te reconnaît menteur.
Si contre toi l'on tend des pièges,
Tu peux en dresser à ton tour.
Tels sont les nobles privilèges
Dont je t'investis en ce jour.

Cette homélie ayant été prononcée, une dispute s'éleva relativement au domicile qu'on devait assigner au nouveau frère. Une maxime de Alsaciens étant que le lait d'ânesse engraisse, il y avait toujours rivalité entre les habitans pour obtenir l'avantage de loger un nouveau membre de la société.

L'Hector qui avait parlé si chaudement en faveur de Nigel, dans un moment si critique, se déclara le cham-

pion, le chevalier d'une certaine Blowselinda ou Bonstrops, qui avait à louer une chambre naguère résidence momentanée de Slicing Dick de Paddington. Mais il avait été pendu depuis peu à Tyburn, et sa mort prématurée faisait que l'inconsolable demoiselle gémissait dans son veuvage solitaire, comme une tourterelle plaintive.

Mais le crédit du capitaine ne put résister à celui du vieillard au capuchon de serge, qui malgré sa décrépitude passait pour savoir plumer un pigeon aussi bien et même mieux que qui que ce fût en Alsace.

Ce personnage vénérable était un usurier nommé Trapbois, jouissant d'une certaine célébrité dans son état, et qui, tout récemment, avait rendu un service important à l'état en avançant un subside indispensable pour renouveler l'approvisionnement de la cave du duc, le marchand de vin du Vintry ne se souciant pas de faire affaire avec un si grand homme à d'autres conditions qu'argent comptant.

Quand donc ce digne vieillard se fut levé, et, dans un discours interrompu par de nombreux accès de toux, eut rappelé au duc qu'il avait un pauvre appartement à louer, toutes les autres réclamations furent mises de côté, et Trapbois fut désigné comme l'hôte futur de Nigel.

Cet arrangement ne fut pas plus tôt terminé que lord Glenvarloch témoigna à Lowestoffe son impatience de quitter une compagnie si peu faite pour lui, et il fit ses adieux avec une hâte et une insouciance qui auraient été prises en mauvaise part si le quartaut de vin du Rhin ne fût arrivé à l'instant même où il sortait de l'appartement.

Le jeune étudiant accompagna son ami chez le vieil usurier. De même qu'un grand nombre de ses compagnons, il ne connaissait que trop bien la rue. Chemin faisant, il assura lord Glenvarloch qu'il allait être logé dans la seule maison de Whitefriars où il régnât un peu de propreté; ce qui était dû aux soins de la fille unique de l'usurier, demoiselle qui avait passé la première jeunesse, laide comme le péché mortel, mais assez riche, à coup sûr, pour tenter un puritain quand le diable se serait emparé du vieux père comme d'une proie qui lui était due.

Lowestoffe finissait à peine de donner ces détails à son ami, quand ils arrivèrent chez Trapbois. Il frappa à la porte, et ce qu'il venait de dire se trouva confirmé par la physionomie revêche et désagréable de la femme qui vint l'ouvrir. Elle écouta d'un air mécontent et peu gracieux l'annonce que lui fit le jeune étudiant que son compagnon venait loger chez son père, murmura quelque chose sur l'embarras qu'un locataire devait lui occasioner, et finit pourtant par conduire l'étranger dans l'appartement qu'il devait occuper. Nigel le trouva beaucoup mieux qu'il n'aurait osé l'espérer; et s'il n'était pas tout-à-fait aussi propre que celui de John Christie, il était du moins beaucoup plus grand.

Lowestoffe, ayant vu son ami en possession de son nouveau domicile, et lui ayant fait venir une carte contenant le prix des alimens qu'il pourrait se procurer chez un traiteur du voisinage, prit congé de lui en lui offrant ses services pour faire transporter dans sa nouvelle habitation les effets qu'il avait laissés dans son ancienne demeure. Nigel le pria de lui envoyer différens objets; et ils étaient en si petit nombre, que l'étu-

diant ne put s'empêcher de lui dire qu'il ne paraissait pas avoir dessein de jouir long-temps de ses nouveaux privilèges.

— Ils sont trop peu conformes à mes goûts, à mes habitudes et à mes principes, répondit lord Glenvarloch.

— Il est possible que vous changiez d'avis demain, répliqua Lowestoffe; ainsi je vous souhaite le bonsoir. Demain, je vous reverrai.

Le lendemain arriva; mais au lieu de voir arriver le jeune étudiant, Nigel n'en reçut qu'une lettre. Lowestoffe lui mandait que quelques vieilles perruques du Temple ayant pris ombrage de ses fréquens voyages en Alsace, et lui en ayant fait des reproches, il jugeait prudent de ne pas s'y montrer, quant à présent, de crainte d'attirer l'attention sur la nouvelle résidence de lord Glenvarloch. Il ajoutait qu'il avait pris des mesures pour la sûreté de ses effets, et qu'il lui enverrait par une personne sûre les objets dont il avait besoin, et la cassette qui contenait son argent. La lettre était terminée par quelques sages avis inspirés par la connaissance que Lowestoffe avait acquise des mœurs du pays que son ami habitait. Il lui conseillait de tenir l'usurier dans une ignorance absolue de l'état de ses finances; de ne jamais jouer aux dés avec le capitaine, parce qu'il avait l'habitude non-seulement de jouer serré, mais encore de ne jamais payer ses dettes; — enfin méfiez-vous, lui disait le Templier, du duc Hildebrod; il est aussi fin qu'une aiguille, quoique la lumière soit à sa tête ce que le fil est à cet instrument si nécessaire à l'industrie du beau sexe, c'est-à-dire ne pouvant se faire jour que par un seul orifice.

CHAPITRE XVIII.

La Mère. « Le miroir de l'Amour vous a-t-il éblouie ?
» Semblable à nos enfans, quelquefois Cupidon
» Sait de même au soleil dérober un rayon ;
» Et le réfléchissant sur sa perfide glace,
» Il aveugle un instant le voyageur qui passe,
» Riant à ses dépens s'il le voit trébucher.

La Fille. » La cause de mon mal ailleurs doit se chercher :
» C'est un éclair soudain qui m'a brûlé la vue.
» La lumière est pour moi sans retour disparue. »

Bœuf ou Pouding, ancienne comédie.

Quoique nous ayons laissé notre héros Nigel dans une situation qui n'était ni agréable ni sûre, et encore moins honorable, il faut que nous l'abandonnions quelque temps pour entrer dans différens détails qui ont un rapport immédiat avec ses aventures.

Ce fut le troisième jour après qu'il avait été obligé de chercher une retraite dans la maison du vieux Trapbois, l'usurier bien connu de Whitefriars, à qui l'on donnait communément le surnom de Trapbois-le-Doré,

que la jolie fille du vieux Ramsay l'horloger, après avoir vu pieusement son père déjeuner, et veillé à ce qu'il n'avalât point, dans un de ses momens d'abstraction, la salière au lieu d'une croûte de pain, sortit de sa boutique aussitôt qu'elle le vit replongé dans la profondeur de ses calculs, et, se faisant seulement accompagner de Jeannette, sa vieille et fidèle servante écossaise, pour qui tous ses caprices étaient autant de lois, se rendit dans Lombard-Street, et entra, à une heure peu ordinaire, à huit heures du matin, dans l'appartement de la tante Judith, la sœur de son digne parrain.

La vénérable demoiselle ne reçut pas cette visite avec son air le plus gracieux; car, et cela était assez naturel, elle n'avait ni la même admiration que son frère pour la jolie figure de Marguerite, ni la même complaisance pour son caractère impatient et capricieux. Cependant elle savait que mistress Marguerite était la favorite de son frère, et la volonté de ce frère était une loi suprême pour la tante Judith. Elle se borna donc à lui demander par quel hasard elle promenait de si bonne heure sa figure pâle dans les rues de Londres.

— Je voudrais parler à lady Hermione, répondit la jeune fille presque hors d'haleine, tandis que le sang, se portant avec rapidité vers ses joues, faisait évanouir le reproche de pâleur que la tante Judith venait de faire à son teint.

— A lady Hermione! répéta la tante Judith, et à une pareille heure, quant à peine consent-elle à voir quelqu'un de la famille, même à des heures convenables! — Vous êtes une folle, une étourdie, ou vous abusez de l'indulgence que mon frère et cette dame vous ont toujours témoignée.

— Oh! non, non vraiment, je n'en abuse pas, s'écria Marguerite en cherchant à retenir la larme qui, à la moindre occasion, semblait vouloir sortir de ses yeux malgré elle. — Dites-lui seulement que la filleule de votre frère désire instamment de lui parler, et je sais qu'elle ne refusera pas de me voir.

La tante Judith fixa sur elle un regard soupçonneux qui semblait vouloir pénétrer dans ses pensées. — Vous pouviez me choisir pour confidente aussi bien que lady Hermione, jeune fille, lui dit-elle ; je suis plus âgée, et plus en état de vous donner des avis. J'ai plus d'expérience du monde qu'une femme toujours claquemurée, et j'ai plus de moyens de vous bien guider par conséquent.

— Oh! non, non, s'écria Marguerite avec plus de franchise que de politesse. Il y a des choses sur lesquelles vous ne pouvez me donner des conseils, ma tante Judith. Il s'agit d'une chose, — pardon, ma chère tante, — d'une chose qui n'est pas de votre compétence.

— J'en suis charmée, jeune fille, répondit Judith avec un ton d'humeur, car je crois que les folies de la jeunesse actuelle feraient perdre la raison à une vieille tête comme la mienne. Vous voilà levée avec l'alouette, et courant les rues de Londres pour venir parler à une femme qui ne voit le soleil que quand il brille sur le mur de briques qui fait face à ses croisées! Au surplus, je vais l'informer que vous êtes ici.

A ces mots elle sortit, rentra presque au même instant, et lui dit d'un ton sec : — Lady Hermione dit qu'elle sera charmée de vous voir ; et c'est plus que vous n'aviez droit d'espérer, mistress Marguerite.

Marguerite baissa la tête en silence. Elle était trop occupée des idées qui l'agitaient pour chercher à remettre la tante Judith en meilleure humeur, ou pour lui rendre la pareille en lui répondant avec un ton aussi froid et aussi sec, ce qui, en toute autre occasion, aurait été plus conforme à son caractère. Elle suivit donc la sœur de son parrain d'un air triste et pensif jusqu'à la porte épaisse en bois de chêne qui séparait l'appartement de lady Hermione du reste de la maison spacieuse de George Heriot.

Il est nécessaire que nous nous arrêtions à la porte de ce sanctuaire, pour relever ce qu'il y avait d'inexact dans les rapports que Richie Moniplies avait faits à son maître, relativement à la singulière apparition de cette dame lors de la prière, car nous reconnaissons maintenant que c'était lady Hermione. Une partie de ces exagérations avait été puisée par le digne Écossais dans la conversation qu'il avait eue avec Jenkin Vincent, qui possédait au plus haut degré le genre d'esprit qui a été long-temps à la mode dans la Cité sous le nom d'esprit mystificateur, genre d'esprit auquel le grave Richie Moniplies, qui n'avait garde de croire qu'on pût rire à ses dépens, et avec son penchant naturel pour le merveilleux, offrait un but admirable. Les autres embellissemens de l'histoire étaient dus à Richie lui-même, dont la langue, surtout quand elle avait été aiguisée par de bon vin, avait une tendance à l'amplification, et qui ne manqua pas, quand il rapporta à son maître toutes les circonstances merveilleuses que Vincent lui avait racontées, d'y ajouter quelques conjectures de son cru, et que son imagination avait promptement changées en faits indubitables.

Cependant la vie que lady Hermione avait menée depuis deux ans qu'elle habitait la maison de George Hériot était si singulière, qu'elle justifiait presque une partie des bruits ridicules répandus sur elle. La maison du digne orfèvre avait autrefois appartenu à une riche et puissante famille baroniale, qui, sous le règne de Henry VIII, s'éteignit en la personne d'une douairière très-riche, très-dévote, et très-attachée à la foi catholique. L'amie de cœur de l'honorable lady Foljambe était l'abbesse du couvent de Saint-Roch, qui par conséquent professait comme elle le catholicisme. Quand la maison de Saint-Roch fut supprimée par la volonté despotique de Henry VIII, lady Foljambe reçut chez elle son amie et deux de ses vestales qui, de même que leur abbesse, avaient résolu de continuer à vivre strictement de la manière prescrite par leurs vœux, au lieu de profiter de la liberté profane qui venait de leur être rendue. Elle fit arranger pour leur résidence, avec le plus grand secret (car Henry VIII ne lui aurait pas su bon gré de son zèle), un appartement composé de quatre pièces et d'un petit cabinet, qu'elle changea en oratoire ou chapelle; elle le fit fermer par une porte de chêne très-solide, pour en exclure les étrangers, et y fit disposer, comme dans tous les couvens catholiques, un tour par lequel on faisait passer aux recluses tout ce dont elles pouvaient avoir besoin. L'abbesse de Saint-Roch et ses deux religieuses passèrent plusieurs années dans cette retraite sans avoir de communication avec personne, si ce n'est avec lady Foljambe, qui, grace à leurs prières et à la protection qu'elle leur accordait, ne se croyait guère moins qu'une sainte sur la terre. L'abbesse, heureusement pour elle, mourut avant sa bienfaisante pro-

tectrice, qui ne fut appelée à rejoindre ses pères que bien des années après l'avénement d'Élisabeth au trône.

Cette maison passa alors en la possession d'un chevalier fanatique, parent collatéral et éloigné de lady Foljambe; et celui-ci crut, en chassant de chez lui des prêtresses de Baal, acquérir aux yeux des saints les même mérite que s'était attribué sa parente en accueillant celles qu'elle regardait comme des filles du ciel. Des deux infortunées religieuses expulsées du lieu qui leur avait servi de refuge, l'une passa en pays étranger, et l'autre, à qui sa vieillesse ne permettait pas d'entreprendre un tel voyage, mourut sous le toit d'une veuve catholique d'une bonne condition. Sir Paul Crambagge, s'étant débarrassé des religieuses, dépouilla la chapelle de tous ses ornemens, et conçut d'abord le projet de changer toute la distribution de cet appartement. Mais il fut retenu par la réflexion que cette opération serait une dépense inutile, puisqu'il n'occupait que trois pièces de cette spacieuse maison, et qu'il n'avait pas le moindre besoin d'un logement plus considérable. Son fils, qui fut un prodigue et un dissipateur, vendit cette habitation à notre ami George Heriot, lequel trouvant, comme sir Paul, le reste de la maison suffisant pour sa famille, laissa l'appartement Foljambe ou de Saint-Roch, comme on le nommait, dans l'état où il l'avait trouvé.

Environ deux ans et demi avant l'époque à laquelle notre histoire commence, Heriot, étant en voyage sur le continent, envoya des ordres spéciaux à sa sœur et à son caissier pour qu'on meublât proprement, mais avec simplicité, l'appartement Foljambe pour une dame qui devait venir l'occuper quelque temps, et qui vivrait

plus ou moins avec sa famille, suivant son bon plaisir. Il ordonna aussi que les réparations nécessaires se fissent avec secret, et qu'on parlât le moins possible du sujet principal de sa lettre.

Quand le moment de son retour approcha, la tante Judith fut dévorée d'impatience, et il en était de même de toute la maison. Maître George arriva enfin ; et, comme il l'avait annoncé, il était accompagné d'une femme d'une beauté si parfaite, qu'elle aurait pu passer pour la plus belle des créatures qui fussent sur la terre, sans la pâleur extrême qui couvrait uniformément tous ses traits. Elle avait avec elle une femme de chambre ou une humble compagne, dont l'unique affaire semblait être de la servir. C'était une fille d'un caractère très-réservé, âgée d'environ cinquante ans, et que son accent annonçait comme étrangère. Sa maîtresse lui donnait le nom de Monna Paula ; maître Heriot et les autres la nommaient mademoiselle Pauline. Elle couchait dans la même chambre que sa maîtresse, prenait ses repas dans le même appartement, et ne la quittait presque pas un instant de toute la journée.

Ces deux étrangères se mirent en possession du cloître de l'abbesse, et, sans observer une réclusion aussi rigoureuse, elles rendirent presque cet appartement à sa destination primitive. Elles vivaient et prenaient leurs repas à part du reste de la famille. Lady Hermione, car c'était ainsi qu'on nommait la dame étrangère, n'avait aucune communication avec les domestiques, et mademoiselle Pauline n'avait avec eux que les relations indispensables, et dont elle prenait toujours soin d'abréger la durée autant qu'il était possible. Des largesses aussi fréquentes que libérales réconciliaient les domes-

tiques avec cette conduite, et ils se disaient souvent entre eux que rendre un service à mademoiselle Pauline c'était trouver un trésor caché par les fées.

Lady Hermione témoignait toujours beaucoup de politesse à la tante Judith ; mais elle la voyait très-rarement : conduite qui inspirait quelque curiosité à la sœur de l'orfèvre, en même temps qu'elle offensait un peu sa dignité. Mais elle connaissait si bien son frère, et elle l'aimait si tendrement, qu'il n'avait qu'à exprimer une volonté pour qu'elle devînt aussi la sienne. Le digne citadin avait à peu près contracté l'habitude de ce ton impérieux que prend, presque sans y songer, l'homme doué du caractère le plus heureux quand il n'a qu'un mot à prononcer pour être obéi par tout ce dont il est entouré. Maître George ne souffrait pas qu'on l'interrogeât dans sa famille, et quand il eut une fois annoncé que sa volonté était que lady Hermione vécût de la manière qui lui serait la plus agréable, et qu'on ne se permît aucune question ni sur son histoire, ni sur les motifs qu'elle avait pour mener une vie si retirée, sa sœur comprit qu'il aurait été sérieusement mécontent si l'on eût fait quelque tentative pour découvrir ce secret.

Mais quoique les domestiques fussent bien payés pour garder le silence, et que la tante Judith en fît autant par égard pour son frère, tout ces arrangemens n'étaient pas de nature à échapper aux observations critiques du voisinage. Les uns pensaient que le riche orfèvre allait se faire papiste, et rétablir le couvent de lady Foljambe ; les autres croyaient qu'il devenait fou, et il en était même qui prétendaient qu'il avait dessein d'épouser l'étrangère, ou de faire encore pis. La pré-

sence régulière de maître George à l'église, et la circonstance que la prétendue catholique assistait toujours aux prières qui se faisaient dans la famille suivant le rituel de l'Église anglicane, le justifiaient assez du premier de ces soupçons. Ceux qui avaient à traiter avec lui d'affaires commerciales, ne pouvaient douter qu'il n'eût la tête parfaitement saine; pour réfuter les autres bruits, il suffisait de savoir, et ceux qui prenaient les renseignemens les plus exacts ne pouvaient en douter, que maître George Heriot ne voyait jamais l'étrangère qu'en présence de mademoiselle Pauline, qui était toujours à travailler dans un coin de la chambre où ils s'entretenaient. Il fut reconnu en outre que ces visites duraient rarement une heure, et qu'elles n'avaient lieu qu'une fois par semaine tout au plus. Leurs relations étaient donc trop peu fréquentes et avaient trop peu de durée pour que l'amour fût le nœud qui les rassemblait.

Les curieux se trouvèrent donc en défaut, et furent forcés de renoncer à découvrir le secret de maître Heriot. Mais mille contes ridicules circulèrent parmi les gens ignorans et superstitieux, et notre ami Richie Moniplies en avait entendu quelques échantillons sortir de la bouche du malicieux apprenti de David Ramsay.

Il existait pourtant une personne qui, à ce qu'on croyait, aurait pu donner sur lady Hermione plus de renseignemens que qui que ce fût dans Londres, à l'exception de George Heriot, et c'était la fille unique dudit David Ramsay.

Marguerite n'avait guère plus de quinze ans quand ady Hermione était arrivée en Angleterre. Elle allait souvent chez son parrain, qui s'amusait beaucoup de

ses saillies enfantines, et qui aimait à l'entendre chanter avec une grace naturelle les airs de son pays. C'était une véritable enfant gâtée, tant par l'indulgence de son parrain que par les distractions et l'insouciance de son père, et la déférence qu'assuraient à tous ses caprices sa beauté et la fortune dont elle devait jouir un jour. La réunion de toutes ces circonstances avait rendu la beauté de la Cité aussi capricieuse et aussi volontaire que le devient presque toujours quiconque est l'objet d'un indulgence excessive. Tantôt elle montrait cette affectation de réserve, de timidité et de froideur silencieuse que les jeunes filles prennent souvent pour une aimable modestie; tantôt elle se livrait à ce babil inconsidéré que la jeunesse confond quelquefois avec l'esprit. Marguerite ne manquait pourtant pas de ce dernier don; elle y joignait un jugement sain auquel il ne fallait que des moyens d'observation pour se développer; elle avait de la vivacité, de l'enjouement, de l'aménité, et par-dessus tout un excellent cœur. La lecture des romans et des pièces de théâtre, à laquelle elle consacrait une assez grande partie de son temps, lui avait donné quelque penchant pour le romanesque; et elle y avait puisé des idées bien différentes de celles qu'elle aurait acquises dans les instructions si précieuses d'une mère tendre et éclairée. Enfin les caprices auxquels elle était assez sujette la faisaient accuser, sans trop d'injustice, d'avoir du penchant à la coquetterie. Mais la petite personne était assez adroite pour cacher ses imperfections à son parrain, à qui elle était sincèrement attachée; elle était tellement dans ses bonnes graces, qu'elle obtint, à sa recommandation, la permission de voir lady Hermione.

La vie singulière que menait cette dame, son extrême beauté, que sa grande pâleur rendait encore plus intéressante, le mouvement d'orgueil intérieur que Marguerite éprouvait en se voyant admise plus intimement que personne au monde dans la société d'une femme qui était enveloppée de tant de mystère, tout concourut à faire une profonde impression sur l'esprit de la jeune fille de David Ramsay, et quoique ses conversations avec lady Hermione ne fussent ni bien longues ni confidentielles, cependant, fière de la confiance qui lui était accordée, Marguerite gardait un secret aussi rigoureux sur ce qui se disait dans leurs entretiens, que si chaque mot qu'elle en eût répété eût dû lui coûter la vie. C'était en vain qu'on avait recours à l'insinuation et à la flatterie pour la faire parler : les questions les plus adroites qui lui étaient faites, soit par dame Ursule, soit par toute autre personne également curieuse, ne pouvaient lui arracher le moindre renseignement sur ce qu'elle entendait ou voyait dans cet appartement mystérieux. La plus légère question sur l'Esprit de maître Hériot suffisait, même dans ses momens du plus grand abandon, pour arrêter son babil et la rendre silencieuse comme le tombeau.

Nous faisons mention de cette circonstance pour donner une idée de la force de caractère dont Marguerite était douée, même dans sa première jeunesse; force cachée sous mille lubies fantasques, comme le pilier d'un ancien mur disparaît sous la tapisserie de lierre et de violiers qui le couvre. Il faut pourtant avouer que, quand elle aurait dit tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'elle entendait dans l'appartement Foljambe, elle

n'aurait eu que bien peu de moyens pour satisfaire la curiosité de ceux qui l'interrogeaient.

Dans les commencemens, lady Hermione avait coutume de récompenser les attentions de sa jeune amie par de petits présens plus élégans que précieux, et de l'amuser en lui montrant des curiosités venant de pays étrangers, et dont plusieurs étaient d'une valeur considérable. Quelquefois le temps se passait d'une manière beaucoup moins agréable pour Marguerite, c'est-à-dire à recevoir des leçons de Pauline pour divers ouvrages à l'aiguille. Quoique celle qui l'instruisait les exécutât avec cette dextérité qu'on ne connaissait alors que dans les couvens étrangers, son élève était si paresseuse et si maladroite, que les travaux d'aiguille furent abandonnés, et des leçons de musique prirent leur place. Pauline était aussi une excellente maîtresse dans cet art, et Marguerite, à qui la nature avait donné des dispositions pour ce talent, fit des progrès marqués dans la musique vocale et instrumentale. Ces leçons se donnaient en présence de lady Hermione, et paraissaient lui faire plaisir. Elle accompagnait même quelquefois, de la voix la plus mélodieuse qu'on pût entendre, l'instrument dont touchait sa jeune amie, mais ce n'était jamais que lorsque l'air qu'elle jouait était d'un genre religieux.

Lorsque Marguerite avança en âge, ses relations avec la recluse prirent un autre caractère. On lui permit de parler de ce qu'elle avait vu dans le monde, on l'y encourageait presque; et lady Hermione, en remarquant la justesse et la vivacité d'esprit de sa jeune amie, trouva bien des occasions de lui recommander de se

tenir en garde contre le danger de former des jugemens trop précipités, et d'énoncer ses opinions avec trop d'irréflexion et de légèreté.

Le respect habituel avec lequel Marguerite regardait cette femme singulière, quoique elle n'aimât ni la contradiction ni les reproches, la portait à écouter ses avis avec patience, et à les pardonner en quelque sorte aux bonnes intentions de celle qui les lui donnait. Et cependant, au fond de son cœur, elle pouvait à peine concevoir que lady Hermione, qui ne sortait jamais de l'appartement Foljambe, entreprît d'instruire dans la connaissance du monde une jeune fille qui, deux fois par semaine, parcourait tout l'espace qui séparait Temple-Bar de Lombard-Street, sans parler des promenades du dimanche dans le parc toutes les fois que le temps était beau. Certainement la jolie mistress Marguerite était si peu disposée à endurer de telles remontrances, que ses visites dans l'appartement solitaire seraient probablement devenues plus rares à mesure que ses relations avec le monde devenaient plus fréquentes, si elle n'avait été retenue d'une part par ce respect habituel dont elle ne pouvait se défendre, et de l'autre par l'idée d'être admise, jusqu'à un certain point, à une confiance pour laquelle tant d'autres soupiraient en vain.

D'ailleurs, quoique sa conversation fût toujours sérieuse, Hermione n'était ni sévère ni même trop grave. Elle ne s'offensait pas des écarts de légèreté que Marguerite se permettait quelquefois en sa présence, même dans des occasions où Monna Paula levait les yeux au ciel, et soupirait avec toute la compassion que peut accorder une dévote à ceux qu'elle regarde comme les

esclaves d'un monde profane. Ainsi donc, au total, la jeune fille se résignait, quoique non sans quelque dépit, à écouter les sages avis de lady Hermione, et d'autant plus aisément qu'au mystère dont cette dame était enveloppée il s'était joint dès sa première jeunesse une idée vague de richesse et d'importance, confirmée par bien des circonstances accidentelles qu'elle avait remarquées depuis qu'elle était en état de faire des observations.

Il arrive fréquemment que les avis que nous recevons à contre-cœur, quand on nous les donne sans que nous les demandions, nous deviennent précieux quand quelque embarras nous inspire plus de méfiance contre notre propre jugement que nous n'en avons lorsque tout va au gré de nos désirs ; et cela arrive surtout quand nous supposons à la personne de qui nous les recevons le désir et le pouvoir de joindre à ses conseils des secours efficaces. Telle était la situation dans laquelle Marguerite se trouvait en ce moment. Elle était, ou elle croyait être dans un état à avoir besoin de conseils et de secours, et ce fut pour cette raison qu'après avoir passé une nuit dans l'inquiétude et sans fermer l'œil, elle résolut d'avoir recours à lady Hermione, qu'elle savait très-disposée à donner des avis, et qu'elle espérait trouver en état de lui procurer aussi un autre genre d'assistance. La conversation qui eut lieu entre elles expliquera le sujet de cette visite.

CHAPITRE XIX.

« Parlez-moi, ventrebleu! d'une femme pareille!
» Dans les camps, à l'armée, elle ferait merveille.
» Elle est faite, ma foi, pour aimer un soldat.
» En l'armant elle-même à l'instant du combat,
» Elle lui chanterait couplet et chansonnette,
» Quand même l'ennemi, du son de sa trompette,
» Semblerait à deux pas répéter son refrain;
» On la verrait panser et bander de sa main,
» Sans trembler, sans frémir, sans pousser un murmure,
» D'un amant renversé la plus large blessure,
» Et baiser tendrement son front ensanglanté. »

Ancienne comédie.

Lorsque Marguerite entra dans l'appartement Foljambe, elle trouva celles qui l'habitaient occupées, à leur ordinaire, la maîtresse à lire, et la suivante à travailler à une grande pièce de tapisserie, ouvrage auquel elle s'était constamment appliquée depuis le premier instant que Marguerite avait été admise dans cette retraite.

Hermione fit un signe de tête à Marguerite d'un air

de bonté, mais sans lui parler, et cette jeune fille, accoutumée à cet accueil, ne fut pas fâchée d'avoir quelques instans pour recueillir ses idées. Elle se baissa sur le métier à tapisserie de Monna Paula, et lui dit à demi-voix: — Vous en étiez justement à cette rose, Monna, la première fois que je vous vis. — Voyez: voilà l'endroit où j'ai eu le malheur de gâter la fleur en essayant d'imiter votre point. Je n'avais guère que quinze ans alors. Ces fleurs me vieillissent, Monna Paula.

— Je voudrais qu'elles vous rendissent sage, mon enfant, répondit Monna Paula, dans les bonnes graces de laquelle la jolie mistress Marguerite n'était pas aussi avancée que dans celles de sa maîtresse; ce qui venait en partie d'un caractère naturellement austère qui ne pardonnait rien à la jeunesse et à la gaieté, et en partie aussi de la jalousie que conçoit toujours une suivante favorite contre quiconque lui paraît une sorte de rivale dans l'affection de sa maîtresse.

— Que dites-vous à Monna, petite? demanda Hermione.

— Rien, madame, répondit Marguerite, si ce n'est que j'ai vu trois fois fleurir les fleurs véritables depuis que je vois Monna Paula travailler dans le jardin de sa tapisserie; et ses violettes ne fleurissent pas encore.

— C'est la vérité, ma petite; mais les fleurs qui sont le plus long-temps à s'épanouir sont celles qui durent davantage. Vous les avez vues trois fois fleurir dans le jardin, mais aussi vous les avez vues se faner trois fois. Celles-ci ne redoutent ni la rigueur du froid ni l'ardeur du soleil.

— Vous avez raison, madame; mais elles n'ont ni vie ni odeur.

— C'est comparer une vie agitée par l'espoir et la crainte, mêlée de succès et de revers, en proie à la fièvre de l'amour et de la haine, partagée entre les passions et la sensibilité, remplie d'amertume et abrégée par des alternatives de toute espèce, à une existence calme et tranquille, qui n'est animée que par le sentiment du devoir, et qui ne s'occupe, pendant son cours doux et paisible, qu'à s'en acquitter avec constance. Est-ce là la morale de votre réponse, ma petite?

— Je n'en sais rien, madame; mais j'aimerais mieux être l'alouette qui chante en s'élevant au haut des airs sur les ailes du vent d'été, que le coq perché sur cette verge de fer, qui ne remue que pour s'acquitter de son devoir, en indiquant de quel côté le vent souffle.

— Des métaphores ne sont pas des argumens, ma belle enfant, dit Hermione en souriant.

— J'en suis fâchée, madame, car c'est une manière assez commode de dire sa façon de penser quand elle diffère de celle des personnes à qui l'on doit du respect. D'ailleurs il s'en présente sans fin à l'esprit, et elles sont si agréables ! elles vont si bien au fait !

— Vraiment! Eh bien, faites-m'en donc entendre quelques-unes?

— Par exemple, il serait bien hardi à moi de vous dire que, plutôt que de mener une vie calme et tranquille, j'aimerais assez une petite variété d'espoir et de crainte, de passions et de sensibilité, et... et de tout ce dont vous venez de parler. Mais je puis dire librement, et sans que personne me blâme, que je préfère un papillon à un escarbot; un tremble, dont les feuilles sont toujours agitées, au triste pin d'Écosse, dont le feuillage est perpétuellement immobile; et que de tous les

ressorts, de toutes les chaînes, de tout le bois et le cuivre que les doigts de mon père assemblent artistement, il n'est rien que je déteste autant qu'une vieille grande horloge à la mode d'Allemagne, qui sonne, sans jamais y manquer, les heures, les demi-heures, les quarts et même les demi-quarts d'heure, comme s'il était bien important que tout le monde sache qu'elle est remontée et qu'elle va. Or comparez à cette lourde et vilaine machine la jolie pendule que maître Heriot vous a fait faire, qui joue cent jolis airs, et qui, lorsqu'elle sonne l'heure, fait sortir et sautiller en rond une troupe de joyeux danseurs.

— Mais laquelle de ces deux pendules va le mieux, Marguerite?

— Je dois convenir que... la vieille pendule allemande a l'avantage à cet égard. Je crois que vous avez raison, madame, des comparaisons ne sont pas des argumens; du moins les miennes ne m'ont pas réussi.

— Vraiment, Marguerite, dit Hermione en souriant, il me paraît que vous avez fait bien des réflexions à ce sujet depuis peu.

— Peut-être trop, madame, répondit Marguerite d'un ton assez bas pour n'être entendue que d'Hermione, derrière la chaise de laquelle elle venait de se placer. Elle prononça ces mots d'un ton grave, et ils furent accompagnés d'un demi-soupir qui n'échappa point à l'attention de celle à qui ils s'adressaient.

Hermione tourna sur-le-champ la tête, regarda fixement Marguerite, et, après un instant de silence, ordonna à Monna Paula de se retirer dans l'antichambre, et d'y emporter son métier à tapisserie. Lorsqu'elle fut seule avec sa jeune amie, qui restait toujours appuyée

sur le dossier de sa chaise, elle lui dit de venir s'asseoir près d'elle sur un tabouret.

— Je resterai ici, madame, si vous me le permettez, répondit Marguerite sans changer de position ; je voudrais que vous m'entendissiez sans me voir.

— Au nom du ciel, ma chère enfant, qu'avez-vous donc à m'apprendre que vous ne puissiez dire en face à une amie aussi véritable que je le suis?

— Vous aviez raison, madame, dit Marguerite sans répondre directement à cette question, quand vous me disiez que j'avais fait bien des réflexions depuis peu; mais, malgré toutes mes réflexions, je sens que j'ai eu tort : vous serez fâchée contre moi, mon parrain sera mécontent, et cependant je ne saurais qu'y faire, il faut le sauver.

— *Le!* répéta Hermione, ce petit mot m'explique tout le mystère. Mais venez devant moi, petite folle, que je vous voie. Je parie que vous avez pensé trop souvent au malin apprenti de votre père; il y a long-temps que le nom du jeune Vincent n'est sorti de votre bouche, ce n'est pas une preuve que votre cœur ne songe pas à celui qui le porte. Avez-vous été assez folle pour lui permettre de s'expliquer sérieusement? on m'en a parlé comme d'un jeune homme entreprenant.

— Il ne l'est pas assez pour me dire des choses qui pourraient me déplaire, madame.

— Mais elles ne vous ont peut-être pas déplu, ou peut-être ne vous a-t-il pas encore parlé, ce qui serait plus sage. Ouvrez-moi votre cœur, ma chère amie; votre parrain ne tardera pas à revenir, et nous l'admettrons en tiers à notre consultation. Si le jeune homme a de l'industrie, et que sa famille soit honnête, il est possible

que son défaut de fortune ne soit pas un obstacle insurmontable; mais vous êtes tous deux bien jeunes, Marguerite, et je suis bien sûre que votre parrain voudra que Vincent d'abord finisse son apprentissage.

Marguerite n'avait pas cherché jusqu'alors à désabuser lady Hermione de sa méprise, uniquement parce qu'elle n'osait l'interrompre; mais le dépit que lui firent concevoir ses derniers mots lui donna enfin la hardiesse de s'écrier : — Je vous demande pardon, madame, mais ce n'est ni le jeune homme dont vous parlez, ni aucun apprenti, ni même aucun maître de la Cité de Londres.....

— Marguerite ! s'écria lady Hermione, le ton de mépris avec lequel vous parlez des gens de votre classe, dont plusieurs sont au-dessus de vous sous tous les rapports, et vous feraient beaucoup d'honneur en pensant à vous, ne me paraît pas une bonne garantie de la sagesse de votre choix; car il me semble que vous avez fait nn choix, et je crains bien qu'il ne soit inconsidéré. A qui donc êtes-vous attachée ainsi ?

— A un jeune lord écossais, madame, à lord Glenvarloch, répondit Marguerite en baissant la voix, mais cependant d'un ton assez ferme pour un pareil aveu.

— Au jeune lord Glenvarloch ! répéta lady Hermione du ton de la plus grande surprise; jeune fille, votre raison est égarée.

— Je savais que vous me parleriez ainsi, madame, répliqua Marguerite; c'est ce qu'une autre personne m'a déjà dit, c'est peut-être ce que tout le monde me dirait, c'est ce que je suis quelquefois tentée de me dire moi-même; mais regardez-moi, madame, car à présent je puis me placer devant vous, et dites-moi si mes yeux

et mon accent annoncent quelque dérangement dans mon esprit, quand je vous répète que j'ai fixé toute mon affection sur ce jeune lord.

— S'il n'y a de la folie ni dans vos yeux ni dans votre accent, jeune fille, j'en trouve beaucoup dans ce que vous dites, répondit lady Hermionne d'un ton de réprimande ; où avez-vous jamais vu qu'un amour déplacé ait produit autre chose que des malheurs? — Cherchez un époux parmi vos égaux, Marguerite, et ne vous exposez pas aux dangers et aux maux sans nombre, résultat inévitable d'une passion qui ose s'élever plus haut qu'elle ne peut atteindre. — Pourquoi souriez-vous, jeune fille? Y a-t-il quelque chose à mépriser dans ce que je vous dis?

— Non, certainement, madame. Si je souris, c'est seulement parce que je pense qu'il est bien singulier que, tandis que le rang établit une si grande différence entre des créatures formées du même limon, l'esprit du vulgaire se rencontre quelquefois si bien avec celui des plus hautes classes de la société : il n'y a de différence que dans l'expression. Dame Ursley m'a dit précisément la même chose que vous venez de me dire; la seule différence, c'est que vous, madame, vous me parlez de dangers et de maux sans nombre, et dame Ursley m'a parlé de potence et d'une mistress Turner qui a été pendue.

— En vérité! et qui peut être cette dame Ursley, que votre prudence m'a associée dans la tâche difficile de donner des conseils à une jeune folle?

— La femme du barbier Suddlechops qui demeure à deux pas d'ici, madame, répondit Marguerite avec l'air de la plus grande simplicité, mais n'étant pas

fâchée au fond du cœur de trouver un moyen indirect de mortifier celle qui lui donnait des avis peu agréables. C'est, après vous, madame, la femme la plus prudente que je connaisse.

— C'est une confidente parfaitement choisie ! Vous avez mis beaucoup de délicatesse dans ce choix, et vous n'avez oublié ni ce que vous devez aux autres, ni ce que vous vous devez à vous-même ! Mais qu'avez-vous donc ? où allez-vous ?

— Demander les avis de dame Ursley, madame, répondit Marguerite en feignant de se retirer ; car je vois que vous êtes trop en colère contre moi pour vouloir m'en donner, et le cas est pressant.

— Mais de quoi s'agit-il donc, folle que vous êtes ? dit Hermione d'un ton plus doux. Asseyez-vous, petite, et voyons ce que vous avez à me dire. Il est vrai que vous êtes une folle et une enfant gâtée, mais je ne vous en aime pas moins ; vous m'intéressez, et je vous aiderai si la chose est possible. Asseyez-vous, vous dis-je, et vous verrez que mes avis valent bien ceux de la femme du barbier. Allons, dites-moi ce qui vous fait supposer que vous avez donné votre cœur sans retour à un homme que vous n'avez vu qu'une fois, à ce que je crois.

— Je l'ai vu plus d'une fois, répondit Marguerite en baissant les yeux ; mais je ne lui a parlé qu'une seule. L'impression qu'il a faite sur moi a été si profonde, que je pourrais encore vous répéter jusqu'à la parole la plus insignifiante qu'il a prononcée. Cependant je crois que cette impression aurait pu s'effacer de mon cœur, si d'autres circonstances survenues depuis ce temps ne l'y eussent gravée pour toujours.

— Jeune fille, *toujours* est un mot qui se présente naturellement sur nos lèvres en pareilles occasions; et cependant c'est le dernier que nous devrions employer. Ce monde, ses usages, ses passions, ses peines, ses plaisirs, passent comme le souffle du vent. *Toujours* offre une idée qui n'appartient qu'à ce qui existe audelà du tombeau.

— Vous avez bien raison, madame; aussi ne veux-je vous parler que de l'état actuel de mon cœur, de ce qui durera autant que ma vie, et je n'ignore pas qu'il peut se faire qu'elle soit courte.

— Et qu'y a-t-il donc en ce lord écossais qui puisse l'avoir si fortement gravé dans votre imagination? Je conviens qu'il est fort bien, car je l'ai vu, et je veux bien supposer qu'il est poli et que sa conversation est agréable. Mais quelles sont ses autres qualités? car il faut qu'il en ait de peu communes.

— Il est malheureux, madame, le plus malheureux des hommes; entouré de piéges de toute espèce ingénieusement disposés pour le perdre de réputation, le dépouiller de ses biens, et peut-être même le priver de la vie. Ce plan a été formé d'abord par la cupidité; mais aujourd'hui il est suivi par la vengeance, par la méchanceté la plus prononcée, la plus active; car lord Dalgarno...

— Monna Paula! Monna Paula! s'écria lady Hermione, interrompant sa jeune amie; elle ne m'entend pas, ajouta-t-elle, il faut que j'aille lui parler, je reviendrai dans un moment. Elle sortit de l'appartement, et y rentra presque au même instant.

— Vous avez prononcé un nom que je croyais connaître, lui dit-elle; mais Monna Paula vient de me re-

mettre sur la voie; je ne connais pas votre lord... Quel nom lui avez-vous donné?

— Lord Dalgarno, le plus méchant homme qui existe. Sous l'apparence de l'amitié, il a conduit lord Glenvarloch dans une maison de jeu, dans l'espoir de le voir s'y ruiner; mais l'homme à qui ce faux ami, ce traître avait affaire, était trop vertueux, trop modéré, trop prudent pour se laisser prendre dans un pareil piège. Que fit alors ce vil lord Dalgarno? il tourna la prudence et la modération de celui qu'il voulait perdre contre lui-même, et persuada aux autres que, parce qu'il ne voulait pas devenir la proie des loups, il s'associait avec eux pour avoir une part de leur butin. Et pendant qu'il cherchait si bassement à perdre un compatriote bien éloigné de concevoir le moindre soupçon, il avait grand soin de le tenir entouré de ses créatures, et de l'empêcher de se présenter à la cour et de voir les personnes de son rang. Depuis la conspiration des poudres, il n'y a pas eu de complot plus infame, tramé avec une adresse plus perfide, suivi avec plus de constance et de malignité.

La chaleur avec laquelle Marguerite s'exprimait arracha un sourire mélancolique à lady Hermione. Soupirant ensuite, elle lui dit qu'elle connaissait bien peu le monde dans lequel elle allait vivre, puisqu'elle était si étonnée de le trouver rempli de perfidie et de trahison.

— Mais de quelle manière, lui demanda-t-elle ensuite, avez-vous pu découvrir les vues secrètes de lord Dalgarno; d'un homme qui a dû prendre toutes les précautions que les traîtres oublient rarement?

— Permettez-moi de ne pas répondre à cette question, madame; je ne pourrais le faire sans trahir le

secret que j'ai promis à d'autres. Qu'il me suffise de vous dire que ce que je viens de vous apprendre est aussi sûr que les moyens par lesquels je l'ai appris sont certains. Mais je ne dois les faire connaître à personne. — Pas même à vous, madame.

— Vous êtes trop hardie, Marguerite. Vous mêler de pareilles affaires à votre âge! — Non-seulement c'est une chose dangereuse, mais cela ne convient même pas à une jeune fille.

— Je savais que vous me diriez encore cela, madame, répondit Marguerite avec plus de douceur et de patience qu'elle n'en montrait ordinairement quand on lui faisait quelque reproche; mais Dieu sait que mon cœur n'est animé en ce moment que du désir de sauver un homme innocent, et victime d'un traître. — J'ai trouvé moyen de lui faire donner avis de la fausseté de son ami; mais, hélas! cette précaution n'a fait qu'accélérer sa perte; car il est perdu si l'on ne peut le secourir promptement. Il a accusé de trahison son faux ami; il a tiré l'épée contre lui dans le parc, et il est maintenant exposé au châtiment terrible prononcé par la loi contre ceux qui violent les priviléges du palais.

— Voilà une histoire bien extraordinaire! Lord Glenvarloch est-il donc en prison?

— Non, Dieu merci, madame. Il est dans le sanctuaire de Whitefriars; mais il est douteux que cet asile puisse le protéger dans le cas où il se trouve. On parle d'un ordre délivré par le lord grand-justicier. Un étudiant du Temple a été arrêté, et se trouve inquiété pour avoir favorisé sa fuite. On profitera même du refuge que la nécessité l'a forcé de chercher dans un pareil endroit, pour nuire encore davantage à sa répu-

tation. — Je sais tout cela, mais je ne puis le sauver. — Je ne puis le sauver sans votre aide.

— Sans mon aide, jeune fille! vous perdez la raison. — Dans la retraite où je vis, quel moyen puis-je avoir de secourir ce malheureux jeune lord?

— Vous en avez pourtant le moyen! — Oui, vous en avez le moyen, ou je suis bien trompée. — Ce moyen, qui dans cette ville, dans ce monde, peut venir à bout de tout. — Vous êtes riche, et une faible portion de votre richesse me mettrait en état de le soustraire au danger qui le menace. Il recevrait les moyens et les instructions nécessaires pour s'échapper, et je...

— Et vous l'accompagneriez dans sa fuite sans doute, dit Hermione d'un ton d'ironie, pour recueillir le fruit de vos sages efforts en sa faveur.

— Que le ciel vous pardonne cette pensée injuste, madame! — Je ne le reverrai jamais, mais je l'aurai sauvé, et cette idée me rendra heureuse.

— C'est une conclusion bien froide pour un enthousiasme si ardent et si hardi, dit Hermione en souriant d'un air d'incrédulité.

— Je n'en attends pourtant pas autre chose, madame. — Je pourrais presque dire que c'est tout ce que je désire. Il est bien sûr que je ne ferai aucune tentative pour arriver à un autre but. Si je suis hardie pour ses intérêts, je suis assez craintive en ce qui concerne les miens. Pendant la seule entrevue que j'aie eue avec lui, je n'ai pas eu le courage de lui adresser un seul mot; il ne connaît pas le son de ma voix, et tout ce que j'ai risqué, tout ce qu'il faut que je risque encore, c'est pour un homme qui, si on lui parlait de moi, dirait qu'il a oublié depuis long-temps qu'il ait jamais vu une

créature si insignifiante, qu'il lui ait parlé, qu'il ait été assis près d'elle.

— C'est se livrer à une passion romanesque et dangereuse d'une manière aussi étrange que déraisonnable, dit lady Hermione.

— Vous ne voulez donc pas m'aider? reprit Marguerite; en ce cas, madame, je n'ai plus qu'à me retirer. — Vous avez mon secret, mais je sais que je puis compter sur votre discrétion.

— Un moment, mon enfant; dites-moi quels moyens vous auriez pour servir ce jeune homme, si vous aviez de l'argent à votre disposition.

— Il est inutile que je vous réponde, madame, si vous n'avez pas dessein de m'aider; et si vous en avez l'intention, cela n'est pas moins inutile; vous ne pourriez comprendre les moyens que je dois employer, sans des explications que l'urgence du moment ne permet pas.

— Mais en avez-vous réellement les moyens?

— Avec une somme d'argent un peu considérable, j'ai le moyen de déjouer tous ses ennemis; de le soustraire à la colère du roi courroucé, — au ressentiment plus froid, mais plus déterminé, du prince, — à la vengeance de Buckingham, qui poursuit avec acharnement tout ce qui barre le chemin à son ambition, — à la malice infernale de Dalgarno! — tout, je puis tout déjouer.

— Mais tout cela peut-il s'effectuer sans que vous couriez des risques personnels, Marguerite? Quelque but que vous vous proposiez, vous ne devez mettre en danger ni votre personne ni votre réputation, par le dessein romanesque de rendre service à un autre. —

Moi-même, si je vous aidais dans une entreprise fatale ou indigne de vous, j'en serais responsable auprès de votre parrain, votre bienfaiteur et le mien.

— Comptez sur la parole que je vous en donne, madame, sur le serment que je vous en fais; je n'agirai que par l'entremise d'autres personnes; je ne paraîtrai dans aucune entreprise qui pourrait être dangereuse, ou qui ne conviendrait pas à une personne de mon sexe.

— Je ne sais vraiment que faire, dit lady Hermione; ce peut être un acte d'imprudence, d'irréflexion, que de vous aider dans un projet si étrange, et cependant le but en paraît honorable; et si vos moyens sont sûrs... — Quel est donc le châtiment qu'il doit subir, s'il tombe entre les mains de ses ennemis?

— Hélas! la perte de sa main droite, répondit Marguerite d'une voix entrecoupée par des sanglots.

— Les lois anglaises sont-elles si cruelles? Ce n'est donc que du ciel qu'il faut attendre merci, puisque, même en ce pays de liberté, les hommes sont des loups qui se dévorent les uns les autres. — Calmez-vous, Marguerite, et dites-moi quelle somme est nécessaire pour assurer l'évasion de lord Glenvarloch.

— Deux cents pièces d'or, répondit Marguerite. — Je vous parlerais bien de vous les rendre, car j'en aurai le moyen un jour; mais je sais, c'est-à-dire je pense que cela vous est fort indifférent.

— Ne m'en dites pas davantage, dit lady Hermione, et allez chercher Monna Paula.

CHAPITRE XX.

« Remontez au déluge, et même par-delà,
» Vous verrez qu'en tout temps la femme fut crédule,
» Et que l'homme toujours la trompa sans scrupule.
» L'amour au repentir la conduit-il un jour,
» Son cœur trop confiant la ramène à l'amour. »

Le nouveau Monde.

Au moment où Marguerite rentrait avec Monna Paula, lady Hermione quittait la table sur laquelle elle venait de tracer quelques lignes sur une petite feuille de papier qu'elle remit à sa suivante.

— Monna Paula, dit-elle, portez ce papier à Roberts le caissier; qu'il vous remette la somme qui y est marquée, et apportez-la-moi ici sans retard.

Monna Paula sortit, et sa maîtresse continua :

— Je ne sais, Marguerite, si j'ai tort dans ce que j'ai fait et dans ce que je vais faire pour vous être agréable. Ma vie s'est passée dans une grande solitude, et j'ignore

tout-à-fait les usages de ce monde. — Cette ignorance, je le sais bien, ne saurait être suppléée par la seule connaissance des livres. — J'ai bien peur de vous faire tort à vous-même, et de violer les lois du pays qui m'accorde un refuge, en me rendant à vos désirs : cependant je sens dans mon cœur quelque chose qui m'empêche de résister à vos prières.

— Oh ! écoutez votre cœur ; n'écoutez que lui, généreuse dame ! dit Marguerite en tombant à genoux et en embrassant ceux de sa bienfaitrice, dans l'attitude d'une beauté affligée qui supplie son ange tutélaire. — Les lois des hommes, continua-t-elle, ne sont que des injonctions humaines ; mais les inspirations du cœur sont l'écho de la voix de Dieu.

— Levez-vous, levez-vous, jeune fille, dit Hermione ; vous m'avez attendrie plus que je ne croyais pouvoir l'être. Levez-vous, et expliquez-moi comment il se fait que vos pensées, vos discours et vos moindres actions aient si promptement cessé d'être celles d'une jeune fille capricieuse et fantasque, et que vous vous exprimiez avec toute l'énergie et l'éloquence du cœur.

— Certainement, je ne sais, généreuse dame, répondit Marguerite en baissant les yeux ; mais je présume que, lorsque j'étais légère, je ne songeais qu'à des frivolités. Mes réflexions ont maintenant un objet profond et sérieux, et je suis heureuse que mes expressions répondent à mes pensées.

— Cela doit être, répondit la dame ; cependant ce changement me semble aussi étrange que soudain. Je crois voir une enfant transformée tout à coup en femme réfléchie et passionnée, prête à tout employer ou à tout sacrifier, parce qu'elle éprouve pour l'objet de sa pré-

dilection ce malheureux dévouement qui est souvent si mal récompensé.

Lady Hermione soupira amèrement, et Monna Paula était revenue avant que la conversation allât plus loin. Elle parla à sa maîtresse dans la langue étrangère dont elles se servaient souvent entre elles, et qui était inconnue à Marguerite.

— Il nous faut prendre patience pour quelques instans, dit la dame à Marguerite; le caissier est sorti, mais on l'attend dans une demi-heure.

Marguerite se tordit les mains avec un air de chagrin et d'impatience.

— Les minutes sont précieuses, continua lady Hermione, je le sais, et nous chercherons du moins à n'en point laisser échapper une : Monna Paula restera en bas pour épier le retour de Roberts et terminer avec lui.

Lady Hermione parla en conséquence à sa suivante, qui sortit une seconde fois.

— Vous êtes pleine de bonté, madame, pleine de bienveillance, dit la pauvre Marguerite; — et le tremblement de ses lèvres et de sa main témoignait assez l'agitation douloureuse qui trouble le cœur de ceux qui voient leurs espérances différées.

—Prenez patience, Marguerite, et remettez-vous, dit lady Hermione ; vous pouvez avoir, — vous aurez beaucoup à faire pour venir à bout d'une entreprise si hardie; réservez toutes les forces de votre esprit ; vous en aurez grand besoin. — De la patience..... — C'est le seul remède à opposer aux maux de la vie.

—Oui, madame, dit Marguerite en essuyant ses yeux et cherchant en vain à contenir l'impatience naturelle

à son caractère, — c'est ce que l'on m'a répété, — et souvent ;—c'est, je l'avoue, ce que j'ai moi-même, Dieu me pardonne ! dit à ceux qui étaient inquiets et affligés; mais c'était avant que j'eusse connu moi-même l'affliction et l'inquiétude. Oh ! bien certainement je ne prêcherai plus la patience à qui que ce soit, maintenant que je sais combien le remède est cruel pour le cœur à qui on l'administre.

— Vous y penserez mieux, jeune fille, dit lady Hermione. — Moi aussi, quand je connus le malheur pour la première fois, j'accusais d'injustice ceux qui me parlaient de patience. Mais mes chagrins n'ont cessé que lorsque j'ai appris à regarder la patience comme la meilleure et la seule consolation que cette vie nous offre. — J'en excepte les devoirs de la religion, dont la patience, il est vrai, fait partie.

Marguerite, qui ne manquait ni de bon sens, ni de sensibilité, essuya ses yeux à l'instant, et demanda à sa protectrice pardon de sa vivacité.

— J'aurais pu, j'aurais dû penser, dit-elle, d'après votre genre de vie, madame, que vous aviez aussi connu l'affliction; et cependant Dieu sait que la patience que je vous ai vue déployer vous donne toute sorte de titres pour proposer votre exemple aux autres.

La dame garda un moment le silence, puis elle répondit :

— Marguerite, je vais vous faire une confidence importante. Vous n'êtes plus une enfant, mais une femme raisonnable et sensible. — Vous m'avez dit de votre secret tout ce que vous avez osé ; — je vous dirai du mien tout ce que je puis me hasarder à vous faire connaître. Peut-être me demanderez-vous pourquoi je veux ap-

peler votre intérêt sur mes chagrins, au moment où votre esprit est si agité. Je réponds que je ne puis résister à l'impulsion qui m'y engage. Peut-être est-ce parce que j'ai vu pour la première fois, depuis trois ans, les effets naturels d'une passion réelle, que ma douleur s'est réveillée, et ne peut plus être contenue dans mon sein. — Peut-être dois-je avoir l'espérance que vous profiterez de mon histoire, puisque vous êtes sur le point d'aller vous briser sur le rocher contre lequel toutes mes espérances de bonheur ont échoué sans retour. — Mais n'importe : si vous voulez m'écouter, je vous ferai connaître la triste solitaire de l'appartement Foljambe, et pourquoi elle y réside. Mon récit servira du moins à nous faire passer le temps, jusqu'à ce que Monna Paula nous apporte la réponse de Roberts.

A toute autre époque de sa vie, Marguerite aurait entendu avec un intérêt sans partage une confidence si flatteuse en elle-même, et sur un sujet qui avait si fortement excité l'attention générale. Même dans ce moment d'angoisse, quoiqu'elle ne cessât pas d'écouter avec inquiétude et émotion, dans l'espoir d'entendre le bruit des pas de Monna Paula, cependant, autant par reconnaissance et par égard que par un peu de curiosité, elle eut du moins toute l'apparence de prêter une attention soutenue à lady Hermione, et elle la remercia humblement de la confiance qu'elle lui accordait.

Lady Hermione, avec ce calme qui accompagnait ses discours et ses actions, raconta ainsi son histoire à sa jeune amie :

— Mon père, dit-elle, était un marchand, mais il était d'une ville dont les marchands sont des princes. Je suis la fille d'une noble maison de Gênes, dont le nom

antique et glorieux était des plus révérés parmi ceux de cette fameuse aristocratie.

Ma mère était une noble écossaise. Elle descendait, — ne tressaillez pas, — elle descendait à un degré peu éloigné de la maison de Glenvarloch. — Il n'est donc pas étonnant que je me sois facilement laissé intéresser par les malheurs de ce jeune lord. Il est mon proche parent. Ma mère, qui était assez fière de son origine, m'apprit de bonne heure à prendre intérêt à ce nom. Mon aïeul maternel, cadet de la maison Glenvarloch, avait suivi la fortune d'un infortuné fugitif, Francis, comte de Bothwell, qui, après avoir promené ses malheurs dans plusieurs cours étrangères, s'établit enfin en Espagne, et y vécut d'une misérable pension qu'il obtint en embrassant la foi catholique. Ralph Olifaunt, mon grand-père, se sépara de lui, et fixa son séjour à Barcelone, où l'amitié du gouverneur fit tolérer son hérésie, puisque tel est le nom qu'on donnait à ses principes religieux. Mon père, par la nature de son commerce, résidait plus à Barcelone que dans son pays natal, quoiqu'il fît parfois des voyages à Gênes.

Ce fut à Barcelone qu'il connut ma mère, qu'il l'aima et l'épousa. Ils différaient de croyance, mais l'amour les mettait toujours d'accord. Je fus leur seul enfant. En public je me conformais aux doctrines et aux rites de l'église de Rome; mais ma mère, qui les avait en horreur, m'élevait secrètement dans la religion réformée; et mon père, soit indifférence, soit qu'il ne voulût pas affliger la femme qu'il aimait, ignora ou eut l'air d'ignorer que j'avais adopté la religion de son épouse.

Mais quand malheureusement mon père fut attaqué, dans la force de l'âge, d'une forte maladie dont il mou-

rut, et qu'il reconnut incurable, il prévit les risques auxquels sa veuve et sa fille seraient exposées, quand il ne serait plus, dans un royaume tout dévoué au catholicisme. Pendant les deux dernières années de sa vie, il s'occupa de réaliser et de faire passer en Angleterre une grande partie de sa fortune, et elle fut avantageusement placée, grace à la probité de l'homme vertueux sous le toit de qui je réside. Si mon père avait assez vécu pour accomplir son dessein, il aurait retiré tous ses fonds du commerce, nous aurait accompagnées en Angleterre, et nous y aurait vues vivre en paix et honorées avant sa mort. Il mourut laissant plusieurs sommes engagées entre les mains de ses débiteurs d'Espagne; il avait fait surtout une consignation considérable à une société de commerçans de Madrid, qui, après sa mort, ne se montra nullement disposée à rendre ses comptes.

Plût à Dieu que nous eussions laissé ces méchans hommes en possession de leur butin! car ce fut ainsi que leur cupidité considéra la propriété de leur correspondant. Nous avions assez pour vivre dans l'aisance, et même dans la splendeur, en Angleterre; mais nos amis se récrièrent sur la folie de souffrir que ces hommes sans principes nous dépouillassent. La somme qui était notre propriété légitime était forte, et la réclamation en ayant été faite, ma mère pensa que la mémoire de mon père exigeait qu'on persistât d'autant plus à la soutenir, que les associés cherchaient à porter atteinte à sa réputation, pour donner une couleur de justice à leur refus de nous satisfaire.

Nous allâmes donc à Madrid. J'étais alors de votre âge, ma chère Marguerite; jeune et inconsidérée comme

vous l'avez été jusqu'ici. Nous allâmes, dis-je, à Madrid solliciter la protection de la cour et du roi, sans laquelle on nous prévint que nous attendrions vainement justice contre une société riche et puissante.

Notre séjour dans la capitale de l'Espagne se prolongea pendant plusieurs mois. Pour ce qui me regardait, la douleur naturelle que m'avait causée la mort d'un père dont la tendresse était réelle, quoique peu démonstrative, s'étant adoucie, je m'inquiétai peu d'être retenue à Madrid par un procès, quand il aurait dû nous y retenir pour toujours. Ma mère se permit et m'accorda plus de liberté que nous n'étions accoutumées d'en avoir. Elle trouva des parens parmi les officiers irlandais et écossais, dont plusieurs avaient des grades élevés au service d'Espagne. Leurs femmes et leurs filles devinrent nos amies et notre société. J'eus de continuelles occasions de m'exercer dans la langue de ma mère, que j'avais apprise dès l'enfance. Peu à peu ma mère devenant mélancolique, et voyant dépérir sa santé, se laissa entraîner par sa tendresse aveugle pour moi, à me permettre d'aller dans des sociétés où elle ne venait pas : j'y allais avec certaines dames à qui elle croyait pouvoir me confier, et surtout sous les auspices de la femme d'un officier général, dont la faiblesse ou la trahison fut la première cause de tous mes malheurs. J'étais vive, Marguerite, et, je le répète, inconsidérée comme vous l'étiez naguère; et mon attention, comme la vôtre, se fixa sur un seul objet, et fut absorbée par un seul sentiment.

La personne qui l'excita était un Anglais, un militaire, jeune, noble, beau et brave. Jusque-là nos destinées se ressemblent : fasse le ciel que le parallèle ne

puisse aller plus loin! Cet homme si noble, si beau, si accompli, si brave, — ce *lâche*, car c'est là son véritable nom, Marguerite, me parla d'amour et se fit écouter. Pouvais-je soupçonner sa sincérité? S'il était riche, noble, et d'une naissance illustre, n'étais-je pas une riche et noble héritière? Il est vrai qu'il ne sut jamais quelle était la fortune de mon père, je ne la lui fis point connaître; je ne me rappelle guère si moi-même, à cette époque, je savais que la plus grande partie de cette fortune était à l'abri d'un pouvoir arbitraire et affranchie des caprices d'un tribunal sans honneur. Mon amant pouvait penser, comme ma mère aurait voulu le faire croire à tout le monde, que presque toute notre fortune dépendait du procès hasardeux que nous étions venues suivre à Madrid. — Opinion qu'elle avait laissé s'établir à dessein, persuadée que si l'on savait que mon père avait transporté en Angleterre une portion si considérable de sa fortune, cela ne ferait que nuire au recouvrement des sommes qui nous étaient dues. Cependant, sans en savoir plus que le public sur ma position réelle, l'homme dont je parle était, je crois, sincère dans ses prétentions. Il avait lui-même assez de crédit pour obtenir une décision en notre faveur dans les cours de justice; et quand ma fortune n'aurait consisté qu'en ce qu'il y avait en Espagne, elle aurait encore été assez considérable. En un mot, quels que fussent ses motifs, il s'adressa à ma mère pour obtenir ma main, de mon consentement et de mon aveu. Le jugement de ma mère s'était affaibli pendant une langueur et une maladie toujours croissantes; mais ses passions n'en étaient devenues que plus irritables.

Vous avez entendu parler des anciennes inimitiés

écossaises, dont on peut dire, en empruntant le langage de l'Écriture, que les pères mangent des raisins verts et que les dents des enfans sont agacées. Malheureusement (je devrais dire heureusement, maintenant que je connais le perfide tel qu'il s'est montré) quelque trahison semblable à la sienne avait sans doute divisé jadis sa maison et celle de ma mère, qui avait hérité de la haine de ses aïeux. Quand il fit la demande de ma main, elle ne put contenir son indignation. — Elle lui rappela tous les outrages que les deux familles ennemies s'étaient prodigués pendant une haine de deux siècles. — Elle l'accabla de toutes les expressions de son mépris, et rejeta son alliance comme celle du dernier des hommes.

Mon amant se retira irrité; moi, je restai pleurant et murmurant contre la fortune. Je dois avouer ma faute, je murmurai même contre ma tendre mère. J'avais puisé d'autres sentimens dans mon éducation; les traditions des guerres et des haines de la famille de ma mère, en Écosse, qui étaient pour elle des monumens et des chroniques révérées, me semblaient aussi folles et aussi insignifiantes que les exploits et les caprices de Don-Quichotte. Je blâmais amèrement ma mère de sacrifier mon bonheur à un vain rêve de dignité de famille.

Cependant mon amant chercha à renouer notre liaison. Nous nous revîmes souvent chez la dame dont je parlais tout à l'heure, et qui, soit légèreté, soit esprit d'intrigue, favorisait notre tendresse clandestine. — Enfin nous fûmes mariés en secret, — tant je fus entraînée par mon aveugle passion!

Mon amant s'était procuré l'assistance d'un ministre de l'église anglicane. Monna Paula, qui avait été ma

suivante depuis l'enfance, fut un des témoins de notre union. Je dois rendre justice à cette fidèle compagne. — Elle me conjura de suspendre ma résolution jusqu'à ce que la mort de ma mère nous permît de célébrer publiquement notre hymen; mais les instances de mon amant et ma passion elle-même l'emportèrent sur ses remontrances. La dame qui était dans le secret de notre amour, mais qui peut-être ignorait les sentimens réels de mon époux, nous servit aussi de témoin. C'était à l'ombre de son nom et sous l'abri de son toit que nous avions trouvé les moyens de nous voir si souvent.... Mon époux semblait aussi sincère et aussi tendre que moi-même.

— Il était empressé, disait-il, de satisfaire son orgueil en me présentant à un ou deux de ses nobles compatriotes, ses amis. C'est ce qui ne pouvait avoir lieu chez lady D***; mais par ses ordres, que je pouvais dès-lors considérer comme des lois pour moi, je me hasardai à aller le visiter deux fois à son hôtel, accompagnée seulement de Monna Paula.

Il y avait une petite réunion de deux dames et de deux gentilshommes. On fit de la musique, on rit, on dansa; j'avais entendu parler de la franchise de la nation anglaise, mais je ne pus m'empêcher de penser qu'elle touchait presque à la licence pendant cette espèce de fête et la collation qui suivit. J'attribuais mes scrupules à mon inexpérience, il est vrai, et me gardais bien de douter que rien de ce qu'approuvait mon époux pût être inconvenant.

Bientôt ma destinée devait changer : ma pauvre mère mourut. — Je fus heureuse que ce triste événement eût lieu avant qu'elle eût découvert ce qui lui eût déchiré le cœur.

On a pu vous dire comment en Espagne les prêtres, et surtout les moines, assiégent les lits des mourans pour en obtenir des legs destinés au trésor de l'Église. Je vous ai dit que le caractère de ma mère était aigri par la maladie, et que son jugement avait aussi souffert à proportion. Elle recueillit ses forces pour se livrer à tout le ressentiment que lui inspira l'importunité des prêtres réunis autour de son lit de mort; et l'esprit sévère de la secte réformée, à laquelle son cœur avait toujours été attaché, sembla animer ses dernières paroles.

Elle avoua la religion qu'elle avait long-temps cachée, renonça à toute espérance, à tout secours qui ne venait point d'elle, repoussa avec mépris les cérémonies de l'Église romaine, reprocha amèrement aux prêtres étonnés leur hypocrisie et leur avarice, et finit par leur ordonner de sortir de la maison.

Ils sortirent avec rage, mais ce fut pour revenir avec le pouvoir inquisitorial, ses mandats d'arrêt et ses officiers. — Ils ne trouvèrent plus que le cadavre de celle sur qui ils espéraient assouvir leur vengeance.

Comme on découvrit bientôt que j'avais partagé l'hérésie de ma mère, je fus arrachée de ses bras refroidis par la mort, emprisonnée dans un cloître solitaire, et traitée avec une sévérité que l'abbesse m'assura être due autant au déréglement de ma vie qu'à mes erreurs spirituelles. J'avouai mon mariage pour justifier la situation dans laquelle je me trouvais. — J'implorai le secours de la supérieure pour en instruire mon époux. Elle sourit froidement à cette proposition, et me dit que l'Église m'avait destiné un meilleur époux. Elle me conseilla de penser à la grace spirituelle, et de mé-

riter un traitement plus doux en me hâtant de prendre le voile.

Afin de me convaincre que je n'avais point d'autre ressource, elle me montra un décret du roi, par lequel toute ma fortune était assurée au couvent de Sainte-Madeleine, et devenait sa propriété à ma mort, ou dès que j'aurais prononcé mes vœux. Comme j'étais inébranlable dans mon refus de prendre le voile, par principe de religion et par amour pour mon époux, je crois (Dieu me pardonne si j'ai tort), je crois que l'abbesse désirait s'assurer mes dépouilles en accélérant ma fin.

Le couvent était pauvre, et situé dans les montagnes de Guadarama. Quelques-unes des sœurs étaient filles d'*Hidalgos*, voisins aussi pauvres que fiers et ignorans. D'autres étaient des femmes qu'on y avait enfermées par suite de leur inconduite. La supérieure elle-même était d'une grande famille, au crédit de laquelle elle devait sa place. Mais on prétendait qu'elle avait déshonoré ses parens par ses vices dans sa jeunesse; et maintenant, dans son âge avancé, l'avarice, la soif du pouvoir, un véritable instinct de sévérité et de cruauté, avaient succédé à son goût pour les voluptés terrestres. — Je souffris beaucoup sous cette femme; encore à présent son œil terne et sinistre, sa grande taille, et son visage dur et austère, m'effraient pendant mon sommeil.

Je n'étais pas destinée à être mère. Je fus très-malade, et ma guérison fut long-temps douteuse; les plus violens remèdes me furent administrés, si toutefois c'étaient des remèdes. Ma santé se rétablit enfin contre mon attente et celle de tous ceux qui m'entouraient; mais, quand j'aperçus mon visage pour la première fois

dans une glace, je crus que c'était celui d'un spectre. J'étais accoutumée à être flattée par tout le monde, et surtout par mon époux, sur la beauté de mon teint ; — ce teint était complètement privé de sa fraîcheur, et, ce qui est plus extraordinaire, je ne l'ai jamais recouvrée. J'ai remarqué que le petit nombre de personnes qui me voient me regardent comme un fantôme. — Telles ont été les suites du traitement que j'ai essuyé. Dieu puisse pardonner à ceux qui en furent les instrumens ! — Je remercie le ciel de pouvoir parler ainsi avec autant de sincérité que j'en mets à prier pour le pardon de mes propres péchés.

On s'adoucit à mon égard ; on était touché peut-être par mon aspect étrange qui attestait mes souffrances, ou l'on craignait que cette affaire n'attirât l'attention pendant la visite que l'évêque devait bientôt faire au monastère.

Un jour que je me promenais dans le jardin du couvent, ce dont j'avais récemment obtenu la permission, un vieil esclave maure, qui le cultivait, murmura quelques paroles à demi-voix, au moment où je passais près de lui, mais sans cesser de tenir fixés vers la terre son front ridé et tout son corps décrépit ; j'entendis distinctement qu'il prononçait le mot de *poterne* et le nom d'une fleur qui est l'emblème de la consolation (1).

Je connaissais un peu le langage symbolique des fleurs, qui fut jadis si perfectionné parmi les Maures d'Espagne ; mais, quand je l'aurais ignoré, le captif a bientôt compris tout ce qui semble lui promettre sa li-

(1) *Pensée, heart's ease :* littéralement, *soulagement du cœur.* Éd.

berté. Avec autant de promptitude que je pus en risquer, de peur d'être observée par l'abbesse ou quelques-unes des religieuses, je me dirigeai vers la porte du jardin. Elle était soigneusement fermée comme de coutume; je toussai faiblement, et j'entendis qu'on me répondait de l'autre côté du mur. — O ciel! c'était la voix de mon époux qui disait :

— Ne restez pas une minute de plus en ce moment mais revenez aussitôt que la cloche aura sonné les vêpres.

Je me retirai transportée de joie. Je n'avais ni le droit ni la permission d'assister aux vêpres; mais j'étais ordinairement enfermée dans ma cellule pendant que les religieuses étaient dans le chœnr.

Depuis ma convalescence, elles avaient cessé de fermer la porte, quoique je fusse menacée du plus sévère châtiment si je franchissais le seuil de ma cellule. — Quel que fût ce châtiment, je me hâtai de le braver. — Dès que le dernier son de la cloche de vêpres eut cessé de se faire entendre, je m'esquivai de ma chambre; je descendis au jardin sans être vue; je courus à la porte; je la vis ouverte; jugez de mon ravissement : un moment après, j'étais dans les bras de mon époux. Il avait avec lui un autre cavalier d'un extérieur noble. — L'un et l'autre étaient armés et masqués. Leurs chevaux, et un troisième sellé pour moi, nous attendaient dans un bosquet voisin, sous la garde de deux autres cavaliers masqués aussi, et qui paraissaient être des valets. En moins de deux minutes, nous fûmes à cheval, et nous galopâmes aussi vite que nous le pûmes à travers des routes détournées et en mauvais état. Un des domestiques nous précédait pour nous servir de guide.

La précipitation de notre fuite et l'agitation de tous mes sens me faisaient garder le silence et m'empêchaient d'exprimer ma surprise et ma joie autrement que par quelques paroles entrecoupées.

C'était aussi une excuse pour le silence de mon époux. Enfin nous nous arrêtâmes dans une cabane solitaire. — Les cavaliers descendirent de leurs montures, et ce ne fut pas m...... m...... mon époux, voulais-je dire, qui me donna la main; il semblait tout occupé de son cheval, pendant que l'étranger m'aidait à descendre.

— Entrez dans cette cabane, me dit-il, hâtez-vous de changer de costume. Vous trouverez quelqu'un pour vous aider. — Il faut partir dès que vous aurez mis de nouveaux vêtemens.

J'entrai dans la cabane, où je fus reçue par la fidèle Monna Paula, qui attendait mon arrivée depuis plusieurs heures, agitée par la crainte et l'inquiétude. Avec son aide, je me dépouillai des vieux vêtemens du couvent, dont je changeai le costume détesté pour un habit de voyage à la mode anglaise. J'observai que Monna Paula en avait un semblable. J'avais à peine revêtu le mien, qu'on nous pressa de remonter à cheval. On en avait préparé un pour Monna Paula, et nous poursuivîmes notre route. Nous passâmes bientôt près d'un lac où fut jeté mon vêtement de religieuse, dans lequel on avait enveloppé une pierre. Les deux cavaliers nous précédaient; je venais après eux avec ma compagne, et les deux valets formaient l'arrière-garde.

Monna Paula me répéta plusieurs fois dans la route linjonction de ne pas parler : notre vie en dépendait. Je fus aisément persuadée de garder le silence, car

une fois que la première agitation, produite par le sentiment de la liberté, fut passée, je me sentis étourdie par la rapidité de la course, et j'eus besoin de tout mon courage pour me tenir en selle, jusqu'à ce qu'à la nuit tombante, nous aperçûmes tout à coup devant nous une grande lumière.

Mon époux arrêta son cheval, et il approcha deux fois de ses lèvres un sifflet, dont le son fut suivi d'une réponse dans le lointain. Toute notre troupe alors s'arrêta sous les larges branches d'un liège; et mon époux, s'approchant de moi, me dit d'une voix dont j'attribuai alors l'accent embarrassé à sa sollicitude pour ma sûreté.

—Il faut nous séparer. Ceux à qui je vous confie sont des *contrebandiers*, qui ne vous connaissent que comme Anglaise, mais qui, moyennant une forte somme, ont consenti à vous escorter à travers les Pyrénées jusqu'à Saint-Jean-de-Luz.

— Et vous, m'écriai-je avec émotion, quoiqu'à voix basse, ne venez-vous pas avec nous?

— Impossible, répondit-il; ce serait tout perdre. — Prenez bien garde de ne parler qu'anglais à ces gens-là. — Ne leur laissez pas même soupçonner que vous entendez ce qu'ils disent en espagnol. — Votre vie en dépend.—Quoiqu'ils vivent en éludant les lois d'Espagne, ils frémiraient à l'idée seule d'outrager celles de l'Église. —Je les vois venir.—Adieu, adieu.

Ces derniers mots furent précipitamment prononcés. — Je tentai de le retenir encore un moment par son manteau, que je saisis d'une faible main.

— Vous viendrez donc me rejoindre, j'espère, à Saint-Jean-de Luz.

— Oui, oui, répondit-il à la hâte. — Vous trouverez votre protecteur à Saint-Jean-de-Luz.

Il retira son manteau de mes mains, et disparut dans l'obscurité. — Son compagnon s'approcha, me baisa la main, ce dont je m'aperçus à peine dans ce moment d'angoisse, et il suivit mon époux avec un des domestiques.

Les larmes d'Hermione coulèrent ici assez abondamment pour faire craindre l'interruption de son récit. Quand elle reprit, ce fut en adressant une espèce d'apologie à Marguerite.

—Chaque circonstance, de cette époque, où je jouissais encore d'une illusion de bonheur, dit-elle, est profondément gravée dans ma mémoire, qui, pour tout ce qui m'est arrivé depuis, est aussi aride qu'un désert monotone d'Arabie. Mais je n'ai aucun droit, Marguerite, agitée comme vous l'êtes par votre anxiété, de vous faire essuyer l'ennui des détails de mes inutiles souvenirs.

Les yeux de Marguerite étaient remplis de larmes. Il était impossible qu'il en fût autrement, puisque ce récit lui était fait par sa bienfaitrice infortunée, et ressemblait, à quelques égards, à sa propre situation : cependant on ne doit pas la blâmer trop sévèrement, si, tout en pressant la généreuse dame de poursuivre son histoire, elle jetait involontairement un regard vers la porte, dans l'impatience que lui causait le retard de Monna Paula.

Lady Hermione comprit et pardonna ce conflit d'émotions. Elle méritait bien aussi d'être excusée, si, à son tour, dans le minutieux récit des secrets long-temps ensevelis dans son sein, elle semblait oublier les peines

personnelles de sa protégée, dont l'esprit en était au moins occupé principalement, si elles n'absorbaient pas toute sa sensibilité.

— Je vous disais, je crois, reprit la dame en continuant son histoire, qu'un des deux domestiques suivit les deux cavaliers; l'autre resta avec nous, dans le but, probablement, de nous remettre entre les mains de ceux que m..... — je veux dire de ceux que mon époux avait appelés par son signal. Après un mot ou deux d'explication entre eux et le domestique, dans une sorte de *patois* que je ne comprenais pas, un des étrangers saisit mon cheval par la bride, un autre celui de Monna Paula, et ils nous emmenèrent vers la lumière à l'apparition de laquelle j'ai dit que nous nous étions arrêtées. Je touchai Monna Paula, et je m'aperçus qu'elle tremblait; ce qui me surprit, parce que je savais que son caractère était presque aussi énergique et aussi hardi que celui d'un homme.

Quand nous fûmes près du feu, l'aspect des espèces d'Égyptiens qui étaient autour, leurs larges chapeaux, leurs ceintures garnies de poignards et de pistolets, et tout l'appareil d'une vie d'aventures et de périls, m'auraient effrayée dans toute autre circonstance. Mais alors je ne pensais qu'à la douleur de m'être séparée de mon époux au moment où je venais d'être délivrée.

Les femmes de la troupe, car il y en avait trois ou quatre parmi ces contrebandiers, nous reçurent avec une espèce de politesse grossière. Par leurs costumes et leurs manières, elles ne différaient guère des hommes auxquels elles étaient associées. — Même audace, même soif de périls; elles portaient des armes comme eux, et

nous eûmes l'occasion de voir qu'elles s'en servaient presque aussi bien.....

Il m'était impossible de ne pas redouter cette troupe de sauvages; cependant ils ne nous fournirent aucun motif de plainte, car ils nous témoignaient dans toutes les occasions une espèce de prévenance brusque, ayant égard à notre faiblesse et à nos besoins, pendant le voyage, même lorsque nous les entendions murmurer entre eux contre notre mollesse : semblables à un grossier voiturier qui, chargé de marchandises riches et fragiles, prend toutes les précautions nécessaires pour leur conservation, tout en maudissant le surcroît de peine qu'elles lui occasionent. Une fois ou deux seulement, qu'ils furent contrariés dans leur trafic de contrebande, qu'ils perdirent quelques marchandises dans une rencontre avec les officiers du fisc, et qu'ils furent poursuivis par des soldats, leurs murmures prirent un caractère plus alarmant pour les oreilles épouvantées de ma suivante et pour les miennes. Sans oser paraître les comprendre, nous les entendions maudire les hérétiques insulaires à cause desquels Dieu, saint Jacques et Notre-Dame avaient frustré leurs espérances. Ce sont là de tristes souvenirs, Marguerite.

— Pourquoi donc, généreuse dame, répondit Marguerite, vous y arrêtez-vous ainsi?

— Ah! dit lady Hermione, c'est parce que je suis comme le criminel sur l'échafaud, et je voudrais prolonger le temps qui précède la dernière catastrophe. Oui, chère Marguerite, je m'appesantis sur les événemens de ce voyage, si fécond en fatigues et en dangers... Nous traversâmes des déserts arides et des montagnes; et, quoique nos compagnons, hommes et femmes, fus-

sent sans pitié et sans lois, exposés à de terribles représailles de la part de ceux avec qui ils avaient constamment affaire, — cependant j'aimerais mieux détailler nos hasards et nos périls pendant cette route pénible, que de dire ce qui m'attendait à Saint-Jean-de-Luz.

— Mais vous y arrivâtes en sûreté? dit Marguerite.

— Oui, ma fille, reprit lady Hermione, et nous fûmes conduites par le chef des contrebandiers à la maison qui lui avait été indiquée pour nous recevoir; il nous y conduisit, dis-je, avec la même exactitude scrupuleuse qu'il aurait mise à livrer à un de ses correspondans une balle de marchandises prohibées. On me dit que quelqu'un m'y attendait depuis deux jours: — je volai dans l'appartement; et lorsque j'espérais embrasser mon époux, je me trouvai dans les bras de son ami.

— L'infame! s'écria Marguerite, dont l'anxiété avait, en dépit d'elle-même, été suspendue un moment par le récit de la dame.

— Oui, reprit Hermione avec calme, quoique sa voix fût tremblante, — c'est là le nom qui lui convient. Lui, Marguerite, lui pour qui j'avais tout sacrifié, — dont l'amour et le souvenir m'étaient même plus chers que ma liberté quand j'étais dans le couvent, — plus chers que ma vie dans mon périlleux voyage; — eh bien! il avait pris ses mesures pour se délivrer de moi et me passer comme une vile courtisane à un ami débauché.

D'abord l'étranger ne fit que rire de mes larmes et de mon désespoir, comme si ce n'eût été que la colère d'une prostituée qui se voyait abusée, ou l'affectation rusée d'une courtisane. Il rit de m'entendre invo-

quer mon mariage, en m'assurant qu'il savait que c'était une comédie que j'avais exigée de son ami pour me réserver dans l'occasion un rôle de délicatesse. Il exprima sa surprise de ce que je considérais autrement une cérémonie qui ne pouvait être valide ni en Espagne ni en Angleterre, et il eut l'audace de m'outrager jusqu'à m'offrir de contracter avec moi une semblable union. Mes cris appelèrent Monna Paula à mon secours. — Elle n'était pas loin, car elle s'attendait à quelque scène de cette espèce.

— Bon dieu! dit Marguerite, était-elle complice de votre lâche époux?

— Non, lui répondit Hermione, ne lui faites pas cette injustice. Ce fut sa persévérance qui découvrit le lieu où j'étais captive. — Ce fut elle qui en informa mon époux; et, remarquant dès-lors que la nouvelle intéressait bien plus son ami que lui, elle conclut que c'était le projet de l'infame de se débarrasser de moi. Dans le voyage, ses soupçons furent confirmés; elle l'avait entendu faire observer à son compagnon, avec un sourire ironique, le changement complet que ma prison et ma maladie avaient opéré dans mes traits; et l'autre avait répliqué que mon teint se réparerait par un peu de rouge espagnol. Cette circonstance, réunie à d'autres, l'ayant préparée à cette trahison, Monna Paula entra, maîtresse d'elle-même, et se disposant à me soutenir. Ses calmes remontrances firent plus que mon désespoir. Si l'étranger ne crut pas tout ce que nous lui apprîmes, il se conduisit du moins en homme d'honneur, qui ne voulait point faire violence à des femmes, quelles qu'elles fussent. Il renonça à nous importuner

de sa présence; et non-seulement il apprit à Monna Paula comment nous devions nous rendre à Paris, mais encore il lui remit de l'argent pour le voyage.

De Paris j'écrivis à M. Heriot, le plus fidèle correspondant de mon père. Il partit au reçu de ma lettre, et..... — Mais voici Monna Paula avec la somme que vous désirez, et davantage; prenez-la, ma chère fille. — Servez ce jeune homme, si vous le voulez; mais, Marguerite, n'attendez pas sa reconnaissance en retour.

Lady Hermione prit des mains de sa suivante le sac d'or, et le donna à sa jeune amie, qui se jeta dans ses bras, baisa ses joues pâles, que le récent souvenir de ses chagrins venait de baigner de larmes; puis, essuyant ses yeux, Marguerite sortit de l'appartement d'un pas résolu.

CHAPITRE XXI.

« N'allez point parcourir la terre :
» C'est ici que vous pourrez voir
» L'homme unique dont le rasoir
» N'est égalé que par sa bière. »

Inscription sur l'enseigne d'un cabaret tenu par un barbier.

Nous sommes obligés de transporter nos lecteurs à l'habitation de Benjamin Suddlechops, mari de l'active et industrieuse dame Ursule, et qui lui-même faisait plus d'un métier. Il ne se contentait pas de peigner les cheveux et la barbe, de retrousser les moustaches à la militaire ou de leur donner la forme inclinée qui distinguait les bourgeois : il savait aussi tirer du sang par le moyen des ventouses ou de la lancette, extraire un chicot et s'acquitter des autres fonctions de la phar-

macie subalterne (1) presque aussi bien que son voisin Raredrench l'apothicaire; il pouvait, au besoin, tirer un verre de bière aussi bien qu'arracher une dent, percer un tonneau comme une veine, et laver avec une bonne rasade d'ale les moustaches que son adresse venait de friser; mais il faisait ces divers métiers séparément.

Sa boutique de barbier projetait sa longue et mystérieuse enseigne dans Fleet-Street; elle était peinte de toutes couleurs, pour figurer les rubans qui l'eussent garnie au temps jadis. A sa fenêtre, on voyait des rangs de dents enfilées avec du laiton, comme les grains d'un chapelet; — des bassins au fond desquels était un haillon rouge, pour figurer du sang : un avertissement de longueur raisonnable expliquait ces emblèmes, et invitait les malades à se faire saigner, ventouser, etc., etc., tandis que les opérations, plus profitables, mais moins honorables, sur la coiffure et la barbe, étaient annoncées plus brièvement, mais en un style non moins sérieux.

En entrant, on trouvait la vieille chaise de cuir pour les patiens, et la guitare, alors appelée *ghittern*, avec laquelle une pratique pouvait s'amuser jusqu'à ce que son prédécesseur sortît des mains de Benjamin. Cet instrument maintes fois écorchait, par métaphore, les oreilles de celui dont le menton éprouvait littéralement la scarification du rasoir. Tout, dans ce lieu, indiquait le chirurgien-barbier ou le barbier-chirurgien.

Mais il y avait, sur le derrière de la maison, une pe-

(1) Nous avons déjà fait observer qu'un apothicaire anglais est une espèce de docteur. — Éd.

tite salle destinée à servir de buvette, dont l'entrée, séparée, s'ouvrait dans une allée sombre et étroite communiquant avec Fleet-Street, après maints circuits à travers plusieurs passages et plusieurs cours.

Ce temple secret de Bacchus avait aussi une sombre communication avec la boutique de Benjamin, par un long corridor étroit qui conduisait dans le sanctuaire où quelques vieux ivrognes avaient coutume de faire leur libation du matin, et où d'autres buveurs honteux vidaient leur verre de liqueur après être entrés chez le barbier, sous le prétexte de se faire raser.

En outre, cette chambre avait une issue séparée dans l'appartement de dame Ursule, et dont on croyait qu'elle faisait usage dans ses diverses fonctions, soit pour sortir elle-même secrètement, soit pour introduire ceux de ses cliens qui ne se souciaient pas d'être aperçus quand ils allaient chez elle.

En conséquence, après une heure de l'après-midi, lorsque les buveurs timides, qui étaient les meilleures pratiques de Benjamin, avaient leur ration sur la conscience, le temple cessait d'être consacré à Bacchus, et la charge de veiller à la porte de derrière passait de l'un des apprentis du barbier à la petite mulâtre, la brune Iris de dame Suddlechops. Alors tout devenait mystère : des galans enveloppés dans leurs manteaux, des femmes masquées ou déguisées de mille manières, se glissaient dans le ténébreux labyrinthe du passage, et même le faible coup de marteau, qui appelait souvent l'attention de la créole, avait en soi quelque chose qui sentait le secret et la crainte d'être découvert.

Ce fut le soir du jour où Marguerite avait eu la longue conférence avec lady Hermione, que dame Suddlechops

avait recommandé à la petite portière de fermer la porte aussi soigneusement que la bourse d'un avare, et de ne laisser entrer que..... — Elle prononça le nom tout bas et en faisant un signe de tête.

La petite mulâtre cligna de l'œil pour répondre qu'elle comprenait, se rendit à son poste, et bientôt après introduisit en présence de sa maîtresse ce même brave chevalier de la Cité qui semblait se trouver si mal à l'aise dans ses beaux habits, et qui s'était conduit avec tant de bravoure dans le combat qui eut lieu lorsque, pour la première fois, Nigel s'était rendu à l'Ordinaire du chevalier de Beaujeu. La mulâtresse l'introduisit. — Mistress, — le beau gentilhomme tout d'or et de velours! — et elle ajouta entre ses dents: — Beau gentilhomme! un digne apprenti de celui qui fait le tic-tac.

C'était en effet, nous sommes fâchés de le dire, et nous espérons que nos lecteurs partageront notre intérêt; — c'était en effet l'honnête Jenkin Vincent, qui, abandonné par son bon ange, avait été entraîné à se travestir et à visiter, dans le costume d'un galant du jour, ces rendez-vous de la dissipation et du plaisir, où c'eût été pour lui une tache ineffaçable que d'être reconnu pour ce qu'il était, s'il lui eût été possible de s'y faire admettre sans recourir à ce déguisement.

Il entra, l'air soucieux. Son riche habit était passé à la hâte et boutonné de travers. Son ceinturon était bouclé gauchement, de manière que son épée allait s'écartant de son côté gauche au lieu d'y être suspendue avec une gracieuse négligence, tandis que son poignard, quoique richement ciselé et doré, était fixé à sa ceinture comme le couteau d'un boucher dans les plis de son tablier bleu.

Les personnes *comme il faut* de ce temps-là, soit dit en passant, avaient l'avantage d'être mieux distinguées du vulgaire qu'aujourd'hui. En effet, ce que l'ancien panier et le cerceau plus moderne étaient aux dames de la cour, l'épée l'était aux gentilshommes ; cet article de l'ajustement ne servait qu'à rendre ridicule celui qui l'adoptait sans avoir le droit et surtout l'habitude de le porter. La rapière de Vincent s'embarrassa entre ses jambes et le fit trébucher. — Tudieu ! s'écria-t-il, voilà la seconde fois qu'elle me joue ce tour ; je crois que cette maudite flamberge sait que je ne suis pas un vrai gentilhomme, et le fait exprès.

— Allons, allons, mon brave Jin Vin, — allons, mon garçon, dit la dame d'un ton radouci, ne t'inquiète pas de tout cela : — un franc et honnête apprenti de Londres vaut tous les galans de la Basoche.

— J'étais un franc et honnête apprenti de Londres avant de vous connaître, dame Suddlechops, dit Vincent ; trouvez vous-même un nom pour ce que je suis devenu, grace à vos bons avis ; car, par saint George ! je suis honteux d'y songer moi-même.

— Allons donc ! reprit la dame Ursule, en sommes-nous là ? — Alors je n'y vois qu'un remède. Et à ces mots, allant vers une armoire d'encoignure en boiserie sculptée, elle l'ouvrit au moyen d'une clef, et en tira un grand flacon entouré d'osier, avec deux longs verres de Flandre à large ventre. Elle remplit le premier jusqu'aux bords pour son hôte, et l'autre, plus modestement, jusqu'aux deux tiers pour elle-même, en répétant, pendant que le précieux cordial tombait en flots huileux :

— Du vrai *rosa solis*, si jamais il en fut, et rien n'est meilleur pour chasser les humeurs noires.

Mais, quoique Jin Vincent vidât son gobelet sans scrupule, tandis que la dame dégustait le sien plus lentement, la liqueur ne parut pas produire sur son humeur l'effet qu'elle en attendait. Au contraire, se jetant dans le grand fauteuil de cuir où dame Ursule se reposait ordinairement, Jin déclara qu'il était le plus misérable de tous les hommes.

— Et pourquoi être assez fou pour vous croire si malheureux, mon pauvre enfant? dit dame Suddlechops; mais c'est toujours la même chose; les fous et les enfans ne savent jamais quand ils sont bien. Mais quoi! il n'y a pas un homme qui se promène à Saint-Paul, soit avec un simple chapeau, soit avec un beau panache, non, il n'y en a pas un seul qui recueille autant d'œillades des filles que vous, quand vous traversez Fleet-Street avec votre bâton sous le bras et votre toque sur l'oreille. Vous savez bien que, depuis la première jusqu'à la dernière, il n'en est pas une qui ne lorgne à travers ses doigts pour vous voir passer; vous vous appelez misérable, et il faut que je vous répète tout cela, et que je vous le répète encore comme il me faudrait siffler tous les refrains de Londres à un enfant maussade pour le mettre de bonne humeur.

La flatterie de dame Ursule sembla éprouver le sort de son cordial; — elle fut reçue avec quelque plaisir, mais elle ne put agir comme calmant sur l'esprit du jeune homme. Il sourit un moment, moitié de dédain, moitié de vanité, puis il jeta un sombre regard sur dame Ursule en répondant à ses derniers mots :

— Vous me traitez comme un enfant, en effet, quand vous me chantez sans cesse la même chanson,

dont je me soucie comme d'une parcelle de limaille de cuivre.

— Ah, ah! dit dame Ursule, c'est-à-dire que peu vous importe de plaire à toutes, s'il en reste une à qui vous voudriez plaire. Vous êtes un véritable amant, je le jure, et vous vous moqueriez de toutes les beautés de Londres depuis la Cité jusqu'à White-Chapel, pourvu que vous puissiez vous mettre bien dans les papiers de votre jolie Marguerite. Bien, bien! un peu de patience, mon ami, et laissez-vous guider par moi, car je serai le cerceau qui doit vous lier ensemble à la fin.

— Il en serait temps, dit Jenkin, car jusqu'à présent vous avez été le coin qui nous a séparés.

Dame Suddlechops venait de vider son verre. Ce n'était pas la première dose de cordial qu'elle avait prise ce jour-là; et, quoique femme d'une forte tête, et prudente du moins, sinon toujours sobre dans ses libations, on aurait tort de croire cependant que le régime qu'elle observait fût favorable à la patience.

— Quoi donc, s'écria-t-elle, ingrat! n'ai-je pas tout fait pour te procurer les bonnes graces de ta maîtresse? Elle aime la noblesse, la fière Écossaise, comme un Gallois aime le fromage, et elle garde dans son cœur le souvenir de ce duc de Daldevil, ou quel que soit son diable de nom, dont son père descend, avec autant de soin qu'un avare serre son or dans son coffre, quoiqu'elle le fasse voir aussi rarement. — Eh bien, elle ne veut entendre parler que d'un homme comme il faut. — N'ai-je pas fait de toi un homme comme il faut, Jin Vin? Le diable ne saurait le nier.

— Vous avez fait de moi un vrai fou, répondit le pauvre Jenkin en jetant un coup d'œil sur la manche de son pourpoint.

— Et tu n'en es pas plus mauvais gentilhomme pour cela, répliqua dame Ursule en riant.

— Et ce qui est pire, continua Jenkin en lui tournant le dos avec un air de colère, vous avez fait de moi un fripon.

— Oui? Eh bien, tu n'en es pas plus mauvais gentilhomme pour cela! dit dame Ursule du même ton. — Qu'un homme soutienne sa folie gaiement et sa friponnerie avec audace, et qu'on me dise si la gravité et la probité oseront le regarder en face au temps où nous sommes. — Bah! mon garçon, du temps du roi Arthur, à la bonne heure, un gentilhomme était supposé ternir son écusson en faisant un écart. — Mais aujourd'hui la hardiesse du coup d'œil, l'adresse de la main, l'éclat des habits, un jurement toujours prêt et un cerveau éventé, voilà ce qui fait les galans à la mode.

— Je sais ce que vous avez fait de moi, dit Jin Vin, depuis que j'ai renoncé au passe-temps de mon état, pour la paume et les boules; à la bonne ale anglaise, pour le léger bordeaux et le vin du Rhin; au roastbeef et au pouding, pour les faisans et les bécasses; à ma batte, pour une épée; à ma casquette, pour un feutre; à cela est vrai, pour un serment à la mode; à ma religion, pour les antiennes du diable; et à mon nom d'honnête homme, pour... — Femme, je t'assommerais, quand je pense quelle est celle dont les avis m'ont mené là!

— Les avis de qui donc? — Parle: les avis de qui? — pauvre apprenti! répliqua dame Ursule avec indi-

gnation, et le rouge au visage; malpeste! mon pauvre compagnon, — dites-nous qui vous a conseillé de vous faire joueur, et fripon même, comme vous sembleriez le dire. — Le Seigneur nous préserve de tout mal!

A ces mots, dame Ursule se signa dévotement.

— Doucement! dame Ursule Suddlechops, dit Jenkin en se mettant debout, et les yeux étincelans de colère: souvenez-vous que je ne suis pas votre mari; et que si je l'étais, vous feriez bien de ne pas oublier de quelle porte on balaya le seuil la dernière fois qu'on fit courir le Skimmington (1) à une autre commère de votre espèce.

— J'espère auparavant vous voir monter à Holborn, dit dame Ursule, qui ne ménageait plus ses expressions, avec un bouquet à votre boutonnière et un prêtre à votre côté.

— Cela pourra arriver, répondit Jin Vin amèrement, si je continue de suivre vos avis comme par le passé; mais avant que ce jour luise, vous éprouverez que Jin Vin a encore sous sa main tous les joyeux apprentis de Fleet-Street. — Oui, vieille endiablée, vous irez sur la charrette comme sorcière et entremetteuse; vous serez conduite au Bridewell au bruit des chaudrons et des

(1) Espèce de procession triomphale en l'honneur de la suprématie du sexe, lorsqu'elle s'élevait assez haut pour attirer l'attention du voisinage. Cette procession est décrite avec détail dans Hudibras (IIe partie, chant II). Ceux qui y figuraient s'arrêtaient devant chaque porte des ménages où le mari était soupçonné vivre sous la loi de sa femme. On en balayait le seuil, ce qui signifiait que la ménagère devait se préparer quelque jour à une ovation semblable. La Skimmington n'a plus lieu en Angleterre, probablement parce que le sexe y gouverne moins despotiquement que chez son ancêtres. — Éd.

bassins, comme si le diable lui-même s'en servait pour battre le tambour.

Dame Ursule devint rouge écarlate, saisit le flacon encore à demi plein, et son geste annonçait qu'elle allait le lancer à la tête de son adversaire; mais tout à coup, comme cédant à un effort secret, elle contraignit son ressentiment, et rendant le cristal à son usage légitime, elle remplit les deux gobelets avec un sang-froid merveilleux, et dit, avec un sourire qui allait mieux à sa physionomie joviale que la fureur qui l'animait tout à l'heure : — A ta santé, Jin Vin, mon garçon, et de bon cœur encore, quelle que soit ton ingratitude pour celle qui a toujours été pour toi une seconde mère.

Le bon naturel de Jenkin ne put résister à cette invitation; il prit l'autre verre, et ayant fait raison à la dame en gage de réconciliation, il chercha à s'excuser de sa violence.

— Car vous savez, dit-il, que c'est vous qui me persuadâtes de me procurer ces beaux habits, d'aller à cette infame réunion et de vous rapporter les nouvelles : vous me dîtes que je gagnerais au *gleek* comme aux boules, et que comme j'étais le coq de mon quartier, je le serais bientôt parmi les gens comme il faut; je devais enfin faire fortune; et puis tant d'autres promesses! Vous voyez où elles nous ont amenés.

— Tu dis vrai, mon garçon, reprit Ursule, mais il faut de la patience. Rome ne fut pas bâtie en un jour; vous ne pouvez vous habituer en un mois à porter des habits de cour; — pas plus que quand vous avez quitté votre habit long pour prendre un pourpoint et des hauts-de-chausse : et quant au jeu, il faut s'attendre à

perdre et à gagner. — C'est celui qui reste le dernier qui fait rafle.

— On a fait rafle de mon dernier sou, reprit Jin Vin, et je voudrais que ce fût le pire; mais je dois encore toute cette belle parure; le jour du paiement approche, et mon maître trouvera mon compte trop court d'une vingtaine de pièces d'or. Mon vieux père sera appelé pour y faire face. — J'épargnerai au bourreau sa peine, et je me pendrai moi-même, ou je ferai le voyage de la Virginie.

— Ne parlez pas si haut, mon enfant, dit dame Ursule, mais expliquez-moi pourquoi vous n'empruntez pas d'un ami de quoi payer cette somme; vous pourriez fort bien lui rendre le même service quand ce serait son tour de compte.

— Non, non, c'est assez comme cela, dit Vincent; Tunstall me le prêterait bien, le pauvre diable, s'il avait de l'argent; mais ses parens malaisés lui prennent tout et le laissent aussi nu qu'un bouleau à la Noël. Non, non, ma destinée peut s'écrire en cinq lettres, RUINE.

— Chut! chut! simple que vous êtes; n'avez-vous jamais entendu dire que c'est quand la disette est à son comble que le secours est proche? Nous pouvons encore vous prêter secours, et plus tôt que vous ne croyez. Certainement je ne vous aurais jamais conseillé comme j'ai cru devoir le faire, si vous ne vous étiez mis la jolie mistress Marguerite en tête. — Il fallait que je vous donnasse ces conseils pour vous servir. — N'était-ce pas un bon avis que de vous dire de laisser là vos manières d'artisan et de chercher fortune où tant de gens la trouvent?

— Oui, oui, je me rappelle fort bien vos conseils; je devais lui être présenté quand j'aurais été un galant accompli et aussi riche que le roi; et puis elle aurait été surprise de reconnaître le pauvre Jin Vin, qui du matin au soir courait après un regard de ses yeux : mais au lieu de tout cela, elle s'est amourachée de ce milan écossais qui m'a plumé jusqu'à mon dernier sou; maudit soit-il! j'ai fait ainsi banqueroute en amour, en fortune et en probité en peu de temps; tout cela grace à vous, mère la Nuit.

— Ne me donnez pas d'autre nom que le mien, mon cher Jin Vin, reprit Ursule d'un ton qui tenait de la colère et de l'ironie, ne vous y fiez pas. Je ne suis pas une sainte, mais une pauvre pécheresse qui n'a pas plus de patience qu'il ne lui en faut pour se conduire à travers les croix de ce bas monde. Si je vous ai nui par de mauvais conseils, j'y remédierai par de bons avis. — Quant à l'argent qui vous manque, voici une bourse verte qui contient de quoi arranger cette affaire, et nous engagerons le vieux Crospath le tailleur à prendre patience.

— La mère, parlez-vous sérieusement? s'écria Jin Vin qui en croyait à peine ses yeux et ses oreilles.

— Oui : reprit la dame Ursule, oui; et m'appellerez-vous encore la mère la Nuit, maintenant, Jin Vin?

— Mère la Nuit! s'écria Jenkin en embrassant la dame dans son transport, et lui donnant sur la joue un baiser bien appliqué qui fit autant de bruit qu'un coup de pistolet et qui fut reçu de bon cœur; — mère le Jour, plutôt, car vous m'avez tiré des ténèbres; — mère plus chère à mon cœur que celle qui me porta dans son sein! car l'autre pauvre femme n'a fait que me

mettre dans un monde de tribulations et de péchés, tandis que c'est à votre secours que je dois mon salut.

Et le bon jeune homme retomba dans sa chaise, en passant la main sur ses yeux.

— Vous ne songez donc plus à me faire courir le Skimmington, dit Ursule, ou à me conduire à Bridewell au bruit des chaudrons, en marchant vous-même en tête du cortège?

— J'aimerais mieux être conduit moi-même à Tyburn, répondit le jeune homme repentant.

— Allons, eh bien! montrez-vous un homme, essuyez vos larmes; et si vous êtes content de moi, je vous dirai comment vous pourrez reconnaître ce que j'ai fait pour vous.

— Comment! dit Jenkin Vincent en se redressant dans sa chaise, vous voulez donc exiger de moi quelque service en retour de votre bienfait?

— Oui certes, dit dame Ursule; car vous saurez que, quoique je sois charmée de vous remettre en équilibre par le moyen de cette somme, elle ne m'appartient pas; elle a été placée dans mes mains pour trouver un fidèle agent pour certaine affaire. Ainsi donc... — Mais qu'avez-vous? — Êtes-vous fou de vous fâcher parce que vous ne pouvez avoir une bourse d'or pour rien? — Où diable l'argent vient-il à ce prix? Je n'en ai jamais trouvé dans le milieu d'un chemin, je vous assure.

— Non, non, dame Ursule, dit le pauvre Jenkin, ce n'est pas cela; car, voyez-vous, j'aimerais mieux manger mes mains jusqu'aux poignets, que de... — Mais... — et il s'arrêta à ce mot.

— Mais quoi? demanda Ursule : vous voulez gagner par votre travail ce qui vous manque, et quand je vous

en offre les moyens, vous me regardez comme le diable regarde Lincoln !

— Vous avez tort de me parler du diable, la mère, continua Jenkin, c'était à lui que je pensais ; car, voyez-vous, je suis dans cette passe où l'on dit qu'il apparaît aux pauvres gens sans ressource, et leur offre de l'argent pour acheter leur ame. Mais voici deux jours que je me fortifie dans la pensée de souffrir honte et douleur plutôt que de me tirer de mon embarras par quelques nouveaux méfaits. Ainsi prenez garde, dame Ursule, de ne pas me tenter de rompre mes bonnes résolutions.

— Je ne cherche pas à vous tenter, jeune homme, répondit Ursule; et puisque je vois que vous êtes trop entêté pour être sage, je vais mettre ma bourse dans ma poche, et chercher quelqu'un qui acceptera mes offres avec plus de reconnaissance. Vous pouvez faire tout ce que bon vous semblera, — ruiner votre père, perdre votre réputation, et dire adieu pour toujours à Marguerite.

— Arrêtez, arrêtez, dit Jenkin. Cette femme est aussi pressée qu'un boulanger qui voit son four trop chaud. Apprenez-moi d'abord ce que vous exigez de moi.

— Il ne s'agit que de tirer d'embarras un gentilhomme distingué par son rang et sa fortune, et de le conduire en secret jusqu'à l'île des Chiens, ou de ces côtés-là, afin qu'il puisse rester caché jusqu'à ce qu'il passe à l'étranger. Je sais que tu connais toute la côte de la rivière aussi bien que le diable connaît un usurier, ou un mendiant son écuelle.

— Au diable vos comparaisons, dame Ursule, reprit l'apprenti, car c'est au diable que je dois l'exacte con-

naissance de ces lieux, et la conséquence pourrait bien en être la misère. Mais qu'a donc fait ce gentilhomme pour avoir besoin de se cacher? — Ce n'est point un papiste, j'espère, ni une affaire comme celle de Catesby et Percy. — Ce n'est point une conspiration des poudres.

— Fi, fi donc! pour qui me prenez-vous? répondit la dame Suddlechops. Je suis aussi bonne anglicane que la femme du ministre, si ce n'est que des affaires urgentes ne me permettent pas d'aller à l'église plus souvent que le jour de Noël, le ciel me soit en aide! Non, non, il n'est pas ici question de papiste. Ce gentilhomme en a blessé un autre dans le parc.

— Quoi! que me dites-vous donc? s'écria Vincent, qui tressaillit en l'interrompant.

— Oui! oui! je vois que vous me comprenez. C'est celui dont nous avons parlé si souvent, lord Glenvarloch lui-même.

Vincent se leva de son siège, et traversa la chambre d'un pas rapide et d'un air égaré.

— Vous voilà encore, continua la dame Ursule; vous êtes toujours glace ou salpêtre. Vous vous tenez assis sur le grand fauteuil de cuir, aussi tranquille qu'une fusée sur son cadre dans une nuit de réjouissances, jusqu'à ce que la mèche soit allumée; et alors pst! vous vous élancez au troisième ciel, hors de la portée de la voix et de l'œil. Quand vous vous serez fatigué à vous promener de long en large dans la chambre, me direz-vous à quoi vous vous décidez? car le temps presse. Voulez-vous me servir, ou non?

— Non, non, non... non, mille fois non. Ne m'avez-vous pas avoué que Marguerite l'aime?

— Oui, elle croit l'aimer, mais cela ne durera pas.

— Et ne vous ai-je pas dit, il n'y a pas long-temps, que c'est ce même Glenvarloch qui me soutira tout mon argent, et qui a fait en outre un fripon de moi en me gagnant plus que je n'avais? — Maudit soit l'or que Shortyard le mercier m'avait payé ce matin-là en à compte pour raccommoder l'horloge de Saint-Stephens (1)! Si je ne l'avais pas eu par malheur sur moi, je n'aurais perdu que ma bourse, sans nuire à ma probité. Après avoir été plumé de tout le reste par tous ces beaux messieurs, il me fallut bien risquer mes cinq dernières pièces avec ce requin tyran des goujons.

— D'accord, je le sais, et j'avoue que comme Glenvarloch est le dernier avec qui vous avez joué, vous avez le droit de mettre votre ruine sur son compte. — De plus, j'admets que Marguerite l'ait rendu votre rival. Cependant, à cette heure qu'il est en danger de perdre la main, ce n'est pas le temps de se souvenir de tout cela.

— Par ma foi! ce n'est pas mon avis. Perdre la main! on peut bien lui couper la tête aussi, peu m'importe; tête et mains m'ont rendu bien misérable.

— Maintenant ne vaudrait-il pas mieux, mon prince des toques plates, vous arranger ensemble, et par le moyen du lord écossais, qui vous a privé, dites-vous, de votre bourse et de votre maîtresse, recouvrer l'une et l'autre en peu de temps?

— Et comment toute votre science ferait-elle ce miracle? dame Ursule? — Mon argent, à la bonne heure, je le conçois, — c'est-à-dire, si je consens à votre pro-

(1) Saint-Étienne. — Ed.

position ; mais ma jolie Marguerite... — Comment donc, en servant ce lord dont elle est follement éprise, puis-je conquérir ses affections ? c'est ce qui passe mon intelligence.

— C'est tout simplement parce que tu ne connais guère le cœur de la femme. Écoute, mon garçon ; si je disais à mistress Marguerite qu'il est arrivé un malheur au jeune lord parce que tu n'as pas voulu le secourir, tu lui serais odieux à jamais. Elle te détesterait autant que celui qui coupera la main de Glenvarloch, et n'en aimerait que davantage celui-ci. On ne parlera que de lui à Londres, on ne pensera qu'à lui pendant trois semaines au moins, et tout ce bruit ne fera que redoubler sa tendresse pour lui ; car rien ne charme une jeune fille comme de tenir à quelqu'un dont le monde s'occupe. Ainsi donc, s'il n'échappe pas à la loi, ce sera un hasard si elle l'oublie jamais. J'ai vu moi-même, du temps de la reine, exécuter ce pauvre Babington, et quoique je ne fusse qu'une petite fille, il me resta dans la tête pendant plus d'un an après qu'il eut été pendu. Mais surtout, qu'il obtienne sa grace ou non, Glenvarloch demeurera probablement à Londres, sa présence entretiendra le caprice de cette petite folle ; tandis que s'il s'échappe...

— Eh bien, montrez-moi à quoi cela servira, dit Jenkin.

— S'il s'échappe, continua la dame Ursule en reprenant son argument, il faut qu'il renonce à la cour pour des années, sinon pour toujours ; et vous connaissez ce vieux proverbe :

Les absens ont toujours tort.

— Vrai, très-vrai! dit Jenkin; c'est parler en oracle, très-sage Ursule.

— Oui, oui, je savais bien que vous finiriez par entendre raison. Ainsi donc, quand le lord sera loin une bonne fois, qui sera le préféré, je vous prie, de la jolie Marguerite? qui remplira le vide de son cœur? qui? si ce n'est vous, perle des apprentis. D'ailleurs, vous lui aurez sacrifié votre penchant; et toute femme est sensible à cela. Vous aurez aussi couru quelques risques pour lui plaire: et qu'est-ce que la femme aime plus que le dévouement à ses caprices et le courage? Puis, vous avez son secret; il faudra qu'elle vous traite avec égard, qu'elle se fie à vous, qu'elle corresponde secrètement avec vous, jusqu'à ce qu'elle pleure d'un œil l'amant absent à jamais, tandis que de l'autre elle accordera un sourire de tendresse à celui qui sera présent pour la consoler. Alors, si vous ne venez pas à bout de gagner entièrement ses bonnes graces, vous n'êtes pas le plus adroit des verts galans, comme vous en avez la réputation de par le monde. Eh bien! que répondez-vous à cela?

— Vous avez parlé comme une reine, divine Ursule; je ferai toutes vos volontés.

— Vous connaissez bien l'Alsace? continua dame Ursule.

— Trop bien, reprit son protégé en secouant la tête, trop bien; j'y ai jadis entendu rouler les dés avant de faire le gentilhomme et d'aller chez le chevalier Bojo, comme on l'appelle, je crois. Et c'est bien sa maison qui est le pire des deux endroits, quoique les milans sur lesquels il préside aient un plumage plus séduisant.

— L'on t'y respecte, n'est-ce pas?

— Oui, oui, reprit Vincent; quand j'aurai remis mon pourpoint de futaine, je puis me promener dans l'Alsace à minuit comme je le ferais dans Fleet-Street en plein jour; pas un des habitans de ce quartier ne broncherait devant le prince des apprentis et le roi des bâtons; ils savent que j'ai sous mes ordres un bataillon de jeunes gaillards.

— Et vous connaissez tous les bateliers?

— Je puis converser avec tous les bateliers de la Tamise dans leur jargon, depuis Richemond jusqu'à Gravesend; je les connais tous, depuis John Taylor le poète (1) jusqu'à Grigg le grimacier, qui ne fait pas un geste sans montrer toutes ses dents.

— Et vous pouvez prendre les déguisemens que vous voulez, batelier, boucher, soldat, n'importe.

— Il n'est pas de meilleur comédien que moi, et tu le sais de reste, dame Ursule. Je puis défier la troupe du théâtre elle-même dans tous les rôles, excepté celui de gentilhomme. — Otez-moi de dessus le corps cette friperie maudite, qui me semble une peau dans laquelle le diable m'a enfermé, et il n'est aucun personnage que je ne représente au naturel.

— Bien, bien, nous parlerons tout à l'heure de votre métamorphose; vous ne manquerez ni d'habits, ni d'argent, car il en faudra pour que tout aille bien.

— Mais d'où viendra l'argent, dame Ursule? c'est une question à laquelle je voudrais bien que vous fissiez réponse avant de me le faire toucher.

— Quoi donc! quelle folle question! Supposez que

(1) Voyez sur ce poète marinier une note de *Waverley*, tom. II, pag. 7. — Ed.

je veuille bien l'avancer à Marguerite, quel mal y trouveriez-vous?

— C'est ce que je ne supposerai pas, reprit brusquement Jenkin. — Je sais, dame Ursule, que vous n'avez point d'or en réserve, et vous ne le garderiez pas longtemps si vous en aviez. — Ainsi il faut chanter sur une autre gamme. Cet argent doit venir de Marguerite elle-même.

— Eh bien, soupçonneux jeune homme, et quand cela serait?

— En ce cas, j'irai la trouver, et je lui demanderai si tant d'argent lui vient de bonne source. Car plutôt de consentir à ce qu'elle se le fût procuré par quelque coupable manœuvre, j'irais me pendre. C'est assez de ce que j'ai fait moi-même, sans engager la pauvre Marguerite dans un mauvais sentier. — J'irai, oui, j'irai l'avertir du danger; j'irai, de par le ciel!

— Vous êtes fou d'y penser, dit la dame Ursule alarmée outre mesure; écoutez-moi un instant. Je ne sais pas au juste de qui elle tient cette somme; mais je suis sûre qu'elle l'a trouvée chez son parrain.

— Comment donc, dit Jenkin, maître George Heriot n'est pas de retour de France!

— Non, mais dame Judith est au logis, — et la dame bizarre qu'on appelle l'Esprit de maître Heriot.— Celle-là ne s'absente jamais.

— C'est vrai, dame Suddlechops, et je crois que vous avez deviné. — On dit que la dame a de l'argent tant qu'elle en veut. — Et si Marguerite peut se procurer une poignée de cet or magique, elle est libre d'en faire l'usage qu'il lui plaît.

— Ah! Jin Vin, reprit Ursule en baissant la voix,

nous n'aurions plus besoin d'argent si nous pouvions deviner seulement l'énigme de cette dame.

— La devine qui voudra, dit Jenkin; je ne me mêle point de ce qui ne me regarde pas. — Maître George Heriot est un digne et brave citadin qui fait honneur à Londres; il a le droit de mener sa barque à son gré. On parlait un jour dans la populace de le poursuivre à coups de pierres, parce qu'il tenait un couvent dans sa maison, comme la vieille lady Foljambe. Mais maître George est très-aimé des apprentis, et nous nous rassemblerions en assez grand nombre pour intimider ceux qui oseraient mettre cette idée à exécution.

— C'est bien, c'est bien, dit Ursule. Maintenant, dites-moi comment vous ferez pour vous absenter un jour ou deux de la boutique; car vous devez bien penser que cette affaire ne sera pas finie plus tôt.

— Quant à cela, — je ne puis rien dire; j'ai toujours fait mon devoir exactement, je n'ai aucune envie de faire l'école buissonnière, et de faire perdre à mon maître mon temps et son argent.

— Non, sans doute; mais c'est son argent qu'il s'agit de rattraper, et qu'il risque de perdre à jamais sans cette condition: ne pourriez-vous pas demander la permission d'aller chez votre oncle à Essex, pour deux ou trois jours? Votre oncle pourrait être malade; vous savez...

— Allons! s'il le faut, il le faut, dit Jenkin avec un soupir; mais on ne me prendra plus à m'égarer légèrement dans ces sentiers sombres et tortueux.

— Taisez-vous donc, reprit Ursule; obtenez la permission dès ce soir, revenez ici, et je vous dirai tout ce qu'il y a à faire. — Arrêtez, arrêtez. — Le garçon perd

la tête. — Est-ce que vous voudriez aller ainsi fait à la boutique de votre maître? Votre malle est dans la chambre à côté avec vos habits d'apprenti. — Allez les reprendre, et vite.

— Je crois que je suis ensorcelé, dit Jenkin en jetant les yeux sur son costume, ou que ce harnachement de fou m'a rendu tout aussi sot que maint personnage qui en porte de semblables; mais qu'une fois je sorte de ces beaux habits, et si l'on me les reprend sur le dos, je consens qu'on me vende à un Égyptien pour porter des pots, des poëles à frire, et tout le bagage des mendians le reste de ma vie.

Et à ces mots il se retira pour aller changer de costume.

CHAPITRE XXII.

« Compter sur le hasard ! il ne saurait tout faire ;
» C'est lui qui donne un vent ou propice ou contraire ;
» Mais si le timonier s'endort au gouvernail,
» Si son œil attentif ne préside au travail,
» Le vent qui conduisait le navire au rivage,
» Contre de noirs écueils peut causer son naufrage. »

Ancienne comédie.

Nous avons laissé Nigel, dont nous nous sommes engagés, par le titre de l'ouvrage, à retracer les aventures, dans la triste et solitaire demeure de Trapbois l'usurier, au moment où il venait de recevoir une lettre, au lieu d'une visite de son ami le templier, qui lui expliquait quelles raisons l'empêchaient de venir le voir dans l'Alsace. Ses rapports avec la classe respectable de la société semblaient donc pour le moment entièrement rompus. C'était une réflexion triste et humiliante pour un esprit aussi fier que celui de Nigel.

Il s'approcha de la fenêtre de son appartement, et trouva la rue enveloppée d'un de ces brouillards sombres et jaunâtres qui couvrent souvent la partie basse de Londres et de Westminster. — Au milieu de cette épaisse et palpable obscurité, on voyait errer un ou deux débauchés, comme des fantômes que le matin avait surpris dans le même lieu où les avait laissés la nuit, et qui, maintenant guidés par cet instinct que l'ivresse ne peut pas entièrement éteindre, gagnaient leur demeure d'un pas chancelant, pour faire du jour la nuit, et se reposer de la débauche qui avait fait pour eux de la nuit le jour. Quoiqu'il fût grand jour dans tous les autres quartiers de la ville, l'aurore commençait à peine à poindre dans ceux de l'Alsace; on n'y entendait pas encore le bruit de l'active industrie, qui déjà depuis long-temps avait chassé le sommeil des autres parties de la ville. Le spectacle qu'offrait cette rue était trop désagréable pour retenir lord Glenvarloch dans cette situation; aussi, quittant la croisée, il examina avec intérêt l'ameublement de l'appartement qu'il habitait.

Les meubles, pour la plupart, avaient été, dans leur temps, riches et curieux. — Il y avait un énorme lit à quatre pieds, dont le bois, ciselé avec art, aurait suffi pour construire la poupe d'un vaisseau de guerre; et les tentures semblaient assez vastes pour lui servir de voiles. On y voyait un énorme miroir avec un cadre de cuivre doré, de la manufacture de Venise, et qui devait avoir coûté une somme considérable avant qu'il eût reçu l'énorme félure qui, le traversant d'un coin à l'autre, faisait sur sa surface le même effet que le Nil sur la carte d'Égypte. Les chaises étaient de formes et

de grandeur différentes. Les unes avaient été ciselées, d'autres dorées, quelques-unes couvertes de damas, d'autres d'étoffes brodées; mais toutes étaient endommagées et piquées par les vers. Sur la cheminée, un tableau représentant Susanne et les deux vieillards; et l'on aurait pu le regarder comme un ouvrage de prix, si les rats n'eussent pas osé attenter au nez de la pudique juive, et ronger une partie de la barbe de l'un de ses révérends admirateurs.

En un mot, tout ce que voyait lord Glenvarloch semblait autant d'objets enlevés par les sergens, ou achetés à vil prix chez un obscur fripier, et entassés dans cet appartement comme dans un magasin, sans ordre et sans goût.

Ce lieu parut à Nigel ressembler à ces maisons situées près des côtes de la mer, et qui sont trop souvent remplies des dépouilles des vaisseaux naufragés, comme celle-ci l'était probablement des dépouilles des malheureux ruinés. — Mon propre esquif se trouve au milieu des brisans, pensa Glenvarloch, quoique mon naufrage doive ajouter peu de chose aux richesses du voleur.

Son attention fut surtout attirée par l'état de la grille du foyer, énorme assemblage de barres de fer rouillées, plantées dans la cheminée, et inégalement soutenues par trois pieds de bronze en forme de griffes de lion, dont le quatrième, courbé par accident, semblait se redresser avec un orgueilleux dédain, comme s'il eût nourri l'ambitieux projet de s'avancer au milieu de l'appartement. Un léger sourire s'arrêta un moment sur le visage de Nigel, lorsque cette idée se présenta à son imagination. — Il faut pourtant que j'arrête sa marche,

pensa-t-il, car il fait assez froid ce matin pour que l'on ait besoin de feu.

En conséquence il appela du haut d'un large escalier, garni d'une longue balustrade de chêne, qui conduisait à sa chambre et à plusieurs autres appartemens, car cette maison était antique et vaste. Mais personne ne répondit à ses appels répétés, et il fut obligé d'aller chercher quelqu'un qui pût lui procurer ce dont il avait besoin.

Nigel, conformément aux anciennes mœurs de l'Écosse, avait reçu une éducation qui, sous beaucoup de rapports, pouvait être regardée comme fort simple, mais sévère et exempte de faste. Néanmoins il avait été accoutumé à beaucoup d'égards personnels, et il avait toujours eu un ou deux domestiques à ses ordres. C'était une coutume générale en Écosse, où les gages se réduisaient presque à rien, et où un homme riche et puissant pouvait avoir autant de domestiques qu'il en voulait, pour les simples frais de la nourriture, de l'habillement et de l'entretien.

Nigel fut donc très-mortifié de voir que personne ne se présentait pour le servir, et il le fut d'autant plus, qu'il était en même temps irrité contre lui-même de voir une si petite contrariété l'affecter, lorsque tant d'autres sujets plus importans auraient dû l'occuper. Il doit y avoir certainement quelques domestiques dans une maison aussi vaste que celle-ci, dit-il en errant sur le palier où il avait été conduit par un long corridor de la galerie, au bout duquel il rencontra la première porte de plusieurs appartemens, dont les uns étaient fermés et les autres sans meubles; les uns comme les autres lui parurent inhabités, de sorte qu'enfin il re-

tourna à l'escalier, et résolut de descendre au bas de la maison, espérant y trouver au moins le vieillard ou sa disgracieuse fille.

Dans ce dessein, il entra d'abord dans un petit salon étroit et sombre, renfermant un grand fauteuil de cuir tout usé, devant lequel se trouvait une paire de pantoufles, tandis que sur le bras gauche était appuyée une espèce de béquille; une table de chêne soutenait un énorme pupitre garni de fer, et un lourd encrier d'étain. Autour de l'appartement étaient des tablettes, des bureaux et autres objets propres à y déposer des papiers. Une épée, un mousquet et une paire de pistolets étaient suspendus au-dessus de la cheminée avec ostentation, comme pour témoigner que le propriétaire était disposé à défendre sa demeure.

— C'est là sans doute l'antre de l'usurier, pensa Nigel; et il était sur le point d'appeler à haute voix, quand le vieillard, qu'éveillait le moindre bruit, car le sommeil de l'avarice n'est jamais profond, fit entendre du fond d'une chambre voisine la voix d'un homme irrité, que sa toux du matin rendait encore plus tremblottante.

— Hem! hem! hum! — qui est là? Hum! hum! qui est là? dis-je. — Eh bien, Marthe! hum! hum! Marthe Trapbois! — il y a des voleurs dans la maison, et ils ne veulent pas me parler! — Eh bien, Marthe! des voleurs! des voleurs! hum! hum! hum!

Nigel tâcha de l'apaiser. Mais l'idée de voleurs avait pris possession du cerveau du vieillard, et il continua à tousser et à crier, et à crier et à tousser, jusqu'à ce que la bonne Marthe arrivât dans l'appartement. Elle cria d'abord plus fort que son père pour le convaincre

qu'il n'y avait pas de danger, et pour l'assurer que la personne qu'il entendait était leur nouvel hôte; mais son père ne cessait de répéter: — Tenez-le ferme! — hum! hum! — Tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne! Elle réussit enfin à apaiser ses craintes et ses cris, et alors elle demanda d'un ton froid et sec à lord Glenvarloch ce qu'il venait faire dans l'appartement de son père.

Nigel eut alors tout le temps d'examiner son aspect, et ce qu'il vit n'était guère propre à changer l'idée qu'il s'en était formée lorsqu'il l'avait aperçue à la lueur de la chandelle le jour précédent. Elle avait ce qu'on appelait alors un *vertugadin de la reine Marie;* non pas ce vertugadin tombant avec lequel on représente ordinairement l'infortunée reine d'Écosse, mais cet autre vertugadin à l'espagnole, qui serrait jusqu'à la gorge la cruelle Marie de Smithfield. Cet antique vêtement était parfaitement assorti au teint fané, aux yeux gris, aux lèvres pâles et au visage austère de la vieille fille, qui portait en outre un capuchon noir en guise de coiffe, disposé de manière à ne laisser paraître aucune mèche de cheveux, probablement parce que dans ces temps, plus simples que le nôtre, on ne connaissait pas encore le secret de déguiser la couleur que le temps commençait à leur donner. La fille de Trapbois était grande, maigre et flasque; ses bras et ses mains étaient décharnés, ses pieds d'une largeur démesurée, et renfermés dans de grands souliers à talons hauts. Le tailleur (1) semblait avoir voulu déguiser un léger défaut de con-

(1) Les tailleurs travaillaient alors pour femme comme pour homme. — Éd.

formation occasioné par une épaule plus élevée que l'autre; mais les louables efforts de l'artiste n'avaient abouti qu'à faire remarquer à l'observateur ses bienveillantes intentions, sans lui prouver qu'il eût réussi.

Telle était mademoiselle Marthe Trapbois. — Que faisiez-vous là, monsieur? — Cette question, adressée d'un ton sec, frappa de nouveau l'oreille de Nigel, tandis qu'immobile d'étonnement en sa présence, il la comparait intérieurement à l'une de ces hideuses figures de la vieille tapisserie qui ornait son lit. Il fallut cependant répondre qu'il venait chercher un domestique, parce qu'il désirait allumer du feu dans son appartement pour se garantir de la fraîcheur du matin.

— La femme qui fait notre ménage, répondit mistress Marthe, vient à huit heures. — Si vous avez besoin de feu avant ce temps, il y a des fagots et un panier de charbon de terre dans le cabinet au bas de l'escalier. — Vous trouverez une pierre à fusil et un briquet sur la tablette d'en haut. — Vous pouvez allumer vous-même votre feu si vous le voulez.

— Non, — non, — non, Marthe, s'écria son père, qui, ayant mis sa vieille tunique, ses braies encore pendantes et ses souliers en pantoufles, entra avec précipitation dans l'appartement, l'esprit probablement toujours plein de voleurs, car il avait à la main une longue rapière qui paraissait encore formidable, quoique la rouille en eût un peu terni l'éclat. — Non, — non, — non, s'écria-t-il, et chaque syllabe était prononcée d'un ton plus emphatique que la précédente; — monsieur ne se donnera pas la peine d'allumer son feu. — Hum! — hum! — Je le ferai moi-même, pour une certaine con—si—dé—ra—ti—on.

Ce dernier mot était une expression favorite du vieil avare, et il le prononçait d'une manière toute particulière, l'épelant syllabe par syllabe, et appuyant avec une sorte d'emphase sur la dernière. C'était une espèce de formule protectrice qui lui servait de sauve-garde contre tous les inconvéniens qui auraient pu résulter de la malheureuse habitude de faire des offres de services, des politesses de toutes sortes, qui, lorsqu'elles sont acceptées sur-le-champ par ceux à qui elles sont faites, mettent quelquefois celui qui s'avance inconsidérément dans le cas de se repentir de sa promptitude.

— Allons, mon père, dit Marthe, cela ne saurait être ; que M. Grahame allume lui-même son feu, ou qu'il attende que notre femme de ménage vienne l'allumer pour lui ; comme il le préfèrera.

— Non, mon enfant ; — non, mon enfant ; ma fille Marthe, non, répéta le vieil avare. — Jamais femme de ménage ne touchera une grille dans ma maison ; elles mettent, — hum ! hum ! — elles mettent le fagot en dessus, de telle sorte que le charbon ne s'allume pas, que la flamme s'en va dans la cheminée, et que le bois et la chaleur sont également perdus. Mais je vais arranger tout cela convenablement pour notre hôte, pour une certaine considération ; et soyez sûre que le feu durera, — hum ! hum ! — durera tout le jour. Ici, la véhémence avec laquelle il parlait augmenta sa toux si violemment, que Nigel put à peine comprendre par quelques mots entrecoupés qu'il recommandait à sa fille d'éloigner le fourgon et les pincettes du coin du feu de l'étranger, en l'assurant que, lorsqu'il en aurait besoin, son propriétaire s'empresserait de faire ce qui serait nécessaire, pour une certaine considération.

Marthe fit aussi peu d'attention aux injonctions du vieillard qu'une dame du haut ton en fait à celles de son mari qu'elle mène par le nez. Elle répéta seulement, avec le ton du reproche : — Par pudeur, mon père, — par pudeur ! — Puis se tournant vers son hôte, elle lui dit, avec sa rudesse accoutumée : — M. Grahame, il vaut mieux s'expliquer d'abord franchement avec vous : mon père est vieux, très-vieux ; et son esprit, comme vous pouvez le voir, est un peu affaibli, — quoique je ne voulusse pas vous conseiller de faire un marché avec lui, car vous le trouveriez encore trop fin pour vous ; — quant à moi, je ne suis qu'une femme isolée, et, à dire la vérité, je ne me soucie guère de voir ni de fréquenter personne. Si vous n'êtes pas content de notre maison, de notre asile et de la sûreté que vous y trouvez, ce sera votre faute. On n'en trouve pas toujours autant dans ce malheureux quartier. Mais si vous cherchez des soins et des déférences, je vous préviens que vous ne les trouverez point ici.

— Je ne suis habitué ni à me jeter à la tête des gens, madame, ni à donner de l'embarras, dit Nigel ; néanmoins j'aurais besoin des secours d'un domestique pour m'habiller, — peut-être pourriez-vous m'en procurer un.

— Je vous en procurerai vingt, répondit mistress Marthe, qui dessècheront votre bourse tout en nouant vos lacets, et vous couperont la gorge en faisant votre oreiller.

— Je serai moi-même son domestique, dit le vieillard, dont la pensée, distraite un moment, commençait à suivre le fil de la conversation. — Je brosserai ses habits, — hum ! hum ! — je cirerai ses souliers, —

hum! — et je ferai ses commissions avec promptitude et fidélité. — Hum! hum! hum! hum! — pour une certaine considération.

— Je vous salue, dit Marthe d'un ton qui faisait de ces mots un congé direct et positif. — Il ne peut être agréable pour une fille de voir un étranger entendre son père parler de la sorte. Si vous êtes réellement un gentilhomme, vous vous retirerez dans votre appartement.

— Je ne veux pas différer un moment, dit Nigel avec respect, car il sentait que les circonstances excusaient la rudesse de la vieille fille; je voudrais seulement savoir si, sérieusement, il y aurait quelque danger à se procurer les services de quelque domestique en ce lieu.

— Monsieur, dit Marthe, il faut que vous connaissiez bien peu Whitefriars pour faire une pareille questfon. Nous vivons seuls dans cette maison, et rarement un étranger y est admis: vous-même vous n'y auriez pas été admis, si l'on avait consulté ma volonté. Regardez la porte, — voyez si celle d'un château-fort est plus solide; les fenêtres du rez-de-chaussée sont grillées en dehors, et dans l'intérieur regardez les volets.

Elle en ouvrit un, et fit voir un pesant appareil de chaînes et de verroux, destinés à fermer les volets des fenêtres, tandis que son père, se pressant près d'elle, la saisit pas la robe d'une main tremblante, et lui dit à voix-basse: — Ne lui montre pas le secret pour les fermer et les ouvrir, ne lui montre pas le secret, Marthe, hum! hum! pour aucune considération. — Marthe continua, sans faire la moindre attention au vieillard.

— Et cependant, monsieur, nous avons été plus d'une fois dans le cas de trouver ce rempart trop faible pour nous protéger contre la génération de ces mauvais temps, à cause du bruit qui s'est répandu de la richesse de mon père.

— Ne parle pas de cela, ma fille, dit l'avare irrité encore davantage en entendant seulement faire la supposition qu'il fût riche ; — ne parle pas de cela, ou je te battrai. Oui, je t'apprendrai à dire des mensonges qui risquent de nous faire couper le cou quelque jour, hum! hum! Je ne suis qu'un pauvre homme, continua-t-il en se tournant vers Nigel, — un très-pauvre homme, prêt à tout faire dans ce bas monde pour la moindre considération.

— Apprenez donc de quelle manière vous devez vivre ici, jeune homme, continua Marthe. La bonne femme qui vient ici chaque jour vous aidera ; mais sachez que l'homme sage est lui-même son meilleur serviteur.

— C'est une leçon que vous me donnez, madame, répondit Nigel; je vous en remercie, et je l'étudierai à loisir.

— Vous ferez bien, reprit Marthe; et puisque vous recevez les avis avec reconnaissance, je vous en donnerai encore quelques-uns. Ne vous liez avec personne à Whitefriars, — n'empruntez d'argent de qui que ce soit, et surtout de mon père; car, tout radoteur qu'il semble être, il vous attraperait. Enfin sortez d'ici aussi vite que vous le pourrez. — Adieu, monsieur.

Un arbre raboteux peut porter de bons fruits, et un caractère dur et acerbe peut donner de bons avis, pensa lord Glenvarloch en retournant à son appartement, où la même pensée le poursuivit, tandis qu'in-

capable de se résoudre à faire son feu, il parcourait la chambre à grands pas pour se réchauffer par cet exercice.

Enfin ses méditations se terminèrent par le soliloque suivant; — mais je demande la permission d'observer, une fois pour toutes, que je ne veux pas dire par-là que Nigel ait exprimé à haute voix les mots qui vont suivre entre deux guillemets; ce sont les réflexions et les secrètes pensées de mon héros que j'expose ici dans la forme d'un discours plutôt que dans celle d'un récit. En d'autres termes, j'ai mis ses pensées en paroles, et c'est là, je conçois, le but du monologue, sur le théâtre comme dans le cabinet. Telle est du moins la manière la plus naturelle, peut-être la seule manière de communiquer au spectateur ce que l'on suppose se passer dans le cœur du personnage mis en scène.

Il n'est point de semblables soliloques dans la nature, il est vrai; mais à moins de les faire recevoir comme un moyen convenu de communication entre le poète et l'auditoire, nous serions obligés de réduire les auteurs dramatiques à l'expédient de maître Puff, qui représente lord Burleigh communiquant au public un long raisonnement politique par un simple signe de tête (1).

Dans le récit, l'écrivain peut sans doute dire que les personnages pensèrent telle et telle chose, tirèrent telle ou telle conséquence, arrivèrent à telle ou telle conclusion; mais le soliloque offre un moyen plus concis et plus animé de donner au lecteur la même informa-

(1) Voyez *le Critique* de Shéridan, qui, du reste, a refait seulement la pièce du duc de Buckingham (*the Rehearsal*) plus souvent citée. — Éd.

tion. En conséquence, lord Glenvarloch se dit ou doit s'être dit à lui-même :

— « Cette vieille fille a raison, et elle m'a donné une leçon dont je profiterai. J'ai été pendant toute ma vie obligé de demander à d'autres des services qu'il eût été plus noble de ne devoir qu'à moi-même. Je rougis d'éprouver le misérable inconvénient qu'une longue habitude me fait trouver à être privé d'un domestique; oui, j'en rougis, mais je rougis beaucoup plus encore d'avoir souffert que l'habitude que j'ai contractée d'être à charge aux autres m'ait constamment rendu, depuis que je suis en cette ville, la victime de ces mêmes événemens que je n'ai jamais tenté de maîtriser. — Être toujours inactif, et toujours soumis à une impulsion étrangère; — protégé par un ami, trompé par un autre, mais aussi passif dans le bienfait que je recevais de l'un et dans le mal que me faisait l'autre, qu'un bateau sans voile et sans aviron, errant à la merci des vents et des flots, je devins courtisan, parce que Heriot me le conseilla, — joueur, parce que Dalgarno m'entraîna au jeu, — Alsacien, parce que Lowestoffe l'a voulu : tout le mal ou tout le bien qui m'est arrivé est l'ouvrage des autres, et non le mien. Le fils d'un père tel que le mien ne doit pas tenir plus long-temps cette conduite incertaine et puérile. Qu'il vive ou qu'il meure, qu'il s'abîme dans le gouffre ou qu'il se soutienne sur l'onde, Nigel Olifaunt, dès ce moment, ne devra son salut, ses succès, son honneur qu'à lui-même, ou bien il périra avec la satisfaction du moins d'avoir usé librement de ses facultés. Je veux écrire sur mes tablettes la sentence de cette vieille fille. — L'homme sage est lui-même son meilleur serviteur. »

Il avait à peine mis les tablettes dans sa poche, que la vieille femme de ménage, qui pour comble de bonheur était affectée d'un rhumatisme, entra dans la chambre pour voir si elle pouvait gagner quelque gratification en servant cet étranger. Elle se chargea d'apporter à déjeuner à lord Glenvarloch; et comme il y avait un restaurateur à la porte voisine, elle revint beaucoup plus tôt que Nigel ne l'avait pensé.

Quand son repas solitaire fut fini, on lui annonça qu'un commissionnaire du Temple cherchait M. Grahame de la part de son ami Lowestoffe. Ayant été introduit par la vieille femme dans son appartement, il remit à Nigel une petite malle renfermant les habits qu'il avait demandés, et puis, d'un air plus mystérieux, il lui remit une cassette ou petit coffre-fort qu'il avait caché sous son manteau. — Je suis content d'en être délivré, dit le commissionnaire en le plaçant sur la table.

— Pourquoi cela? Il n'est certainement pas très-pesant, répondit Nigel, et vous m'avez l'air d'un vigoureux jeune homme.

— Oui, monsieur, répondit le commissionnaire; mais Samson lui-même ne l'eût pas porté sans risque au milieu de l'Alsace, si les habitans du quartier avaient su ce que c'était. Veuillez regarder ce que ce coffre renferme, monsieur, et voir s'il n'y manque rien. Je suis honnête homme, et il est sorti en bon état de mes mains; puisse-t-il rester de même! je ne voudrais pas que ma réputation souffrît des accidens qui pourront survenir.

Pour satisfaire le scrupule du messager, lord Glenvarloch ouvrit le coffre en sa présence, et vit que sa petite provision d'argent, avec deux ou trois papiers importans qu'il contenait, et notamment l'ordre de paie-

ment que le roi avait signé en sa faveur, étaient dans le même ordre qu'il les avait laissés; cédant alors aux instances du porteur, il se servit des plumes et du papier que renfermait la cassette, pour écrire deux lignes à M. Lowestoffe, et lui déclarer que les effets lui étaient parvenus en bon état. Il ajouta quelques mots de remerciement pour les services que lui rendait M. Lowestoffe; et au moment où il venait de cacheter la lettre, et de la donner au messager, son vieil hôte entra dans l'appartement. Son costume noir, qui montrait la corde, était pourtant un peu mieux ajusté qu'il ne l'avait été le matin. Son esprit paraissait moins agité, car sans hésiter ni tousser beaucoup, il l'invita à vider avec lui un large pot de cuir ou espèce de broc contenant de la bière, qu'il portait d'une main, tandis que de l'autre il la remuait avec un petit rameau de romarin, pour lui donner du parfum, comme disait le vieillard.

Nigel refusa, en s'excusant, cette offre polie, et témoigna, par les manières dont il accompagna son refus, qu'il désirait n'être pas dérangé dans son appartement; ce qu'il avait droit d'exiger, eu égard à la réception un peu froide qu'on lui avait faite le matin, lorsqu'il était allé de son appartement dans celui de son hôte. Mais la cassette ouverte contenait des objets, ou plutôt un métal d'une vertu si attractive pour le vieux Trapbois, qu'il resta immobile comme un chien d'arrêt, le nez en avant, une main tendue, comme la patte que l'intelligent quadrupède tient levée pour indiquer que c'est un lièvre qu'il a en vue. Nigel allait rompre le charme qui semblait avoir ainsi fasciné le vieux Trapbois, en fermant la cassette, quand son attention fut détournée par le messager, qui, tenant la lettre, lui demanda s'il

fallait la remettre au logement de M. Lowestoffe dans le Temple, ou la porter au Marshalsea (1).

— Au Marshalsea ? répéta lord Glenvarloch ; pourquoi donc au Marshalsea ?

— Pourquoi, monsieur ? Ne savez-vous pas, dit le commissionnaire, que le pauvre jeune homme est mis là au pansement, parce qu'on dit que son bon cœur l'a conduit à se brûler les doigts dans le bouillon d'un autre ?

Nigel se hâta de lui reprendre la lettre, la décacheta, et ajouta à son contenu de très-vives sollicitations pour que son ami lui fît connaître le motif de sa réclusion, l'assurant que, si malheureusement il en était la cause, elle serait de courte durée, puisque, même avant de connaître un motif si décisif de se constituer prisonnier, il avait le projet de le faire, et que c'était le parti le plus convenable que sa mauvaise fortune et son imprudence eussent laissé à sa disposition. Il conjurait en conséquence M. Lowestoffe de n'user d'aucun scrupule à son égard ; mais que, puisque l'intention où il était de se rendre prisonnier était un sacrifice dû à sa réputation, il voulût bien lui indiquer franchement la marche qu'il fallait suivre pour délivrer son généreux ami de la détention à laquelle il craignait qu'il ne se fût exposé par son obligeance imprudente. Il finissait la lettre en disant qu'il laisserait écouler vingt-quatre heures pour attendre sa réponse ; et que ce temps expiré, il était déterminé à mettre son projet à exécution. Il rendit le billet au messager, et, appuyant sa demande

(1) La prison de Marshalsea, dépendant de la cour de Marshalsea, tribunal civil dont la juridiction s'étendait à douze milles autour du palais du roi, excepté dans la Cité de Londres. — Éd.

d'une pièce de monnaie, il le pria d'aller le remettre sans délai à M. Lowestoffe en personne.

— Je—je—je—le lui porterai moi-même, dit le vieil usurier, pour moitié prix.

Le porteur, en entendant une proposition qui tendait à le frustrer de son salaire, ne perdit pas de temps pour mettre l'argent dans sa poche, et partit pour exécuter sa commission sans tarder un seul instant.

— M. Trapbois, dit Nigel en s'adressant au vieillard d'un ton d'impatience, avez-vous quelque chose de particulier à me dire?

— Je—je venais voir si vous aviez bien dormi, répondit le vieil usurier, et si je pouvais vous être bon à quelque chose, pour quelque considération.

— Monsieur, je vous remercie, dit lord Glenvarloch, je vous remercie; et avant qu'il eût dit autre chose, on entendit les pas de quelqu'un qui montait.

— Mon Dieu! dit le vieillard avec un tressaillement. Dorothée! femme de ménage! ma fille! tirez les verroux, vous dis-je, femmes! la porte a-t-elle été laissée ouverte?

La porte de la chambre s'ouvrit, et l'on vit entrer gravement le militaire à haute stature que Nigel avait cherché en vain à reconnaître la nuit précédente.

CHAPITRE XXIII.

Le Spadassin. « Bilbo ! — C'est le mot d'ordre ,
Pierrot. On l'a dit si souvent ,
» Que ce n'est plus qu'un son emporté par le vent ,
» Un talisman frivole ayant perdu son charme ,
» Que le plus vil goujat entendra sans alarme.
Le Spadassin. » Eh bien ! pour les tromper j'aurai recours à l'art ;
» Je laisserai le sabre et prendrai le poignard. »

Ancienne comédie.

Le noble capitaine Colepepper, ou Peppercull, car il était connu sous l'un et sous l'autre de ces noms et plusieurs autres encore, avait un air martial et ferrailleur, rendu encore plus extraordinaire en cette occasion par une grande compresse de taffetas qui couvrait son œil gauche et une partie de sa joue. Les manches de son lourd pourpoint de velours avaient un luisant et un poli qu'elles devaient à la graisse. Ses gants de peau de

buffle lui montaient presque jusqu'au coude; son ceinturon, fait de même étoffe, s'étendait en largeur depuis la hanche jusqu'aux fausses côtes, et soutenait, d'un côté, sa large épée à poignée noire, et de l'autre une dague d'un calibre proportionné.

Il salua Nigel avec cet air d'effronterie décidée qui annonce que l'on n'est pas d'humeur à endurer une froide réception, demanda à Trapbois comment il se portait, en lui donnant le nom familier de vieux Pierre Pilori; puis, saisissant le broc, il le vida d'un trait à la santé du dernier et du plus jeune citoyen d'Alsace, le noble et aimable M. Nigel Grahame.

Lorsqu'il eut rendu le pot vide, et repris haleine, il commença à critiquer la boisson. — Ce n'est là que de la petite bière, vieux Pilori, — et je parie qu'on n'a pas mis de houblon, pour la brasser, plus d'une coquille de noix pleine, par tonne d'eau. — Vous nous avez quittés de bonne heure, noble M. Grahame; mais, sur ma foi! nous avons trinqué en votre honneur, — nous avons vidé la barrique avant de nous séparer. Nous étions aussi tendres que des ouvriers en dentelle; — nous nous sommes battus aussi pour finir la fête. Je porte quelques marques que m'a laissées le ministre, comme vous voyez; — une partie de son sermon ou quelque chose de semblable qu'il aurait dû adresser à mon oreille; mais il a manqué son coup, et a frappé l'œil gauche. L'homme de Dieu porte aussi l'empreinte de ma main; mais le duc nous a réconciliés, et il m'en a coûté plus de vin de Porto que je n'en pourrais supporter, sans compter le vin du Rhin, pour boire à ma paix avec le saint homme. — Mais Caracco (1)! ce n'est qu'un

(1) *Carajo*, jurement très-expressif en espagnol. — Éd.

bavard hypocrite, après tout; il faut qu'un de ces jours j'étrille cet homme noir pour substituer à sa livrée du diable toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. — Basta! — Est-ce bien dit, vieux Trapbois? où est ta fille, l'ami? — Que dit-elle de mes propositions d'amour? — elles sont honnêtes, j'espère! — Veux-tu avoir un soldat pour ton beau-fils, vieux Pilori, pour mêler l'ame de l'honneur guerrier avec ton sang de parcimonie et d'usure, comme on mêle du brandevin dans de l'ale trouble?

— Ma fille ne reçoit personne de si bonne heure, noble capitaine, dit l'usurier, et il conclut sa phrase par un *hum! hum!* emphatique.

— Quoi! pour aucune con — si — dé — ra — tion? dit le capitaine; et pourquoi pas, vieux fesse-mathieu? Elle n'a pas de temps à perdre si elle veut faire ce marché, je pense.

— Capitaine, dit Trapbois, j'étais occupé ici avec notre noble ami que voilà, M. Nigel Green. — Hem! hum! hum!

— Et vous voudriez me voir parti, je gage, répondit le tapageur; mais patience, vieux Pilori, votre heure n'est pas encore venue, l'ami. — Vous voyez, ajouta-t-il en montrant du doigt la cassette, que le noble M. Grahame, que vous appelez Green, a de bons jetons.

— Et vous voudriez bien l'en débarrasser, ah! ah! hem! hem! répondit l'usurier, si vous saviez comment vous y prendre. — Mais, Dieu merci, vous êtes de ceux qui viennent chercher de la laine et s'en retournent tondus. Eh bien, tenez, si je n'avais pas juré de ne jamais faire de gageure, je parierais que mon hôte vous renverra sans le sou, si vous osez vous hasarder

contre lui, hem! hem! — à quelque jeu de gentilhomme.

— Peste! tu m'as chatouillé à l'endroit sensible, vieil attrape-nigaud, répondit le capitaine en tirant des dés de sa manche: voilà mes compagnons et mes docteurs à moi. Ils m'ont rendu plus d'une fois leur dupe, et frappé ma bourse d'atrophie à force de la purger; mais n'importe: autant vaut passer son temps à cela qu'à autre chose. — Eh bien, qu'en dites-vous, M. Grahame?

Le capitaine s'arrêta; mais son extrême impudence put à peine résister au froid mépris avec lequel Nigel répondit à sa proposition.

— Je ne joue qu'avec ceux que je connais, dit-il d'un ton sec, et jamais le matin.

— Les cartes vous seraient peut-être plus agréables, dit le capitaine Colepepper; et, quant à ce qui me regarde, voici l'honnête Pilori qui vous dira que Jack Colepepper joue aussi franchement que qui que ce soit qui ait jamais touché une carte. — On parle de dés pipés, de tours de passe-passe, de mille manières de tricher; mais je veux être grillé comme une tranche de jambon, si j'ai pu jamais apprendre aucune de ces ruses.

— Vous en connaissez du moins assez bien le vocabulaire, monsieur, dit Nigel avec le même ton d'indifférence.

— Oui, sur mon honneur, reprit le spadassin: ce sont des phrases qu'un gentilhomme apprend par la ville. — Mais peut-être préférez-vous la paume ou le ballon; nous avons une cour ici près, et d'élégantes raquettes.

— Je vous prie de m'excuser pour le moment, dit lord Glenvarloch ; et, s'il faut vous parler clairement, parmi les estimables priviléges que votre société m'a accordés, j'espère pouvoir compter celui d'être seul dans mon appartement quand bon me semble.

— Votre très-humble serviteur, monsieur, dit le capitaine, — je vous remercie de votre civilité. Jack Colepepper trouve assez d'amis sans se jeter à la tête des gens. — Mais peut-être voudrez-vous faire une partie de quilles, ou de quelque autre jeu que je ne vous ai pas nommé ?

— Pas davantage, répondit Nigel, je ne veux jouer à aucun jeu.

Ici le vieillard, qui les avait observés avec ses petits yeux gris, tira le fier-à-bras par le pan de son habit, et lui dit tout bas : — Ne faites pas le fanfaron, cela ne prendrait pas ; laissez frétiller la truite, elle mordra bientôt à l'hameçon.

Mais le capitaine, plein de confiance dans sa force, et prenant pour de la timidité la patience méprisante de Nigel ; — excité aussi par la cassette ouverte, commença à parler sur un ton plus haut. Il se redressa, fronça le sourcil, prit plus que jamais l'air féroce d'un spadassin, et continua :

— En Alsace, voyez-vous, il faut être bon voisin, morbleu! nous couperions la figure à quiconque nous regarderait de travers. Oui, monsieur, quand nous aurions affaire à un courtisan musqué. Ventrebleu ! je suis militaire, et je me ris d'un lord comme d'un moucheur de chandelles.

— Cherchez-vous une affaire, monsieur ? dit Nigel avec calme, et n'ayant dans le fond aucune envie de

faire du bruit dans un tel lieu et avec un tel personnage.

— Une affaire? dit le capitaine, je n'en cherche point, quoique je n'en refuse jamais. Je veux seulement vous dire qu'il faut être bon diable, et voilà tout. Mais si nous passions l'eau pour aller voir le combat du taureau? la matinée est belle. — Ventrebleu! ne voulez-vous donc rien faire?

— Je suis singulièrement tenté de faire une chose, dit Nigel en l'interrompant.

— Voyons, dit Colepepper d'un air fendant, voyons, de quoi êtes-vous tenté?

— Je suis tenté de vous jeter par la fenêtre, si vous ne prenez à l'instant la route de l'escalier.

— Me jeter par la fenêtre! Mort et diable! s'écria le capitaine, j'ai bravé vingt cimeterres, avec ma seule rapière, et un seigneur ruiné d'Écosse viendra me parler de me jeter par la fenêtre, moi! Retire-toi, vieux Pilori; laisse-moi faire des côtelettes écossaises de ce blanc-bec. C'est un homme mort!

— Pour l'amour du ciel! messieurs, s'écria le vieil avare en se jetant entre eux, ne troublez pas la paix, pour quelque con—si—dé—ra—ti—on que ce soit. Mon noble hôte, ne vous attaquez pas au capitaine, c'est un Hector. Brave Hector, laissez mon hôte, c'est un Achille.

Ici Trapbois fut interrompu par son asthme, mais cependant il continua à s'interposer entre Colepepper, qui, ayant mis flamberge au vent, faisait de vaines passes contre son antagoniste, et lord Nigel, qui, s'étant reculé pour tirer son épée, la tenait à la main.

— Finissez vos extravagances, faquin, dit Nigel; ve-

nez-vous ici vous exercer à jurer et à faire le vaillant contre moi après avoir bu? Vous paraissez me connaître, et je suis presque honteux de dire que je vous remets enfin. Souvenez-vous de ce jardin, mauvais drôle, et de la rapidité avec laquelle vous vous sauvâtes à la vue d'une épée nue, devant cinquante témoins. Descendez, monsieur, et ne me forcez pas à bâtonner un lâche comme vous.

La figure du rodomont devint aussi noire que la nuit, à cette reconnaissance inattendue ; car il croyait que son changement de costume et le taffetas qu'il avait sur l'œil l'empêcheraient d'être découvert par une personne qui ne l'avait vu qu'une fois. Il serra les dents, se tordit les mains, et l'on eût dit qu'il cherchait un moment de courage pour fondre sur son antagoniste. Mais le cœur lui manqua, il remit son épée dans le fourreau, tourna le dos dans un sombre silence, et ne dit mot jusqu'à ce qu'il fût sur le seuil de la porte. Là, se retournant, il dit avec un jurement :

— Si je ne me venge pas avant peu de jours de cette insolence, je donne mon corps à la potence et mon ame au diable.

En parlant ainsi, et en lançant à Nigel un regard plein de dépit et de malignité farouche, qui laissait encore entrevoir sa frayeur, il descendit et disparut. Nigel le suivit jusque sur le palier de la galerie pour le voir partir, et en revenant il se trouva vis-à-vis mistress Marthe Trapbois, que le bruit de la dispute avait attirée ; et il ne put s'empêcher de lui dire d'un ton de mécontentement :

— Je voudrais bien, madame, que vous donnassiez à votre père et à ses amis la leçon que vous avez eu la

bonté de me faire à moi-même ce matin, afin d'obtenir d'eux qu'ils ne viennent plus m'importuner dans mon appartement.

— Si vous êtes venu ici pour y chercher le repos et la retraite, jeune homme, répondit-elle, vous ne pouviez pas plus mal choisir ; autant vaudrait chercher la pitié dans la chambre étoilée, ou des saints en enfer, que le repos dans l'Alsace ; mais mon père ne vous importunera plus.

Entrée dans l'appartement, elle fixa ses yeux sur la cassette, et dit avec emphase :

— Si vous laissez en évidence un tel aimant, il attirera plus d'une lame d'acier contre votre gorge.

Pendant que Nigel fermait la cassette, Marthe, sans beaucoup de respect, reprocha à son père de fréquenter un tapageur et un scélérat comme Jack Colepepper.

— Oui, oui, ma fille, dit le vieillard avec ce clignotement qui témoignait qu'il était content de la supériorité de son intelligence ; oui, — je sais que, — hum ! hum ! mais je l'attraperai ; je les connais tous, et je sais comment les prendre. Oui, je m'y entends.

— Vous vous y entendez, mon père ? dit l'austère demoiselle ; oui, et si bien qu'ils vous couperont la gorge avant peu. Vous ne pouvez, comme autrefois, leur cacher votre or.

— Mon or, dites-vous, mon or ? reprit l'usurier ; je n'en ai guère, et Dieu sait ce qu'il m'a coûté ; je n'en ai guère, vous dis-je, et je ne l'ai pas gagné sans peine.

— Ruse inutile, mon père, et depuis long-temps vous l'auriez reconnu, si Colepepper ne s'était imaginé qu'il lui serait plus facile de s'emparer de vos biens en s'emparant de ma personne. Mais pourquoi lui parler ainsi ?

continua Marthe en s'interrompant avec un geste de pitié et presque de mépris. Il ne m'entend pas, il ne pense pas à moi. N'est-il pas étrange que la soif d'amasser de l'or l'emporte sur le soin de conserver et son or et sa vie?

— Votre père, dit lord Glenvarloch, qui ne put s'empêcher de respecter le bon sens et la sensibilité de cette pauvre femme, malgré sa rudesse; votre père semble retrouver toutes ses facultés quand il s'agit de son but constant. Je m'étonne qu'il ne comprenne pas la sagesse de vos raisons.

— La nature, répondit Marthe, en a fait un homme insensible au danger; et cette insensibilité est la meilleure qualité que je tienne de lui; l'âge lui a laissé assez de finesse pour continuer à se diriger dans le premier sentier qu'il s'est tracé, mais non pour en trouver un nouveau : le vieux cheval aveugle tournera encore longtemps dans le moulin, quoiqu'il ne puisse faire deux pas dans la prairie sans broncher.

— Ma fille, — allons, ma ménagère, dit le vieillard s'éveillant comme d'un rêve dans lequel son imagination s'était probablement amusée de l'idée de quelque friponnerie; — ma fille, retournez à votre chambre, — tirez les verroux, — veillez bien à la porte, — ne laissez entrer et sortir que le digne M. Grahame. — Je vais prendre mon manteau et aller trouver le duc Hildebrod. — Oui, — oui, — il fut un temps où ma garde suffisait; mais plus nous descendons, plus nous sommes sous le vent.

Et avec le refrain accoutumé de son marmottement et de sa toux, le vieillard sortit. Sa fille le regarda quel-

que temps avec son expression habituelle d'inquiétude et de chagrin.

— Vous devriez persuader à votre père de quitter ce funeste voisinage, dit Nigel, si vous craignez réellement pour sa sûreté.

— Il ne serait pas plus en sûreté dans tout autre, répondit Marthe; j'aimerais mieux voir le vieillard mort que déshonoré publiquement. Dans tout autre quartier, il serait poursuivi et couvert de boue comme une chouette qui se hasarde au grand jour. Ici il n'a rien à craindre tant que ses camarades profitent de ses talens; ils le pillent et le volent sous le moindre prétexte; ils le considèrent comme un vaisseau échoué, d'où chacun peut prendre sa part du butin; tout ce qu'il possède est regardé comme une propriété publique, et la jalousie qu'ils ont les uns contre les autres suffit peut-être pour le défendre des attaques particulières.

— Je n'en persiste pas moins à dire que vous devriez quitter ce lieu-ci, continua Nigel, puisque vous pourriez trouver une retraite sûre dans quelque contrée éloignée.

— En Écosse, sans doute, dit Marthe en le regardant d'un œil soupçonneux et scrutateur; en Écosse, pour y enrichir des étrangers de notre bien? Ah! jeune homme!

— Madame, si vous me connaissiez, dit lord Glenvarloch, vous vous seriez épargné le soupçon qu'expriment vos paroles.

— Qui m'en assurera? reprit Marthe avec malice; on dit que vous êtes un querelleur et un joueur, et je sais

jusqu'à quel point on peut se fier à ces sortes de gens dans l'adversité.

— On me calomnie, j'en atteste le ciel, répondit lord Glenvarloch.

— Cela est possible, dit Marthe; peu m'importent vos folies et vos vices; mais il est clair que les unes ou les autres vous ont conduit ici. Et à ces mots elle quitta l'appartement.

Il y avait dans les manières de cette femme peu gracieuse quelque chose qui annonçait du mépris pour celui à qui elle parlait. C'était une indignité à laquelle lord Glenvarloch n'avait pas encore été exposé, malgré son peu de richesse, et qui par conséquent lui causa une pénible surprise. L'idée du danger qu'il courait s'il quittait son lieu de réfuge ne laissait pas aussi de l'affliger. L'homme le plus brave, placé dans une situation où il est entouré de personnes soupçonneuses, et loin de tout conseil et de toute assistance, excepté le secours de son courage et de son bras, éprouve un abattement et un sentiment d'abandon qui pour un moment glacent son cœur, et nuisent même à ses penchans naturellement généreux.

Mais si de tristes réflexions s'élevèrent dans l'esprit de Nigel, il n'eut pas le temps de s'y livrer. S'il avait peu d'espoir de trouver des amis dans l'Alsace, il ne risquait guère de rester dans la solitude, faute de visites.

Il se promenait depuis dix minutes dans son appartement, cherchant à réfléchir au moyen de quitter l'Alsace, quand il fut interrompu par le souverain du quartier, le grand duc Hildebrod lui-même, à l'approche duquel les verroux de l'avare s'ouvrirent comme spontanément. Les deux battans de la porte se séparèrent

afin qu'il pût, en quelque sorte, se rouler dans la maison comme un énorme tonneau, objet auquel il ressemblait passablement par sa tournure, son teint et son contenu.

— Bonjour à Votre Seigneurie, dit-il en clignant de l'œil pour regarder Nigel avec une expression singulière d'impudence et de familiarité, tandis que son farouche bouledogue, qui le suivait, murmurait dans son gosier, comme pour saluer de la même manière un chat étique, le seul être vivant de la maison de Trapbois que nous n'ayons pas encore nommé, et qui s'était sauvé au faîte du ciel de lit, d'où il regardait, en grimaçant, le mâtin, dont il accueillait le salut avec la même bonne grace que Nigel le compliment du maître.

— Paix là, Belzie (1); va-t'en à tous les diables, et tais-toi, dit le duc Hildebrod. — Les bêtes et les fous sont toujours à se quereller, milord!

— Je pensais, monsieur, dit Nigel avec autant de hauteur qu'il put en témoigner en voulant conserver une froide réserve, je pensais vous avoir dit que mon nom était maintenant Nigel Grahame.

Là-dessus son excellence de Whitefriars fit entendre un rire bruyant et plein d'impudence, en répétant le mot jusqu'à ne pouvoir plus l'articuler.

— Nigle Green, — Nigle Green, — Nigle Green! — quoi donc, milord, vous criez avant d'être touché! c'est vouloir se noyer dans un verre de malvoisie (2). Eh! vous m'avez dit votre secret, vous venez de me le dire; mais je l'avais bien su deviner déjà. Quoi donc!

(1) Diminutif de Belzébuth. — Tr.

(2) Allusion à la scène de Shakspeare où le duc de Clarence est noyé en effet dans un tonneau de malvoisie. — Éd.

M. Nigel, puisque c'est là votre nom, je vous appelais milord, parce que nous avons fait de vous un pair de l'Alsace la nuit dernière, au milieu des flots de la liqueur que nous avons bue. — Eh bien! que direz-vous à présent? Ah! ah! ah!

Nigel, sentant qu'il s'était trahi inconsidérément et sans nécessité, se hâta de répondre : — qu'il lui était très-obligé des honneurs qu'on lui conférait, mais qu'il ne se proposait pas de rester assez long-temps dans le sanctuaire pour en jouir.

— Eh bien, ce sera comme vous le voudrez, et suivant qu'il vous plaira d'écouter un sage avis, reprit le duc Hildebrod; et quoique Nigel restât debout dans l'espoir d'accélérer le départ de cet importun, celui-ci se jeta dans une chaise qui cria sous son poids, et se mit à appeler le vieil usurier.

La servante parut au lieu de son maître; le duc la traita de vieille sorcière, pour n'avoir pas versé le coup du matin à un gentilhomme étranger, à un hôte honorable comme M. Grahame.

— Je ne bois jamais le matin, monsieur, dit Glenvarloch.

— Il est temps de commencer, temps de commencer, répéta le duc. — Ici, vieux rebut de Satan! allez à mon palais, et apportez le coup du matin pour le lord Green. Voyons, que sera-ce, milord? un pot de double ale avec une pomme grillée y surnageant comme une barque sur la Tamise; ou bien, car les jeunes gens ont les dents molles, un verre de vin brûlé au sucre? c'est délicieux contre les brouillards. Ou que dites-vous d'une eau distillée? Allons, nous ferons venir de tout, et vous choisirez. — Jesabel, que l'on apporte la bière, le vin

des Canaries, la liqueur, du pain, tout ce qu'il faut, et qu'on l'apporte au compte du nouveau venu.

Glenvarloch, refléchissant qu'il valait tout autant souffrir pour quelque temps l'insolence de cet homme que de s'engager dans de nouvelles querelles, le laissa continuer après lui avoir fait une seule observation.

— Vous vous mettez à votre aise chez moi, monsieur, mais pour le moment faites comme il vous plaira. Je voudrais pourtant savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite inattendue.

— C'est ce que vous saurez quand la vieille Débora aura apporté la liqueur. Je ne parle jamais affaires le gosier sec. Mais comme elle tarde! — Je crois qu'elle s'humecte les lèvres en route. En attendant, regardez ce chien, regardez Belzébuth en face; fut-il jamais une bête plus douce? il ne saute qu'à la gorge des gens.

Et, après ce panégyrique, il allait faire une histoire qui n'eût pas été des plus courtes, quand il fut interrompu par le retour de la vieille et de deux de ses propres garçons, chargés des diverses liqueurs qu'il avait demandées; seule interruption peut-être qu'il eût pu supporter avec patience.

Quand les verres et les pots furent symétriquement arrangés sur la table, et que Débora, que son altesse ducale gratifia d'un penny, en forme de rémunération, se fut retirée avec ses satellites, le digne potentat invita lord Glenvarloch à goûter la liqueur qu'il devait payer. Après avoir observé qu'il était lui-même à jeun, excepté trois œufs pochés, une pinte de bière et un verre de vin clairet, il se mit à prêcher d'exemple.

Glenvarloch avait vu les libations bachiques des lairds d'Écosse et des bourguemestres hollandais, mais leurs

exploits (quoique ces deux peuples puissent être considérés comme étant d'une race des plus altérées) n'étaient rien auprès de ceux du duc Hildebrod, qui semblait un véritable banc de sable capable d'absorber telle quantité qu'on voudrait de liquide, sans en être ni fertilisé ni inondé. Il avala d'abord l'ale pour éteindre une soif, dit-il, qui lui donnait la fièvre depuis le matin jusqu'au soir, et du soir au matin. Il fit disparaître le vin pour corriger la crudité de la bière; envoya la liqueur après le vin pour calmer le tout, et puis déclara que probablement il ne boirait plus jusqu'après l'heure de midi, à moins que ce ne fût pour plaire à quelque ami particulier. Finalement il fit entendre qu'il était prêt à parler de l'affaire qui l'amenait de si bon matin; proposition que Nigel accueillit très-volontiers, quoiqu'il ne pût s'empêcher de soupçonner que la plus importante affaire du duc Hildebrod venait d'être terminée.

En ceci, néanmoins, lord Glenvarloch se trompait; Hildebrod, avant de commencer, fit une revue exacte de la chambre, mettant de temps en temps le doigt sur le nez, et lorgnant Nigel de son œil unique, tandis qu'il ouvrait et fermait les portes, qu'il levait la tapisserie qui servait de rideau aux ravages du temps sur la boiserie, qu'il allongeait le cou dans les cabinets, et regardait sous le lit pour s'assurer qu'il n'y avait nulle part de curieux indiscrets. Il reprit ensuite son siège, et fit un signe mystérieux à Nigel, pour lui dire de s'approcher de lui.

— Je suis bien où je suis, M. Hildebrod, répondit le jeune homme, peu disposé à encourager la familiarité que cet homme voulait prendre avec lui. Mais l'imperturbable duc continua en ces termes :

— Vous me pardonnerez, milord, et je vous donne maintenant ce titre sérieusement; vous me pardonnerez si je vous avertis que nous pouvons être écoutés. Le vieux Trapbois est aussi sourd qu'un banc, mais sa fille à l'oreille fine et l'œil exercé. Or c'est d'eux que j'ai à vous parler.

— Parlez donc, monsieur, répondit Nigel en approchant tant soit peu sa chaise du duc; mais je ne saurais concevoir ce que je puis avoir de commun avec mon hôte et sa fille.

— Vous le verrez avant le temps nécessaire pour vider un quart de pot, répondit le gracieux duc; mais d'abord je dois vous dire qu'il ne faut pas croire que vous puissiez danser comme un poisson dans un filet devant le vieux Jack Hildebrod, qui a trois fois vos années sur le dos, et qui naquit, comme le roi Richard, avec toutes ses dents déjà poussées (1).

— Eh bien, monsieur, continuez.

— Eh bien, milord, j'oserai dire que, si vous êtes, comme je le crois, ce lord Glenvarloch dont tout le monde parle, ce lord écossais qui a mangé tout son bien — Patience, milord, c'est le bruit qui court; on

(1) *They say, my uncle grew so fast,*
That he could gnaw a crust at two hours old
'Twas two years ere I could get a tooth:
Grandam, this would have been a biting jest.

SHAKSPEARE. *Richard III*, acte 2.

C'est le jeune duc d'York qui parle de Glocester :

— On dit que mon oncle grandit si vite qu'il pouvait ronger une croûte deux heures après sa naissance, et il se passa deux années avant que j'eusse une dent. Grand'maman ! ce serait une plaisanterie *mordante*. — ÉD.

vous appelle le lord épervier qui fond sur tout le monde, même dans le parc. Calmez-vous, milord.

— Je suis honteux, faquin, reprit lord Glenvarloch, d'être irrité de votre insolence; mais prenez-y garde; et si vous devinez réellement qui je suis, songez que je ne saurais supporter long-temps ce ton d'impudente familiarité.

— Je vous demande pardon, milord, dit Hildebrod avec un air boudeur, mais plus humble; je ne voulais point vous offenser en parlant avec franchise. Je ne sais quel honneur il peut y avoir à se rendre familier avec Votre Seigneurie, mais ce n'est pas du reste un honneur des plus sûrs, car Lowestoffe est privé de la liberté rien que pour vous avoir montré le chemin de l'Alsace. Qu'arrivera-t-il donc à ceux qui vous protègent ici? leur en reviendra-t-il de l'honneur ou de l'embarras? c'est ce que je laisse à juger au bon sens de Votre Seigneurie.

—Personne ne sera dans l'embarras pour moi, dit lord Glenvarloch; je quitterai Whitefriars demain. Non, de par le ciel, je partirai aujourd'hui même.

— Vous serez plus sage après la colère, j'espère, dit le duc Hildebrod. Écoutez d'abord ce que j'ai à vous dire, et si l'honnête Jack Hildebrod ne vous met pas à même de vous tirer d'affaire, puisse-t-il ne plus toucher de cartes de sa vie! Enfin, milord, pour parler clairement, il vous faut *filer la carte* pour gagner.

— Parlez plus clairement, si vous voulez que je vous comprenne, dit Nigel.

— Que diable! un joueur n'entend pas ce français-là; il faut donc vous parler anglais, qui est la langue des nigauds.

— Surtout, monsieur, soyez bref, car je n'ai guère de temps à vous donner.

— Eh bien donc, milord, pour être bref, comme vous le dites en terme d'avocat, j'ai su que vous aviez dans le Nord une terre qui change de maître par manque d'espèces sonnantes de votre part. Oui. Vous tressaillez, mais vous ne pouvez danser dans le filet devant moi, je vous l'ai dit. Le roi vous boude, et la cour vous tourne le dos; le prince fronce le sourcil en parlant de vous; le favori vous traite avec froideur ; et le favori du favori....

— Pour abréger, monsieur, interrompit Nigel, supposez tout cela vrai. — Ensuite ?

— Ensuite ? reprit le duc Hildebrod. Malepeste ! ensuite vous seriez reconnaissant envers celui qui vous donnerait les moyens de marcher fièrement devant le roi, comme si vous étiez le comte Kildare, de vous venger des courtisans, de vous moquer des regards froids du prince, de braver le favori de...

— Bien, fort bien, dit Nigel. Mais quel est le moyen de faire tout cela ?

— En vous faisant roi du Pérou, milord, du Pérou des latitudes septentrionales; en soutenant votre vieux château avec des lingots, en fertilisant vos biens avec de la poudre d'or; il ne vous en coûtera que de mettre pour un jour ou deux votre couronne de baron sur le front d'une vieille fille, la fille du maître de ce logis, et vous serez possesseur d'un trésor qui fera pour vous tout ce que je viens de dire.

— Quoi ! vous voudriez me faire épouser cette vieille fille de mon hôte? dit Nigel surpris et piqué, mais ne pouvant résister à une envie de rire.

— Non, milord; je voudrais vous faire épouser cinquante mille bonnes livres sterling; car le vieux Trapbois a pour le moins amassé cela; et vous rendrez service au vieux bonhomme, qui perdra ses guinées d'une manière moins agréable, car maintenant qu'il a passé ses jours de travail, le jour des comptes arrivera bientôt pour lui.

— En vérité, voilà une offre généreuse, dit lord Glenvarloch; mais je vous prie de me dire avec votre noble candeur, très-gracieux duc, pourquoi vous disposez d'une héritière si riche en faveur d'un étranger qui peut vous quitter demain?

— En vérité, milord, dit le duc, cette question sent plus l'ami du chevalier de Beaujeu que tout ce que vous avez dit jusqu'ici, il est juste de vous répondre. Quant à mes pairs, il est nécessaire de dire que miss Marthe Trapbois ne veut d'aucun d'eux, ecclésiastique ou laïque. Le capitaine l'a demandée, le curé aussi; mais elle a rejeté l'un et l'autre; elle se regarde comme au-dessus d'eux; et, à dire vrai, elle a l'esprit trop fin pour se laisser séduire par le premier venu. Pour nous, il est suffisant de dire que nous avons une épouse sur la terre des vivans, et, qui plus est, Marthe le sait; ainsi donc, puisqu'elle ne veut renoncer à sa couronne virginale qu'en faveur de quelque homme de qualité, c'est vous, milord, que cela regarde, et qui devez emporter tout cet or, dépouilles de tant de dupes, en déduisant seulement de la somme cinq mille guinées pour notre royal avis et notre protection; car sans cela, comme les choses se passent en Alsace, vous trouveriez difficilement à emporter l'argent.

— Mais votre sagesse a-t-elle considéré comment ce mariage peut me servir dans la position critique où je me trouve ?

— Quant à cela, milord, si, avec quarante ou cinquante mille livres sterling dans votre poche, vous ne parvenez pas à vous tirer d'affaire, vous mériterez de perdre la tête pour votre folie, et la main pour avoir tenu les doigts trop serrés.

Nigel comprit qu'il serait peu prudent de rompre avec un homme qui, dans le fond, lui voulait du bien à sa manière.

— Mais, puisque dans votre bonté, lui dit-il, vous avez pris mes affaires tant à cœur, peut-être pourrez-vous me dire comment ma famille recevra une épouse comme celle que vous m'offrez.

— Quant à cela, milord, j'ai toujours entendu dire que les gens de votre pays savaient tout aussi bien que d'autres de quel côté leur pain était beurré : et certes, par ouï-dire, je ne connais pas de lieu où cinquante mille livres sterling, cinquante mille livres sterling, dis-je, ne procureraient pas un bon accueil à une femme. D'ailleurs, à l'exception du petit défaut de son épaule, mistress Marthe Trapbois est une personne d'un aspect noble et majestueux, qui peut fort bien descendre d'un sang illustre, car le vieux Trapbois n'a guère l'air d'être son père, et sa mère était une femme généreuse et libérale.

— J'ai peur, répondit Nigel, que cette chance ne suffise pas pour lui assurer une gracieuse réception dans une maison honorable.

— Eh bien ! alors, milord, reprit Hildebrod, je vous

garantis qu'elle ne sera pas en reste avec ceux qui la recevront mal ; elle est en état de tenir tête à tout votre clan.

— Cela pourrait bien être un petit inconvénient pour moi, dit Nigel.

— Pas du tout, pas du tout, répliqua le duc fécond en expédiens : si elle se rendait insupportable, ce qui serait très-possible, — votre honorable maison, je présume, est un château ; il y a des tours, des donjons, — vous pourriez y enfermer votre noble épouse, et vous mettre à l'abri de sa langue.

— Sage conseil, très-équitable duc, dit Nigel ; et ce serait un sort digne de sa folie, si elle me donnait le moindre pouvoir sur elle.

— Vous y pensez donc, milord? demanda le duc Hildebrod.

—Il faut m'accorder vingt-quatre heures de réflexion, dit Nigel, et je vous prie de faire en sorte que personne ne vienne plus m'interrompre.

— Nous rendrons un décret à cette fin, répondit le duc ; et ne pensez-vous pas, ajouta-t-il en mettant sa voix au ton grave d'une proposition commerciale ; ne pensez-vous pas que dix mille livres.....? — ce n'est pas trop pour reconnaître la munificence d'un souverain qui dispose de sa pupille en votre faveur.

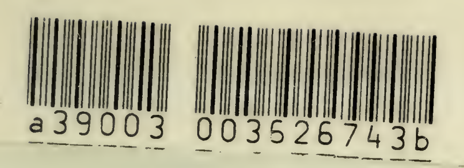
— Dix mille ! s'écria lord Glenvarloch ; —quoi ! vous disiez cinq mille tout à l'heure.

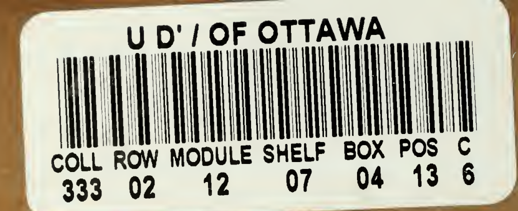
— Ah ! vous y avez fait attention, dit le duc en portant le doigt à son nez. — Oh ! alors je vois que vous m'avez écouté plus sérieusement que je ne croyais. — Bon, bon, nous serons d'accord sur cette considération, comme dirait le vieux Trapbois. — Songez donc

à attendrir la future. — Cela ne sera pas difficile avec votre air et votre taille. Je vais empêcher qu'on ne vous interrompe. Je ferai rendre un édit par le sénat à l'assemblée de midi.

A ces mots, le duc Hildebrod prit congé de Nigel.

FIN DU TOME SECOND DES AVENTURES DE NIGEL.


a39003 003526743b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 07 04 13 6